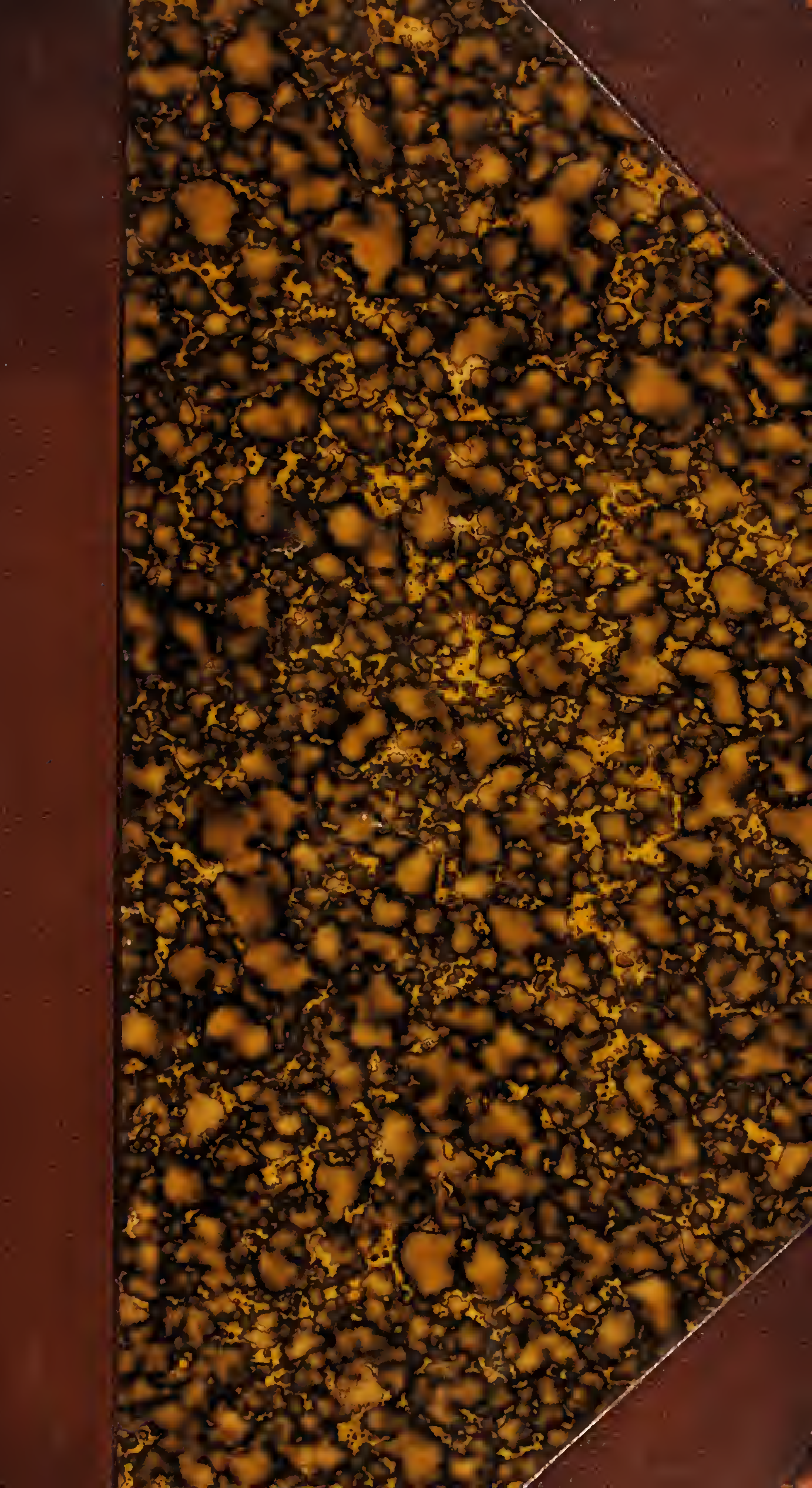
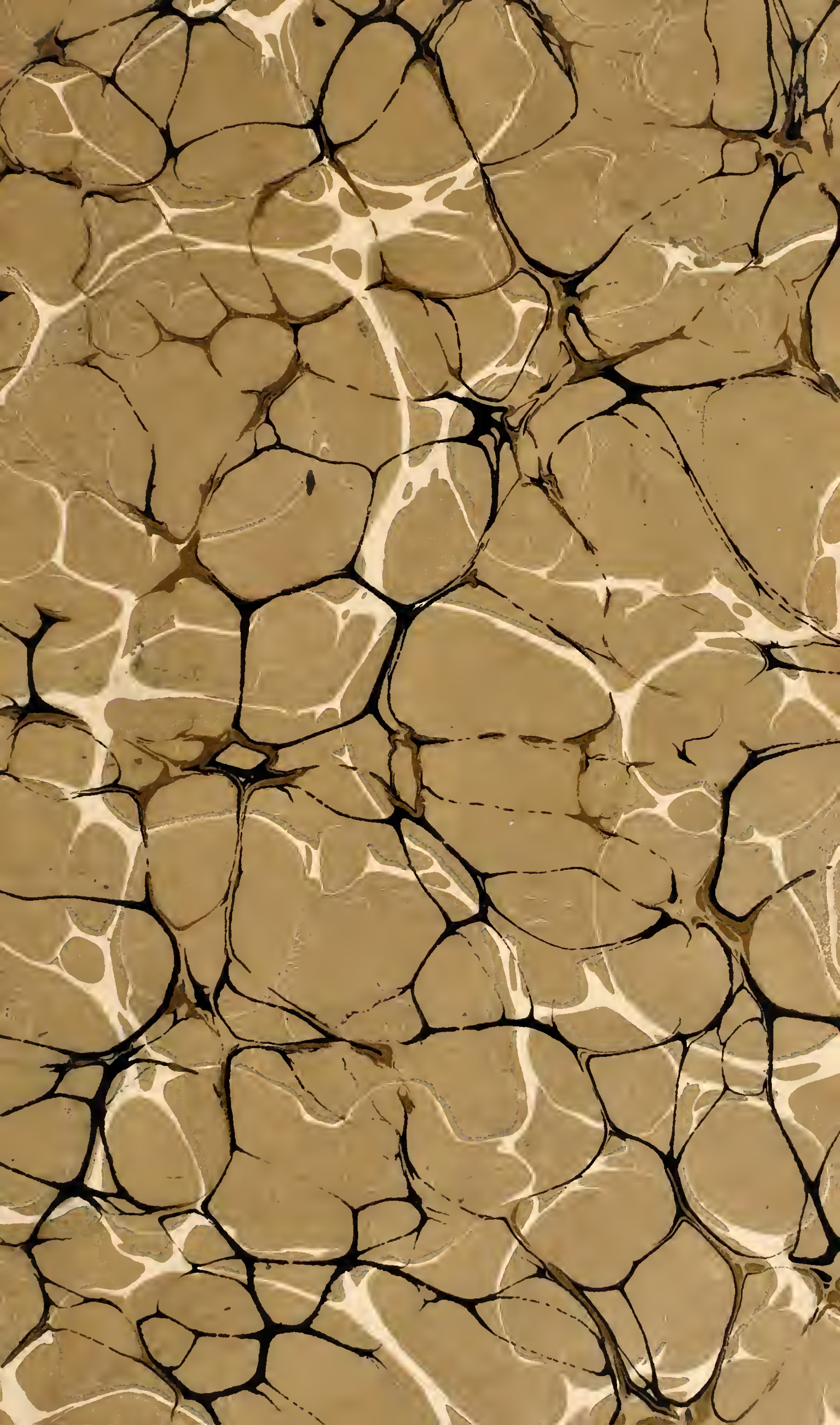



ENDURE FORT
Bibliotheca Lindesiana.
85
E



Lindsay

ESSAI SUR L'ORIGINE

DES PRINCIPAUX

PEUPLES ANCIENS,

(PRODROME D'ETHNOGRAPHIE)

CONTENANT

L'HISTOIRE NEUVE ET DÉTAILLÉE DU BOUDDHISME
ET DU BRAHMANISME, ETC.,

Par F. L. M. Maupied,

PRÊTRE, DOCTEUR ÈS SCIENCES.

Faisant suite au Cours de physique sacrée du même auteur.

Erat autem terra labii unius, et
sermonum eorumdem.

Gen., chap. XI, v. 1.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS,
8, rue du Pot de Fer Saint-Sulpice.

LYON,
33, Grande rue Mercière.

ESSAI SUR L'ORIGINE

DES PRINCIPAUX

PEUPLES ANCIENS.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

ESSAI SUR L'ORIGINE

DES PRINCIPAUX

PEUPLES ANCIENS,

(PRODROME D'ÉTHNOGRAPHIE)

CONTENANT

L'HISTOIRE NEUVE ET DÉTAILLÉE DU JOUDDHISME
ET DU BRAHMANISME, ETC.,

Par F. L. M. Maupied,

PRÊTRE, DOCTEUR ÈS SCIENCES.

Faisant suite au Cours de physique sacrée du même auteur.

Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem.

Gén., chap. XI, v. 1.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS, 8, rue du Pot de Fer Saint-Sulpice. || LYON, 33, Grande rue Mercière.

1844.

PRÉFACE.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui était d'abord destiné à former un chapitre préliminaire de notre histoire des sciences; car avant d'arriver aux monuments positifs d'une science constituée, il est nécessaire de rechercher l'origine de la science elle-même. Or, cette question est intimement liée à celle de l'origine des peuples et de l'influence mutuelle qu'ils ont exercée les uns sur les autres; l'étude de la dernière nous conduisait donc à la solution probable de la première. Mais nos recherches ayant pris plus de développement que nous ne le pensions d'abord, et apportant d'autre part des éléments importants à la solution des questions graves qui préoccupent les esprits sérieux, nous avons cru rendre service à la religion et à la science en les publiant à part dans toute leur étendue, ce que nous n'aurions pu faire dans notre histoire.

Longtemps l'esprit humain s'est exercé sur ces importantes questions de l'origine des peuples dans deux buts opposés : les uns dans le désir d'appuyer les vérités religieuses, les autres en s'efforçant de les infirmer. Mais de part et d'autre le problème semble avoir été mal posé ; on ne l'a envisagé le plus souvent que sous une seule face, et les mathématiques et l'astronomie ont presque seules été entendues. On ne s'apercevait pas, ou l'on a feint de ne pas s'apercevoir que dans cette voie tout était possible, et, qu'une fois un principe supposé, les mathématiques conduisaient toujours à des déductions exactes qui jetaient dans les esprits la perturbation d'une conviction qui répugne. C'est qu'on s'arrêtait aux conséquences sans songer à examiner la valeur du principe supposé. Les travaux récents de l'archéologie, de l'éthnographie, etc., sont heureusement venus ébranler ce principe et offrir la possibilité d'une solution plus rationelle. Dès lors les mathématiques doivent ici encore céder le pas à la logique sans laquelle elles arrivent presque toujours à des conséquences fausses.

Avant tout examen posons donc quelques principes de logique qui devront nous guider dans cette recherche difficile. Tout l'objet de la science ne peut être que les êtres existants et soumis à l'obser-

vation de l'homme. Ces êtres ont été créés. La création est l'acte par lequel la puissance divine a voulu se manifester pour un but, digne de ses infinies perfections. Nous concevons, tout d'abord, que l'œuvre d'une intelligence souveraine et infinie doit être exécutée sur un plan d'ordre et d'harmonie en relation avec cette intelligence ; que ce plan doit être la réalisation d'une conception sortie de la raison de Dieu même et fondée sur cette raison ; que la conception comme le plan exécuté sont donc nécessairement le résultat des lois de la logique éternelle et divine, si l'on peut ainsi parler. Nous devons donc y trouver la raison de Dieu même se manifestant dans son œuvre, car toute conception porte le type, l'empreinte de l'intelligence qui l'a enfantée. Mais une autre vérité non moins importante, c'est que toute intelligence possède dans des degrés divers les mêmes facultés intellectuelles, sans quoi elles ne pourraient ni se faire comprendre, ni être comprises entre elles. Cela résulte d'ailleurs du dogme de la création, de son but et de la nature de Dieu. Dieu, en effet, ayant voulu produire une conception qui devait être comprise par des intelligences créées, a dû nécessairement créer ces intelligences sur son modèle ; c'est ce que l'écriture nous enseigne de l'homme que Dieu fit à son image et ressemblance.

C'est ce qui nous explique pourquoi les lois de la logique, ou si l'on aime mieux, les lois de la raison ou de l'intelligence sont les mêmes au fond pour l'intelligence increéée et les intelligences créées, et c'est aussi ce qui nous donne la raison de leur universalité : elles sont éternelles comme Dieu même. Mais puisque l'intelligence humaine est fondée sur des lois logiques, que ces lois sont dans sa nature d'image de Dieu, il faut bien à l'exercice de cette intelligence quelque chose d'intelligible et de logique, sans quoi elle demeurera éternellement sans exercice et sans but, et dès lors elle est inutile. L'ensemble logique de la création, divinement et humainement raisonnable tout à la fois, est donc la conséquence de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine tout à la fois; c'est le livre où l'homme peut lire quelque chose de son créateur, c'est le point de rencontre des deux intelligences, où l'une produit et se manifeste, l'autre comprend, admire, reconnaît et adore. C'est ce qu'exprime le grand apôtre dans la profondeur de son langage divin : « Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures (1); car les perfections invisibles de Dieu, son éternelle puissance et sa divinité sont devenues

(1) *I. Ad Cor.*, XIII, 12.

visibles depuis la création du monde par la connaissance que ces ouvrages nous en donnent (1). »

De ces principes ressortent plusieurs conséquences. L'ensemble de la création étant l'objet de la science, la raison humaine a dû dans tous les temps et dans tous les lieux l'observer et le comprendre à peu près de la même manière, elle a dû en déduire partout les mêmes vérités scientifiques; et ces vérités ont été plus ou moins bien connues suivant que l'observation a été plus ou moins exacte et approfondie. Par conséquent des vérités scientifiques, communes à plusieurs peuples, ne prouvent rien pour l'origine commune ou la communication de ces peuples. Il en est de même des simples notions sur Dieu qui sont du ressort de la raison. Mais il n'en sera pas de même des erreurs communes et identiques, pourvu qu'elles ne reposent pas sur des faits mal observés ou sur des écarts de la nature, par exemple, qui sont partout les mêmes. Il n'en sera pas de même non plus des traditions communes sur des faits rares et uniques, comme est, par exemple, le déluge universel. Il n'en est pas de même non plus des traditions ou des faits qui ont une couleur locale dans le fond et dans la forme; ces traditions

(1) *Ad Rom.* I, 20.

prouvent évidemment une importation. Les traditions et les vérités religieuses qui ne peuvent être connues que par une révélation, comme les mystères, les prophéties, etc., prouvent encore ou une commune origine ou une communication suivant les temps, parceque ces vérités sont au-dessus de la raison humaine qui ne peut y arriver par elle-même. Enfin, la distinction des temps, les rapports chronologiques doivent encore entrer dans les données du problème, car c'est le plus souvent pour avoir confondu les faits d'une époque avec ceux d'un autre qu'on a introduit la confusion dans les idées. Ce sont là des règles de critiques logiques que nous ne devons jamais perdre de vue. C'est à leur aide que nous allons rassembler les données les plus positives sur le point de départ de tous les peuples, leur époque chronologique la plus reculée, le berceau du genre humain, les communications entre les peuples anciens jamais interrompues; la ressemblance de mœurs et l'état social primitif des principaux peuples anciens, les langues, la religion et les traditions altérées, les sciences, la philosophie et les arts.

On comprend déjà qu'un plan aussi vaste n'a pas dû être également développé dans toutes ses parties dans un ouvrage d'une aussi petite étendue; mais on doit en saisir aussi la raison. Plusieurs de

ces grandes questions ont été plus d'une fois heureusement traitées et résolues dans plusieurs ouvrages; pour celles-là il suffisait donc d'en rassembler clairement et sommairement les principaux points; pour les autres, au contraire, nous avons dû leur donner plus de développements; mais dans tous les cas la nécessité de laisser apparaître l'enchaînement logique nous a forcés de sacrifier les détails.

Tel qu'il est le plan est complet, mais ses développements tels que nous les comprenons demanderaient plusieurs volumes et plusieurs années d'un travail assidu; l'impossibilité de réaliser ce travail d'ici longtemps nous a encore déterminé à livrer au public ce livre tel qu'il est, en réclamant l'indulgence des lecteurs pour les éléments que nous offrons à ceux qui auraient le temps et le courage nécessaires de donner à ces importantes questions tous les développements qu'elles méritent.

PRODROME D'ETHNOGRAPHIE,

OU

ESSAI SUR L'ORIGINE DES PRINCIPAUX PEUPLES ANCIENS.

CHAPITRE PREMIER.

POINT DE DÉPART DE TOUS LES PEUPLES.

Dans toute discussion la logique demande que l'on fixe les données d'où l'on part ; mais, quand il s'agit d'origines, la chose paraît assez difficile au premier abord ; cependant, si nous pouvons arriver à constater la généralité d'un fait, identique pour tous les peuples, et duquel ils doivent nécessairement tous fixer leur point de départ,

nous aurons fait un pas immense dans la question, parceque nous posséderons une base inébranlable; or, ce fait existe avec toutes les conditions voulues pour la solution du problème posé. Ce fait est le déluge universel.

Il ne s'agit pas ici de discuter la possibilité physique ni les preuves géologiques de cet événement; il nous suffit de savoir que les sciences physiques ne peuvent et ne pourront jamais en démontrer l'impossibilité, car pour cela il faudrait qu'elles pussent aussi démontrer l'impossibilité de la création, puisqu'il est du même ordre; c'est un fait plus moral encore que physique et dont la science seule est impuissante à juger. Que la géologie fournisse ou non des preuves de cet événement, cela ne fait absolument rien à la question, puisqu'elle ne peut non plus fournir aucune preuve du contraire. Mais quand bien même les sciences physiques et géologiques pourraient en prouver l'impossibilité, cela ne prouverait encore rien contre la question qui nous occupe; si nous retrouvons en effet ce fait identiquement admis par tous les peuples, qu'il soit vrai ou faux, il sera facile de prouver qu'ils l'ont tous puisé à la même source, et cela nous suffit pour la thèse actuelle.

Or, le fait du déluge universel se trouve identiquement le même à l'origine des histoires et au

fond des mythologies de tous les peuples. Cette universalité est un fait historique admis par tous les écrivains tant soit peu sérieux, même les plus hostiles au christianisme. Les travaux des Humboldt, des Klaproth, etc., l'ont d'ailleurs rendu populaire. Il ne sera pourtant pas inutile de résumer après eux les principaux monuments qui en constatent la vérité.

Dans un mémoire intitulé : *Déluge et inondations*, Klaproth s'attache à montrer que le souvenir d'une grande inondation qui a détruit autrefois la plus grande partie du genre humain s'est conservé chez tous les anciens peuples, avec des circonstances qui prouvent que tous ont entendu parler d'un même événement physique, et non de plusieurs révolutions semblables survenues en différents endroits à des époques diverses. Le temps surtout, auquel les traditions asiatiques rapportent le grand cataclisme, lui paraît coïncider d'une manière frappante chez plusieurs peuples orientaux. Le déluge de Noé, suivant le texte samaritain, eut lieu l'an 3044 avant Jésus-Christ; le déluge indien, l'an 3101; le déluge chinois, l'an 3082. Le terme moyen entre ces nombres est 3076, nombre d'années qui, suivant Klaproth, a séparé le grand déluge de la naissance de Jésus-Christ. Bailly cherche également à prouver, dans

ses lettres à Voltaire, que l'idée de déluge, de cataclisme universel, s'est conservée chez tous les peuples.

1° *Les Juifs*, que l'on doit mettre à la tête parce-que leur histoire est de toutes la plus anciennement écrite, ne laissent aucun doute au sujet du déluge.

2° *Les Chaldéens.* Le prêtre chaldéen Bérose, contemporain d'Alexandre, et qui a compilé, dit-il, les monuments les plus authentiques de sa nation, donne une histoire du déluge qui semble calquée sur celle de nos livres saints. Xisuthrus se sauve dans une barque de l'inondation générale; or, ce Xisuthrus a été précédé de dix générations depuis Alorus le premier homme, nombre précisément le même que celui des générations des patriarches antédiluviens.

3° L'arche a été célèbre de tout temps en Orient, particulièrement dans les contrées où Noé et ses enfants ont commencé à s'établir, dans l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie et la Chaldée (*Alexand. polyhist. ex* BEROSO, *apud* SYNCEL. p. 30 et 31, *et apud* JOSEPH. *Antiq.* l. 1, c. 3). Hiérôme, Egyptien, qui a écrit des antiquités phéniciennes; Mnazéas, Nicolas de Damas (quatre-vingt-seizième livre de son histoire), et plusieurs autres, en ont aussi parlé (*apud* JOSEPH. *Antiq.*

l. I. c. III). Abydène a fait mention de l'Arche, de l'Arménie où elle s'arrêta, etc. (ABYD. *apud* EUSEB. *præp. Evang.*, l. IX, c. XII; SYNCEL., *Chronog.*, p. 38, 39, ed. Paris).

4° *Egyptiens.* L'historien égyptien Manéthon dit que « son histoire d'Egypte a été composée sur les mémoires gravés par le premier Mercure sur des colonnes, *avant le déluge.* » Les Egyptiens disent encore que le même Mercure avait gravé les principes des sciences sur des colonnes qui purent résister au déluge (SYNCEL., p. 40). Ainsi le déluge était pour eux un fait si universellement admis, qu'ils ne le mettent même pas en question. On trouve, d'ailleurs, dans leur histoire d'Osiris et de Typhon, plusieurs traits remarquables relatifs à cet événement (PLUT., *de Isid. et Osyrid.*). Ils disent même qu'Osiris avait été contraint par Typhon de se renfermer dans l'Arche le dix-septième jour du second mois, le même jour du même mois qu'assigne aussi Moïse pour l'entrée de Noé dans l'Arche.

5° *Grecs et Romains.* Les déluges des Grecs ont des rapports trop évidents avec celui de Moïse pour n'être pas un même fait (APOLLOD., l. I., *Bibl. des Dieux;* LUCIEN, *de Deâ syriâ*, t. II. p. 882, édit. Ben.). La narration du déluge d'Ovide, dans le premier livre de ses métamorphoses (vers 140 et

suivants), se rapporte encore au même fait, puisqu'il a copié les Grecs ; du reste, ces écrits comparativement modernes nous importent peu, si ce n'est comme confirmation de la croyance générale.

6° *Perse.* En Perse, ceux qui passent pour suivre l'ancienne doctrine reconnaissent une inondation universelle, qui fit périr tout le genre humain, à l'exception d'un très-petit nombre de personnes, et qui fut envoyée en punition des crimes des hommes (*Leç. de l'hist.*, t. I, p. 118).

7° *Inde.* Les Brahmes prétendent que les quatre âges du monde, et en particulier le quatrième dans lequel nous sommes, sont séparés par des cataclismes, et le dernier déluge aurait eu lieu vers l'an 3100 avant notre ère. On trouve dans le huitième livre du *Baga-vadam* plusieurs détails concernant le déluge, qui sont conformes à ceux de l'Ecriture ; d'autres sont rapportés en plus grand nombre dans le *Mutcham*, un des dix-huit pouranas, qui renferme, selon les Indiens, la doctrine enseignée par Wichenou aux huit personnes qui échappèrent au désastre universel. Il est aussi question du déluge dans l'*Ezour-Védam*, l. III, c. V; l. IV, c. II, etc. (*Ezour-Vèdam*, par le baron de SAINTE-CROIX, t. II, p. 203 et suiv.). Enfin, l'histoire du déluge dans le Mahrabarata

est d'une similitude frappante avec la narration de Moïse (*Annales de philos. chrét.*, t. v).

8° *Chine.* Les Chinois ont aussi leur *Peyroun*, mortel aimé des Dieux, qui se sauva dans une barque de l'inondation générale (Kempfer, *hist. du Jap.*, l. iii, c. iii). Le premier chapitre du Chou-King parle du déluge, et, suivant les Chinois, à Fohi, leur fondateur, succède une impératrice *Nou-Oua* (corruption de *Noé*) sous laquelle il y eut un déluge.

9° *Peuples du Nord.* La barque conservatrice du genre humain se retrouve encore au nord de la terre et dans l'Edda.

10° Les déluges mexicains ressemblent singulièrement à celui de Moïse et de tous les peuples anciens. La barque, un petit nombre de mortels sauvés, des oiseaux qui jouent le même rôle que les oiseaux de la Bible, y sont mentionnés.

Nous n'en finirions pas s'il fallait rapporter toutes les traditions des divers peuples sur le déluge. Ce que nous avons dit suffit pour prouver l'universalité de son admission; on peut d'ailleurs consulter les traditions recueillies par G. Cuvier, dans son discours sur les ossements fossiles, Boulanger, etc.

C'est donc un fait historique généralement admis. On pourra objecter, sans doute, que les

peuples s'en sont emprunté la narration les uns aux autres, ce que nous sommes loin de nier pour plusieurs, mais ce qu'il est impossible de prouver pour d'autres qui en ont conservé un souvenir sur leurs monuments les plus anciens. Mais pour ceux-mêmes qui l'ont reçu d'emprunt, il prouve deux choses, qu'ils en avaient conservé le souvenir et qu'alors ils en ont copié les circonstances; ou bien que, s'ils ne l'avaient pas conservé, ils n'ont rien trouvé en lui de contraire à leur histoire et à leur chronologie, qui pût les porter à en rejèter la certitude, et dès lors nous revenons à conclure que le déluge est la tradition universelle d'un fait historique. Cependant, « l'idée d'une destruction générale n'est point naturelle; elle ne peut naître dans l'esprit humain qu'à la suite d'une grande calamité » (troisième lettre de Bailly à Voltaire). Or, ce déluge étant une tradition identique chez tous les peuples, pour le fond comme pour les détails principaux, est nécessairement le même pour tous. Il ne s'agit plus que de fixer son époque, et elle sera le point de départ de tous les peuples et de toutes les chronologies. Nous avons déjà vu que les dates du déluge chinois, indien et biblique, étaient à quelques années près les mêmes; essayons de prouver que toutes les chronologies des peuples divers s'ac-

cordent par leur date positive la plus ancienne, et dès lors il sera prouvé que cette date comme ce déluge sont le point de départ de tous ces peuples.



CHAPITRE II.

ÉPOQUE CHRONOLOGIQUE LA PLUS RECULÉE DES DIVERS PEUPLES.

Pour arriver à fixer cette époque, il nous faut deux choses, 1° qu'aucune chronologie certaine, positive et démontrée comme telle, ne dépasse les autres d'un nombre d'années trop considérable pour n'être pas évidemment la même ; 2° que celles dont le nombre d'années serait inférieur, trouvent leur appui dans les circonstances mêmes qui ont fixé celle de toutes ces chronologies qui doit nous servir de base, de terme de comparaison.

Cela posé, la chronologie qui doit nous servir de base est évidemment celle de nos livres saints ; elle est de toutes la plus suivie, la plus rigoureusement calculée sur des dates positives et des faits naturels sans aucun mélange de fables; seule, elle est rationnelle et exempte de ces nombres

exorbitants de siècles qui effrayent l'imagination et qui n'ont aucun fondement ; seule, elle est d'accord avec tout ce que les autres ont de positif, et ne renferme aucune des divergences et des erreurs qui partagent les autres chronologies et les opposent les unes aux autres. Toutes ces raisons purement critiques prouvent donc que pour procéder logiquement, il faut la prendre pour point de départ.

1° *Juifs.* Or, cette chronologie nous amène à comparer les diverses versions du texte sacré, pour la fixer. Suivant le texte hébreu, il se serait écoulé 1656 ans depuis la création au déluge; les Septante comptent pour cette période 2242 ou 2262; les Samaritains, un peu plus de 1300. Du déluge à la naissance de Jésus-Christ, il y aurait suivant l'hébreu, 2357 ans; suivant les Samaritains ou les Septante, 3000 ou 3100 environ ; — La différence entre le texte hébreu et les Septante s'explique naturellement par la suppression de 100 ans à l'âge de chaque patriarche pour ne compter que le surplus de 100; ainsi pour Arphaxad le texte hébreu dit 35 ans au lieu de 135 ans, et ainsi pour les autres. Cette manière de compter était comprise des Hébreux, mais les Septante, traduisant pour des étrangers, rétablirent le nombre dans son intégrité et dirent 135 au lieu de sous-entendre 100.

L'accord des Samaritains avec les Septante vient confirmer ce fait; Joseph s'accorde également avec les Septante et le texte samaritain (1). La chronologie samaritaine a d'ailleurs été très fréquemment adoptée dans l'Eglise; c'est donc son chiffre qui doit nous rervir de base et alors nous avons depuis le déluge à Jésus-Christ 3100 ans. Et l'on ne peut pas objecter la différence du texte hébreu puisqu'au fond c'est la même date, et que toute la différence vient d'une manière de compter fort naturelle.

De la création au déluge les septante comptent donc 2242 ans; or, l'examen attentif de la chronologie des peuples anciens sur cette période, prouve un accord parfait de leur manière de compter avec celle de nos livres saints. L'historien chaldéen Bérose compte 120 saros de la création au déluge; or, Suidas nous apprend que 120 saros équivalent à 2222 années selon la manière de compter des Chaldéens, car le saros est de 222 mois lunaires qui valent 18 années et demie, ce qui est la période de 19 ans de tous les anciens peuples. Puisqu'un saros vaut 18 ans et demi, 120 saros égalent 120 × 18 + 5 ans = 2220 an-

(1) M. Desdouits a traité cette question dans la cinquième Soirée de son excellent ouvrage (*les Soirées de Montlhéry*, 2e édit.) avec toute la logique et la clarté desirables.

nées; mais l'année lunaire étant de 354 jours 8 heures environ, Suidas, pour tenir compte de cette différence, a ajouté deux années, ce qui donne 2222 années lunaires équivalant à 2165 années solaires, chiffre qui ne diffère de celui des septante que de 77 ans, différence de nulle valeur.

Les 30 mille cycles du règne du soleil chez les Egyptiens ne sont que des révolutions lunaires; Plutarque, Pline et Censorin attestent que la révolution mensuelle de la lune fut la première année des Egyptiens. Or, 30 mille cycles lunaires équivalent à 2245 années solaires, chiffre qui ne diffère que de 3 ans des 2242 ans des septante.

Pendant cette période il n'y a eu suivant nos livres saints que dix générations de patriarches; or, ce fait des dix générations successives est attesté par tous les peuples anciens. Les Babyloniens comptent dix rois qui ont, disent-ils, régné à Babylone pendant les 120 saros qui ont précédé le déluge (*Beros. Alex. Poly. in* SYNCEL.).

Les Perses comptent dix rois pischadiens depuis Caïmourad, le premier homme, jusqu'à Gustab sous lequel est arrivé le déluge (*Bib. Orient.* PISCHAD.).

Les Chaldéens comptent dix générations depuis Alorus, l'Adam de la Genèse, jusqu'à Xisuthrus, sauvé du déluge.

Les Indiens comptent dix métamorphoses de la divinité, pour descendre sur la terre (*Soc. as. de Calcut.* t. II). Ces dix métamorphoses sont trop semblables aux dix générations des autres peuples, pour n'être pas la même chose.

Les Chinois admettent dix *Ki* depuis *Gin-Hoang* à *Fohi* ou à *Yao;* époque du déluge pour eux.

Les livres sybillins comptent aussi dix siècles de la création au déluge, ce qui revient encore aux dix générations successives.

Chez tous ces peuples le dernier homme de ces dix générations est père de trois fils comme le Noé de la Genèse.

Tous ces faits prouvent un accord unanime sur cette première période, et renversent, nous semble-t-il, l'antiquité fabuleuse que ces peuples se sont attribuée. Voyons ce que nous fournira la chronologie postdiluvienne.

2° *Chaldéens et autres peuples de l'Asie occidentale.* Nous ne nous arrêterons pas à discuter plus longtemps l'antiquité fabuleuse que ces peuples se sont donnée; les monuments positifs ou probables peuvent seuls nous occuper. Suivant Ctésias, qui écrivait dans le quatrième siècle avant Jésus-Christ, l'établissement du grand empire des Assyriens daterait de 1760 quelques années avant notre ère. Diodore, qui vivait sous César et Au-

guste, suit l'opinion de Ctésias. Suivant Justin, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne, l'établissement de cet empire ne serait que de 1600 avant Jésus-Christ. Suivant Hérodote, né l'an 484 avant Jésus-Christ, l'empire d'Assyrie n'aurait duré que 520 avant la révolte des Mèdes. Les savants Anglais, dans leur grande histoire universelle, ont placé le commencement de cet empire à Phul, 771 ans avant Jésus-Christ, pour être d'accord avec l'Ecriture sainte; mais il est probable que l'Ecriture entend parler du second empire des Assyriens. Car les Chaldéens, sous le nom desquels on a compris tous ces peuples, eurent selon Moïse, pour pères Assur, fils de Sem, qui bâtit Ninive, Nemrod, fils de Cham, qui fonda Babylone, et Arphaxad, fils de Sem, qui fut aussi le père des Hébreux. Les observations astronomiques des Chaldéens, envoyées par Callisthène à Aristote, embrassaient un espace de 1903 ans depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Alexandre 334 avant Jésus-Christ, ce qui donnerait à cette monarchie 2237 ans d'antiquité avant Jésus-Christ. Or, cet espace est postérieur de 400 ans au temps où le texte sacré place la fondation du royaume de Babylone par Nembrod; et dès-lors ces observations deviennent assez vraisemblables. D'ailleurs, du temps d'Abraham, il y avait plusieurs

petits rois établis dans ces contrées. La date la plus ancienne que possèdent les Chaldéens ou Assyriens, fondée sur des monuments probables, est donc 2237 avant notre ère.

Quant à la chronologie des Syriens, des Phéniciens et des Araméens, il n'y a pas assez d'accord entre les auteurs divers pour qu'on puisse fixer aucune époque même probable.

3° *Egyptiens.* L'histoire réelle des premiers rois égyptiens ne remonte pas avant les temps de la dispersion fixés par Moïse.

Les monuments de l'île de Philæ passent pour les plus anciens de l'Egypte. Or, au rapport des auteurs de l'expédition d'Egypte, « les plus modernes des édifices de Philæ doivent avoir au moins deux mille trois cents ans d'ancienneté ; » ce qui en remonterait la construction avant l'invasion des Perses en Egypte; c'est-à-dire de 5 a 700 avant Jésus-Christ. Fondé sur la figure du lion produisant l'inondation qui arrive au temps du solstice, on pense que ces temples furent érigés dans le temps où la constellation du lion était solsticiale, ce qui remonterait vers l'an 2500 avant l'ère vulgaire (Descript. de l'Egypt. pendant l'expédition de l'armée Française. *Antiq.* t. 1, p. 116-117). Les plus anciens de ces temples sont bâtis avec des débris d'autres monuments, ce qui pa-

raîtrait prouver une antiquité très reculée (*Id.* p. 118). Il est facile, comme on le voit, d'avancer des *peut-être* et des *paraîtrait prouver*, au lieu de preuves; mais d'abord admettons pour le moment toutes les apparences qu'ont recueillies les commissaires de l'expédition d'Egypte, en nous réservant d'y revenir plus tard. Le lion figuré dans ces monuments est-il le lion solsticial, c'est une question qu'il aurait fallu discuter, et on ne l'a pas fait; mais quand ce serait le lion solsticial, cela prouverait que les Egyptiens ont pu commencer à observer les inondations du Nil sous ce signe, mais non pas qu'ils ont bâti ces temples à cette époque; car s'ils ont bâti ces temples sous cette constellation, à cause des inondations du Nil, ils auraient dû en bâtir d'autres qui auraient porté les figures des autres constellations qui se trouvaient solsticiales lors des inondations postérieures; or, cela n'est pas. La figure du lion ne prouve donc rien pour l'époque de l'érection de ces temples. Mais quand elle prouverait, la date 2500 nous reporterait à 100 ans à peu près après la dispersion des peuples, ce qui serait possible. Quant à ce que ces temples sont rebâtis des débris d'autres monuments, cela prouverait qu'ayant été ruinés, on les a réédifiés ensuite sur la même forme ou une autre, et avec les mêmes emblèmes

du lion, mais cela ne prouverait pas que la réédification a eu lieu 2500 avant notre ère.

Les modernes pas plus que les anciens ne s'accordent sur la chronologie égyptienne; on a fait des hypothèses toutes plus insoutenables les unes que les autres. Quoi qu'il en soit, il est de toute évidence que les monuments et les historiens égyptiens seuls doivent être discutés, car les Grecs ont puisé à leur source, et, par conséquent, n'ont d'autorité que celle de la copie. Or, Manéthon, historien égyptien, basant sa chronologie sur les fables des règnes de Dieux qui remonteraient à plus de 30 mille ans, ne mérite pas une confiance aveugle. La destruction totale ou partielle des archives égyptiennes par Ochus, roi des Perses, est d'ailleurs un fait hors de doute. Ces archives ont donc été recomposées après coup. Mais, sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, et qui a reçu par une foule de critiques sévères la solution la plus positive (1), il résulte des faits et de la comparaison des monuments que l'on ne peut assigner à l'époque la plus reculée de la chronologie égyptienne plus de 2044 ou 2200 avant notre ère.

(1) Nous renvoyons surtout aux *Soirées de Montlhéry*, 2e édit. L'auteur, dans sa septième soirée, y a traité la chronologie égyptienne avec une force de logique, de clarté et de bon sens qui ne laisse rien à désirer.

Nous ne parlons ni des Grecs, ni des Romains pas plus que des autres peuples de l'Europe, parcequ'ils n'ont jamais offert, et qu'ils ne peuvent offrir aucune difficulté.

4° *Perses.* D'après Fréret, l'empire des Perses daterait de 1769 avant Jésus-Christ; d'après Hérodote, il ne daterait que de 800 avant Jésus-Christ.

5° *Indiens.* W. Jones pense que la chronologie des Hindous ne doit pas remonter plus haut que le déluge ou la dispersion des peuples (*Recherch. asiat.*, t. I, 3e Dis. anniv.). L'histoire des Hindous n'est guère connue dans ses détails avant Vicra-Maditya ou plus communément Becker-Madjit-Radjah d'Oudjen, qui vivait dans le premier siècle avant l'ère vulgaire (*Recher. asiat.*, t. II. p. 6). D'après les recherches de W. Jones, le premier législateur que les Indiens reconnaissent, Menou I, aurait vécu 5794 avant Jésus-Christ, et serait Adam. Menou II aurait vécu en 4737, et serait Noé. Le déluge des Indiens aurait eu lieu en 4138, par conséquent l'an 600 de la vie de Menou, comme l'an 600 de la vie de Noé. Hiranyacacipou, 4006, serait Nembrod; etc. Toute sa dissertation sur la chronologie des Indiens, tend à prouver qu'il n'y a pas de différence entre leur véritable chronologie et la nôtre, sauf les fables absurdes

qu'ils y ont ajoutées; du reste voici sa conclusion : « De ces faits, que les Brahmanes ne sauraient nier, et de ces aveux qu'ils font unanimement, nous pouvons raisonnablement conclure.... que la chronologie de Moïse et celle des Indiens sont parfaitement d'accord; que Menou, fils de Brahma, fut l'Adima ou le premier créé des mortels et par conséquent notre Adam; que Menou, fils du soleil, fut sauvé d'un déluge universel avec sept autres personnes dans un *bahitra*, ou arche spacieuse, et qu'ainsi ce doit être notre Noé; que Hyranyacacipou, le géant à la hache d'or, et Valion Bali, furent des monarques impies et présomptueux, et très probablement notre Nembròd et notre Bélus; que les trois Râmas dont deux étaient des guerriers invincibles et dont le troisième, également distingué par sa vaillance, fut en outre le protecteur de l'agriculture et du vin; que ces trois Râmas furent divers emblèmes du Bacchus des Grecs, soit le Râmas de l'Écriture, ou sa colonie personnifiée, soit le soleil, premier objet du culte de sa famille idolâtre; qu'une émigration considérable dans la Grèce, l'Italie et l'Inde, eut lieu environ douze siècles avant Jésus-Christ, que Sâcya ou Sîsak, environ deux siècles avant Vyasa, importa dans l'Inde, en personne, ou au moyen d'une colonie égyptienne, la douce hérésie des

anciens Bouddhistes, et que l'aurore de la véritable histoire indienne ne paraît que trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne, les siècles antérieurs étant obscurcis par l'allégorie ou la fable (*Rech. asiat.*, t. II p. 441-442). »

Legentil a prouvé que les calculs chronologiques de milliers d'années des Indiens ne sont qu'un calcul astronomique fondé sur l'idée qu'ils ont que la précession des équinoxes est de 54 secondes par an (Acad. des Sci., 1772, 2e partie p. 191).

Les travaux de la société asiatique de Calcutta ont apporté de nouveaux éléments à la solution du problème. De toutes les inscriptions et médailles découvertes en grand nombre dans ces derniers temps, un très petit nombre ne remonte pas plus loin que 800 avant notre ère; toutes les autres sont de beaucoup postérieures. L'examen de tous les monuments indiens, comme de tous les livres, ne donne à leur histoire de dates bien positives et un peu suivies, que vers le sixième ou cinquième siècle avant notre ère; et la date positive la plus éloignée c'est 800.

6° *Chinois.* Au douzième siècle avant notre ère, suivant W. Jones, l'empire de la Chine était pour le moins au berceau (*Recherc. asiat.*, t. II. p. 409); il s'appuie sur le témoignage de Confucius qui dit

qu'il n'existait pas de monuments historiques antérieurs à la troisième dynastie, environ 1100 ans avant l'ère chrétienne (*Id. Disc. sur la Chine*). Ce n'est qu'au huitième siècle avant la naissance de Jésus-Christ, qu'un petit royaume fut érigé dans la province de Chensi, dont la capitale était à peu près au 35e degré de latitude septentrionale, et à environ cinq degrés à l'ouest de Si-Gan. Le pays et sa capitale étaient appelés Tchui (*Recherc. asiat.*, *t.* II, *p.* 411). « Cet empire, dit de Guignes, tel que nous le voyons actuellement, ne doit remonter que vers l'an 209 avant Jésus-Christ. Au-delà de cette époque, il était divisé en plusieurs petits royaumes qui étaient en plus grand nombre auparavant, parcequ'ils étaient moins considérables. Vers le neuvième ou dixième siècles, avant l'ère chrétienne, ces royaumes, pour leur médiocre étendue, semblent n'être que de simples habitations de familles policées qui étaient dispersées au milieu des barbares dans les cantons les plus commodes, et cela dans quatre provinces seulement, les autres étant occupées par d'autres peuples barbares qui ne furent connus que lentement et successivement. Les familles policées ne furent distribuées dans le pays que vers l'an 1122 avant Jésus-Christ, et même après cette époque : plus anciennement tout est inconnu. »

Cependant, suivant M. Rémusat, les annales de la Chine remonteraient avec certitude à l'an 2637, avant Jésus-Christ (*Nouv. mél. asiat.* t. 1, p. 65). Plusieurs motifs graves nous portent à douter de l'exactitude de cette date, malgré la juste confiance que nous avons dans le savant orientaliste; d'abord le témoignage de Confucius lui-même, qui n'admet pas de date certaine avant 1100. Le père Ko, missionnaire chinois d'origine et de fait, dit : « Il n'y a pas de lettré qui ne sache qu'il y aurait de la démence à ne pas voir que notre chronologie ne remonte d'une manière, je ne dis pas certaine et indubitable, mais probable et satisfaisante, que jusqu'à l'an 841 avant Jésus-Christ (*Mém. concern. l'hist. des sci., etc. par les miss. de Peking, t.* 1).

En troisième lieu, tous les livres chinois furent brûlés par l'empereur Chi-Hoang-Ti, environ 200 ans avant notre ère; et le Chou-King ne fut rétabli, de mémoire, par un vieux lettré, que plusieurs années après la mort de cet empereur. La première histoire chinoise ne fut écrite que par Ssema-Thsian, né vers l'an 145 avant Jésus-Christ, et son livre ne parut pas de son vivant; il ne commença à être connu que de 73 à 49 avant Jésus-Christ (*nouv. mél. asiat.*, art. *Ssema-Thsian*). Ssema-Thsian ne commence à mettre de dates

positives et suivies qu'en 841, et où aurait-il pu en puiser d'autres, il n'y avait pas de sources ; cependant il commence son récit au règne de Hoangti (2697 avant Jésus-Christ).

Suivant les tables chronologiques publiées par l'ordre de l'empereur Kien-Long, en 1769, la soixante-unième année du règne de Hoangti, époque capitale à laquelle s'attache le premier anneau du cycle chinois, correspond à l'an 2637, avant l'ère chrétienne. Les temps incertains, d'après le calcul le plus vraisemblable adopté par les plus habiles écrivains de la Chine, embrassent 316 années qui, ajoutées à la somme des temps historiques, nous conduisent à l'an 2953 avant notre ère, première année du règne de Fo-Hi, fondateur de la monarchie chinoise. Ainsi, Fo-Hi fut le contemporain du patriarche Héber, de Phaleg, et de Rehu, trisaïeul d'Abraham (*Biog. univers. art. Fou-hi*).

De tous ces rapprochemens il résulte que l'histoire certaine des Chinois n'a de chronologie positive et suivie que depuis 800 avant Jésus-Christ ; qu'elle a des dates probables jusqu'à 2697 et qu'en y joignant même les temps incertains, ceux qui touchent les fables, elle ne remonte pas au delà de 2953 avant notre ère.

7° Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, partage

l'histoire des anciens peuples en période certaine et incertaine ; et il démontre d'une manière assez péremptoire que l'histoire certaine ne commence avant notre ère, pour les Chinois qu'au neuvième siècle, les Japonais au septième siècle, les Géorgiens au troisième, les Arméniens au deuxième; depuis notre ère, pour les Thibétains au premier siècle, les Persans au troisième, les Arabes au cinquième, les Hindous et les Mongols au douzième.

Nous ne parlons point des autres peuples plus récents, car ils n'importent pas à la question.

Nous pouvons maintenant résumer toute cette dissertation dans le tableau suivant, qui sera la conclusion. Nous prenons les dates probables les plus élevées :

		Avant Jésus-Christ.			Après la dispersion.
Moïse........	Déluge.	3100			
	Dispersion.	2600			
Chinois.	époq. la plus reculée.	2637	époque positive	841	1759
Chaldéens.	id.	2237			363
Egyptiens.		2200			400
Perses.		1769			831
Indiens.		800			1800

Qu'on nous permette d'appliquer ici une règle de critique qui nous semble de la plus haute importance et que personne ne peut rejeter :

Quand trois ou plusieurs témoins également croyables diffèrent en quelque point, l'autorité de deux ou plusieurs qui s'accordent, doit l'emporter sur celle du troisième ou de ceux qui ne s'accordent pas; à plus forte raison, s'il est un de ces témoins qui ait toujours pour lui l'autorité de quelques-uns des autres. Or, il n'y a certainement que la chronologie de Moïse à laquelle ce principe puisse s'appliquer tout entier. Second principe : *Quand plusieurs témoins, inégalement croyables, diffèrent en quelque point, l'autorité de celui qui est le plus croyable, est seule à suivre.* Or, parmi tous les historiens, Moïse est le seul dont l'autorité soit assise sur les monuments irréfragables de deux grands peuples, dont l'histoire n'a jamais été interrompue, le peuple juif et le peuple chrétien. En outre, Moïse en lui-même, dépouillé de ces appuis, mérite encore plus de croyance; car tout est positif dans son récit, tout y est naturel, simple, rien d'incohérent, ni d'invraisemblable, tout le contraire à lieu pour tous les autres historiens. La conclusion logique est donc que nul peuple ne remonte plus haut que l'époque fixée par Moïse à la dispersion des peuples. L'examen *à posteriori* de toutes leurs chronologies nous a conduit au même résultat; tous, en outre, admettent un déluge universel, identique pour le fonds et les principaux détails. C'est donc

le même événement et la même date pour tous; c'est donc le point de départ commun à tous les peuples; ils sont donc tous partis de la même souche et du même pays. Or, quel est ce pays? la question est déjà résolue *à priori*; car, puisque tous les peuples s'accordent pour le reste avec Moïse, et qu'ils n'ont rien de positif sur la question actuelle, il s'ensuit que Moïse est encore le seul à suivre. Il ne nous reste donc qu'à l'étudier *à posteriori.*



CHAPITRE III.

BERCEAU DU GENRE HUMAIN.

S'il se trouve sur la terre un pays qui par sa position soit un centre pour tout l'univers, ou au moins pour les pays les plus anciennement connus; qui, par sa nature minéralogique et géologique, prouve qu'il n'a été que peu modifié par un long séjour des mers; qui, par sa composition physique, offre toutes les circonstances climatériques propres à tous les êtres organisés; un pays qui, par son niveau au-dessus des mers, a dû être le premier ou au moins l'un des premiers exondé après le déluge universel; un pays que la plupart des traditions, des opinions savantes s'accordent à regarder comme le centre et le berceau de l'humanité renaissante; un pays dont les populations, à quelqu'époque reculée qu'on remonte, sont en possession d'une civilisation plus avancée, que nulle part ailleurs; un pays, enfin, qui ait pour

lui le témoignage de l'autorité la plus rationnelle et la plus sûre; s'il se trouve, disons-nous, une telle contrée qui réunisse toutes ces conditions à l'exclusion de tout autre pays, il est logique de conclure que c'est réellement là le point de départ et le berceau du genre humain renouvelé après le déluge universel admis, identiquement le même par tous les peuples. Or, existe-t-il une telle contrée? c'est-là la question.

1° Le pays borné au nord par les montagnes du Caucase, à l'ouest par le pont Euxin, les chaînes du Taurus; au midi par le Tigre et l'Euphrate; à l'est par les montagnes de Médie et la Caspienne; ce pays est placé, pour ainsi dire, au centre du monde ancien et communique par plusieurs chaînes de montagnes avec l'est, le sud, l'ouest et le nord.

Ainsi 1° les monts Caucases s'étendent sur tout le pays sud-ouest de cette partie du globe, du 40 au 45e de latitude nord et entre les 35 et 47e de longitude est; ils couvrent l'isthme qui sépare la mer noire de la mer Caspienne, et embrassent ensuite le vaste plateau de l'Arménie, le plus élevé de toute l'Asie occidentale. Le Caucase présente deux chaînes de montagnes parallèles, la plus haute au sud, couverte de neige, la plus basse, au nord, nommée communément les montagnes noires.

2° La chaîne méridionale du Caucase, dont les monts Elbourz sont les sommets les plus élevés, va jusqu'à l'Iran, s'étend parallèlement aux côtes méridionales de la mer Caspienne et se prolonge sous diverses dénominations, pour aller rejoindre les montagnes de l'Himalaya et du Thibet et conduire dans l'Inde et la Chine par deux branches, l'une méridionale et l'autre septentrionale. Le plateau de la Perse qui, à l'est, joint le Kaboul ou l'Inde occidentale et ne fait avec elle qu'un même plateau, s'incline à l'ouest vers l'Arménie et vers l'Euphrate. Telle est la première direction, la direction orientale.

3° La même chaîne méridionale se continue, en diminuant de plus en plus ses crêtes, jusque vers l'ancienne Assyrie qu'elle traverse du nord au sud, et joint ce plateau à celui de l'Arménie. Elle envoie, en outre, dans la Mésopotamie antique de petits rameaux qui viennent se joindre à la chaîne du Taurus. C'est la seconde direction, la direction méridionale.

4° La chaîne occidentale du Caucase se continue par les crêtes du Taurus, qui entoure l'ancienne Asie Mineure à l'est et au sud, et envoie une branche former les montagnes du Liban, qui se continue au travers de la Palestine du nord au sud et descend jusque dans l'Arabie. C'est la

troisième direction, la direction occidentale, qui vient dans une branche se joindre à la méridionale.

5° Enfin au delà de la partie septentrionale du Caucase se prolongent deux chaînes, dont l'une vient rejoindre les monts Ourals, etc.

Ce pays est donc par sa position un centre pour les pays les plus anciennement connus.

II. Si nous considérons maintenant la nature minéralogique de ces montagnes, nous y verrons dominer le granit, le basalte porphyritique et autres basaltes, le porphyre argileux quelquefois mêlé de feldspath vitreux, la siénite, l'amphibole, les roches schisteuses, le spath calcaire et le quartz laiteux; et en descendant vers les plaines le calcaire, et partout une grande abondance de roches métallifères, cuivreuses, ferrugineuses, quelquefois argentifères et même aurifères. Ce sont donc bien évidemment des terrains primitifs, des montagnes et des plateaux qui n'ont jamais demeuré longtemps sous la mer; les schistes, en effet, n'y ont pas une grande puissance, et les calcaires, quand ils se trouvent vers la base de ces montagnes, n'ont pas plus de neuf lieues en étendue superficielle (Pallas, Klaproth, *dict. géog. de* Langlois.) La nature minéralogique et géologique de ces terrains prouve donc que cette contrée a été une des premières exondées.

III. Ces pays offrent en outre toutes les circonstances de variété de climat et de température, nécessaires à tous les êtres organisés divers : les sommets les plus élevés sont couverts de neige, les plateaux les plus élevés sont humides, marécageux et couronnés de forêts ; plus bas on arrive à des collines riantes, des plateaux couverts de prairies émaillées de fleurs et arrosées par une foule de fleuves ; et enfin à mesure qu'on descend vers les plaines, une température de plus en plus ardente, tellement que dans le plateau de Perse, joint à celui de l'Arménie, on éprouve toutes les températures. Cyrus disait à Xénophon à ce sujet, qu'à l'extrémité septentrionale de l'empire de son père, les hommes mouraient de froid, tandis qu'à l'autre bout, vers le sud, on y étouffait de chaleur. Le plateau de l'Arménie offre absolument toutes les mêmes variations à partir des sommets neigeux du nord de l'Arménie jusqu'aux belles plaines de la Babylonie. On ressent des chaleurs accablantes dans la vallée du Tigre pendant que d'autres vallées et plusieurs montagnes restent couvertes de neiges une grande partie de l'année.

Il résulte de ces dispositions climatériques que le règne végétal et animal de tous les pays devait se rencontrer dans ces contrées, et c'est, en effet, ce qui a lieu ; la plupart des hautes montagnes

qui hérissent son sol, sont boisées de forêts d'arbres du nord tels que chênes, pins, sapins, bouleaux, etc. La végétation des zones tempérées et des climats brûlants y trouve aussi de quoi se développer; les hêtres, les ormes, les aubiers et les néfliers, les genévriers, les érables et les frênes, les cèdres, les châtaigniers et les thérébinthes s'y développent en abondance dans les climats et les terrains qui leur conviennent; ce pays exporte beaucoup de noix de galle, de gomme adragant et du coton. Les hauteurs moyennes sont tapissées de plantes Alpines qui donnent d'excellents pâturages et de très beau foin. La partie arrosée par le Tigre et l'Euphrate offre surtout un sol extrêmement fécond; on y récolte le riz, le maïs, le doura, l'orge, le sésame, le tabac, le chanvre, le lin, le coton et un très grand nombre de fruits exquis. Plus haut dans l'Arménie septentrionale, on trouve, outre d'excellents pâturages, des grains et des fruits en grande quantité, les lieux les plus propres à la culture de la vigne, et le vin est un des produits du sol arménien. Les ours, les tigres et les léopards habitent les montagnes neigeuses; les chacals, les loups et les renards, les hyènes et les lions habitent les hauteurs tempérées ou les vallées brûlantes; les sangliers, les chevaux, les chameaux, les antilopes, les cerfs, les chèvres,

les moutons, etc., s'y multiplient en grand nombre ; l'autruche, qui cherche les sables brûlants, et les corbeaux, qui luttent contre les vents et recherchent les climats glacés, habitent ce même pays.

Cette contrée remarquable offre donc des circonstances climatériques propres à tous les êtres organisés, puisqu'ils s'y développent.

IV. De l'aveu de tous les voyageurs, le vaste plateau de l'Arménie est le plus élevé de toute l'Asie occidentale ; il va s'inclinant vers la Perse à l'orient, vers le Tigre et l'Euphrate au midi, vers l'Anatolie à l'occident ; son point culminant c'est l'Arménie centrale proprement dite et dans ce point central, au milieu d'nne vaste plaine, s'élève l'Ararat, haute montagne entourée de collines couvertes de ruines ; elle est isolée et semble tout à fait détachée de la longue chaîne qui traverse et entoure l'Arménie. Elle a un double sommet dont le plus oriental et le moins élevé se nomme *petit Ararat*. L'autre cime, plus élevée, est toujours couverte de neige et enveloppée de nuages. L'Ararat se divise en deux régions ; la première a un gazon court et glissant, ou un sable mouvant et profond. Au dessus s'élèvent des rochers. Les bergers occupent la première région : les habitants de la seconde sont des ours, des

tigres, des léopards et des corbeaux (Ed. Gaz. — *Dict. géog. de* Langlois). Cette montagne célèbre, placée au centre de la contrée la plus élevée de l'Asie occidentale, devait donc être naturellement la première abandonnée par les eaux du déluge universel ; le sommet du petit Ararat était propre à recevoir l'Arche, et de là les heureux mortels échappés à la grande catastrophe purent apercevoir les cimes sauvages du grand Ararat et par là sentir renaître l'espoir de toucher bientôt la terre. Ce fut un fait doublement providentiel de la part du Dieu tout-puissant, que de conduire la barque du salut en ce lieu. Devant être, en effet, le premier abandonné des eaux, la liberté devait y être plutôt rendue à tous les êtres que l'Arche renfermait et qui allaient trouver immédiatement la nourriture la plus urgente, et, bientôt, les lieux et les climats propres à chacun. Et, en second lieu, bientôt le genre humain lui-même allait, en se multipliant, pouvoir choisir son domicile convenable, en descendant vers les plaines et les vallées, et enfin trouver des chemins ouverts à ses émigrations pour l'orient, le midi, l'occident et le septentrion.

V. C'est ce pays, en effet, que la plupart des traditions et des opinions savantes s'accordent à regarder comme le centre et le berceau de l'huma-

nité renaissante. Les traditions de l'Asie Mineure et de tous les peuples de l'Asie occidentale regardent le mont Ararat ou les montagnes d'Arménie comme le lieu où s'arrêta l'Arche. Les Arméniens, dit Joseph (l. I, c. III), ont nommé ce lieu descente ou sortie, et les habitants y montrent encore quelques restes de l'Arche. C'était aussi la tradition des Chaldéens, d'après Bérose, dont voici les paroles : « On dit que l'on voit encore des restes de l'Arche sur la montagne des Cordiens en Arménie, et quelques-uns rapportent de ce lieu des morceaux du bitume dont elle était enduite, et s'en servent comme de préservatifs. » Ce passage prouve une tradition générale et enracinée. C'était aussi la tradition des Phéniciens, d'après Hiérôme égyptien, et celle des Syriens, d'après Nicolas de Damas (Jos. l. I, c. III). Abydène a fait mention de l'arche et de l'Arménie où elle s'arrêta (Abyd. *apud Eus. præp. Ev.*, l. IX, c. XII). Les Indiens et les Chinois prétendent que l'Arche s'arrêta sur une montagne placée à l'occident de leur pays et qu'ils ont en grande vénération ; les Egyptiens veulent que ce soit en Egypte. Mais ces peuples, dont le fol orgueil a tout voulu s'approprier, sont évidemment en contradiction les uns avec les autres, car l'Arche n'a pu s'arrêter qu'en un seul lieu, et celui qui réunit le plus de témoignages doit être pré-

féré en saine critique ; or, c'est l'Arménie. Et en outre l'opinion indienne et chinoise peuvent facilement encore s'y rapporter, car l'Arménie est à l'occident des deux pays, et la tradition en s'altérant n'aura fait que rapprocher le lieu, en lui conservant sa position occidentale.

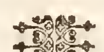
Il est encore généralement admis par la plupart des savants, même les plus hostiles au récit de Moïse, que l'Arménie, l'Iran et toute cette contrée ont été les premiers lieux habités et ceux d'où la civilisation s'est répandue ailleurs ; nous craindrions de fatiguer le lecteur en accumulant les citations des opinions diverses, assez inutilement puisque nous espérons faire ressortir des faits la même vérité.

VI. Il est, en effet, dans la nature même des choses que les premiers peuples fixés sur le sol aient été les plus anciennement civilisés, tandis que ceux qui allèrent s'établir au loin durent se fixer plus tard et se constituer plus difficilement ; la civilisation doit donc être chez eux plus récente ; or, c'est ce que confirment tous les faits de l'histoire ancienne, et toutes les recherches modernes les plus minutieuses et même les plus hostiles aux traditions bibliques. Ces nations qui occupèrent l'Asie, ne sentirent jamais l'état de dégradation où tombèrent celles qui s'éloignèrent

de la mère patrie pour aller coloniser l'univers. Aussi loin que l'on peut remonter dans les âges, nous trouvons les peuples asiatiques, babyloniens, syriens, phéniciens, les peuples de l'Asie mineure, les Egyptiens, etc., fixés sur le sol, constitués en nations et cultivant les sciences, le commerce et les arts. Les Perses, les Indiens et les Chinois apparaissent peu de temps après; tandis que les peuples occidentaux, septentrionaux et les plus méridionaux ne commencent que beaucoup plus tard. Les peuples de l'Asie, les seuls existant à cette époque primitive, se partagent en deux types bien distincts et parfaitement tranchés, le type oriental, sous lequel on peut placer les Chinois et les Indiens, et le type occidental qui renferme les peuples qui occupèrent le couchant de l'Asie et peuplèrent l'Afrique et l'Europe. Entre ces deux extrêmes se trouvent les Perses qui sont comme le moyen terme non seulement par leur position sur le globe, mais encore par leur religion, leurs sciences et leurs mœurs; or, ce peuple touche l'Arménie. Ces faits, trop connus pour y insister plus longuement, prouvent que la contrée centrale de l'Asie occidentale est le berceau du genre humain.

VII. Enfin, un dernier témoignage qui suffit à lui seul pour toute raison droite et sans préven-

tion, pour toute critique sévère et logique, le témoignage de Moïse le plus certain de tous, à part même son caractère divin, puisque son récit est naturel, logique, exempt de fables et toujours confirmé par les autres récits, discordants entre eux sur une foule de points, et jamais d'accord que quand ils suivent Moïse; ce témoignage seul prouve, disons-nous, que l'Arménie est le berceau et le point de départ du genre humain après le déluge. Or, comme tout s'accorde avec ce témoignage, il faut en conclure qu'il est la vérité. Mais cette thèse recevra un bien plus haut degré de certitude de la solution de toutes les autres questions qu'il nous reste à traiter; nous devions seulement l'indiquer pour éclairer notre marche, et permettre au lecteur de nous suivre avec plus de profit.



CHAPITRE IV.

COMMUNICATIONS ENTRE LES PEUPLES ANCIENS.

Les Égyptiens, les Éthiopiens, les Chinois, les Indiens, ont la même origine (*Rech. asiat.*, t. II). Les Hindous et les Arabes (par Arabes W. Jones comprend les peuples qui habitent ou ont habité depuis la Mer Rouge jusqu'au grand fleuve d'Assyrie) formaient deux nations commerçantes à une époque très-reculée, ils furent probablement les premiers qui portèrent dans l'Occident, l'or, l'ivoire et les parfums de l'Inde, aussi bien que le bois odoriférant, appelé *Aloùâ* en arabe, et *agoura* en sanskrit (Aloès), et qui atteint sa plus grande perfection dans le pays d'Anam ou la Cochinchine (*Rech. asiat.*, t. II, p. 5). Il a donc certainement existé d'anciennes relations entre l'Égypte et l'Inde, sinon entre l'Égypte et la Chine (Disc. préliminaire du présid. W. Jones, *Mém. de la Soc. asiat.* de Calcutta). D'après les recherches de la commission

d'Égypte, « il existait des relations entre les divers peuples de l'Orient et surtout entre ceux de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte. Ces communications avaient pour objet la religion, les sciences, le gouvernement et le commerce (Description de l'Égypte, etc., pendant l'expédition de l'armée française. *Antiq.* t. I, préface hist. p. xv). »

L'antiquité de la navigation sur la Mer Rouge est prouvée par le témoignage d'anciens écrivains. Homère représente Ménélas naviguant sur le golfe arabique, et nomme une partie des peuples qui habitaient le long des côtes (*Odys.*, l. IV). Avant cette époque, de nombreuses flottes équipées par les rois d'Égypte avaient déjà parcouru l'étendue de cette mer, et pénétré jusque dans l'Océan. Sésostris, au rapport d'Hérodote et de Diodore de Sicile (HEROD. *Euter.*; DIOD. SIC., *Bibl. hist.* l. I, sec. 2), avait fait construire une flotte de quatre cents voiles, avec laquelle il subjugua toutes les provinces maritimes et toutes les îles de la mer Erythrée (ce qui comprend la mer des Indes pour les anciens : ARRIAN. Peup. mar. Eryth.) jusqu'aux Indes. Ce fut la première fois, disaient les prêtres d'Héliopolis à Hérodote, que l'on fit voir sur la Mer Rouge de grands vaisseaux de guerre. Mais cette circonstance elle-même ne suppose-t-elle pas que depuis longtemps on y faisait usage de petits

navires pour le commerce? Les successeurs de Sésostris suivirent cet exemple et équipèrent sur la Mer Rouge des flottes considérables. — Ces expéditions maritimes ne se réduisaient pas à de simples incursions; elles avaient pour objet des conquêtes, des établissements sur les côtes, et elles eurent des effets durables. Les tributs imposés aux peuples de ces contrées (Diod. Sic., *Bibl. hist.* l. I) et plusieurs productions de l'Afrique méridionale, de l'Inde et de l'Arabie, dès-lors en usage chez les Égyptiens, montrent assez qu'il ne s'agit pas seulement de communications accidentelles et passagères, mais de relations entretenues d'une manière suivie. — Les côtes méridionales de l'Afrique (Diod. Sic. *Bibl. hist.* l. I) fournissaient aux Égyptiens, entre autres produits du sol, de l'or, de l'ébène, de l'ivoire, des dents et des peaux d'hippopotame; l'Arabie fournissait de l'or, de l'argent, du fer, de la myrrhe, de l'encens (Pline, *Hist. nat.* l. VI; Diod. Sic. *Bibl. hist.*, l. I, sec. I); l'Inde, différentes sortes de pierres précieuses et diverses matières minérales qui ont été travaillées en Égypte dès les temps les plus anciens.

« Indépendamment du témoignage des prêtres égyptiens, ces expéditions étaient attestées par des monuments chargés d'inscriptions, placés en différents points des côtes d'Afrique, et qui subsis-

tèrent longtemps après que l'Egypte eut passé sous une domination étrangère; aussi les caractères de ces inscriptions étaient-ils inconnus aux voyageurs qui eurent occasion de les voir. A ces preuves, tirées des historiens grecs, on peut ajouter encore des preuves plus positives, fournies par les Égyptiens eux-mêmes; ce sont des bas-reliefs historiques, retrouvés parmi les sculptures qui recouvrent les monuments de l'ancienne ville de Thèbes. »

On prendra quelqu'idée du degré d'avancement de l'art nautique dans ces temps reculés, par un fait que nous apprend Hérodote. Sous le règne et par l'ordre de Nécos, des vaisseaux partis des ports de la Mer Rouge entrèrent dans l'Océan, suivant toujours les côtes qui étaient sur la droite, tournèrent toute la Libye, et, après une navigation de trois ans, vinrent surgir en Égypte, dans les ports de la Méditerranée (HEROD. *Melp.* c. XXXXII et XXXXIV). Ce fait, fort remarquable et que l'on a beaucoup contesté, est appuyé sur des circonstances qui ne permettent guère d'en douter; d'ailleurs, il n'est pas précisément le seul de ce genre.

« Ces voyages de si long cours se faisaient sur de petits bâtiments non pontés, construits quelquefois en papyrus, ayant même forme, même

voilure, même gouvernail, que ceux qui naviguaient sur le Nil. Les dangers devenaient extrêmes; on s'arrêtait toutes les nuits pour prendre terre; et un seul voyage, comme on vient de le voir, durait quelquefois des années entières (Expedit. d'Egypte, *Mém.* t. I, p. 260-264).»

Après Alexandre, qui traça une nouvelle route par l'Océan indien ou plutôt la rouvrit de nouveau et la rendit plus fréquentée, l'Egypte reçut dans ses ports les plus riches productions de l'Arabie et de l'Inde et étendit ses relations avec l'Afrique.

Ce n'était pas seulement par la navigation que les peuples communiquaient entre eux. « De tout temps aussi le commerce a eu ses caravanes; et, dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées qu'on a suivies naturellement jusqu'à l'époque où la découverte du cap de Bonne-Espérance a changé la direction des voyages de long cours. En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde plus complétement isolées et plus étrangères les unes aux autres, qu'elles ne l'étaient réellement, parceque les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles et les motifs qui les y engageaient nous sont également inconnus (*Mélang. asiat.* Ab. Rémusat, t. I, p. 98).»

Outre les races primitives « qui ont formé la

base de la population de la Chine, cet empire a reçu très-anciennement des colonies tongouses, mongoles et turques; il nourrit encore des tribus liées d'origine avec les nations thibétaines, brahmanes et annanitiques. Des marchands boukhares, persans et arabes y sont venus à différentes époques, les uns par le nord et d'autres par le midi (*Nouv. mélang. asiat.*, t. I. p. 68).»

La Chine a envoyé des colonies dans toute la presqu'île ultérieure de l'Inde, dans les îles de Sumatra, de Java et de Bornéo; dans celles qui sont à l'Orient, Formose, les Lieou-Khieou, au Japon, en Corée, dans toute la Tartarie, à Taras, sur la route de la Transoxane et jusqu'en Arménie (*Nouv. mél. asiat.*, t. I. p. 68).

Les Chinois prennent le plus grand soin de tout observer dans leurs voyages, de tout relater jusqu'aux circonstances les plus minutieuses, et c'est ainsi qu'ont été faites chez eux les histoires des peuples étrangers dont ils ont rempli leurs livres à presque toutes les époques. Le récit de l'ambassade de Toulichen en Tartarie de 1712 à 1715, traduit par Stauton en anglais, en est un exemple bien remarquable, mais n'est pas le seul (*Mél. asiat.*, t. I. p. 413—430).

La richesse d'un pays aussi vaste et son commerce intérieur ont nui au commerce extérieur,

« quoique leurs marchands aient autrefois navigué dans les mers de l'Inde et jusqu'en Arabie et en Egypte. » — «Le commerce de la soie, nommée *ser* par les Tartares, voisins de la Chine, a eu lieu dès la plus haute antiquité par les contrées centrales de l'Asie et l'entremise des Boukhares, des Ases et des Persans, et a porté dans l'Occident la renommée d'un grand empire situé à l'extrémité de l'Orient. Aussi les Chinois et leur pays ont-ils été connus des Romains et des Grecs d'abord sous le nom de Sères et de Sérique (*Nouv. mélang. asiat.*, t. I. p. 24—69). Isigone, cité par Pline, fait mention des Sères ou Chinois (PLIN. *hist. des ani.*, t. I. p. 27. *Traduc. de* GEROULT).

« On sait à présent que les Indiens, les Persans et même les Arabes avaient commencé depuis longtemps à commercer avec les provinces méridionales de la Chine. Les Romains eux-mêmes y vinrent dans les premiers siècles de notre ère. Les Grecs de Byzance y pénétrèrent par le nord, un peu plus tard, à la suite des caravanes de la Perse et de la Boukharie (*Nouv. mélang. asiat.*, t. I. p. 69). » La découverte de textes chinois prouve, d'une manière incontestable, la part que les Chinois ont prise, dès le deuxième siècle avant notre ère, aux affaires et au commerce de l'Asie occidentale (*Nouv. mél.*).

Enfin, le commerce des Romains avec l'Inde existait dès le commencement de notre ère; des monuments authentiques le prouvent; dans les environs de Nellour on a découvert parmi les restes d'un petit temple hindou un vase rempli de monnaies et de médailles romaines du deuxième siècle de notre ère; il y en avait de Trajan, d'Adrien et de Faustine. Le père Pavone de la mission du Maissoùr a trouvé dans la rivière de Cavéri une médaille de l'empereur Claude (*Recherches asiat.*, t. XI., p. 370).

Le livre de Job vient confirmer toutes ces preuves; l'or d'Ophir, l'onyx et le saphir, le cristal, l'émeraude, le corail et le béril, les perles de la mer, la topaze d'Ethiopie, les tissus les plus précieux et les plus brillantes couleurs de l'Inde (JOB, chap. XVIII, v. IX, XI, XIX), alimentaient le commerce de tous ces peuples à l'époque où ce livre fut écrit. La navigation des Égyptiens, des Hébreux qui s'allièrent à eux dès le commencement du règne de Salomon, et des Phéniciens, cette antique compagnie des Indes, qui portait les denrées de la Grande-Bretagne dans l'Inde et celle de l'Inde dans la Grande-Bretagne, pour lui apprendre, il y a plus de trois mille ans, le chemin de Calcutta, ne permet pas de douter que la mer des Indes et le golfe Persique ne fussent sillonnés par

les navigateurs indiens, phéniciens, hebreux et égyptiens, et très-probablement par les Chaldéens et les Perses leurs successeurs.

En outre, le Grèce fut toujours en relations commerciales avec la Phénicie et l'Égypte, dont les vaisseaux chargés d'équipages et de matelots noirs (ESCHYLE, *tragéd. des Suppliantes*, acte I, scène première), abondaient dans les ports d'Argos.

Les communications continues dès la plus haute antiquité entre l'Égypte, l'Éthiopie l'Arabie, la Phénicie, la Judée, la Perse, l'Inde et la Chine; entre l'Égypte, la Phénicie et la Grèce; puis entre la Chaldée et ces pays; plus tard, entre Rome, la Grèce, la Perse, la Chine et l'Inde sont donc bien positivement établies.

Nous pouvons donc dire avec W. Jones : « Il résulte de ces considérations rapides, dont le développement exigerait des volumes, que les Hindous ont eu, depuis un temps immémorial, de l'affinité avec les anciens Persans, les Éthiopiens et les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Étrusques, les Scythes ou Goths et les Celtes, les Chinois, les Japonnais, et les Perruviens; d'où nous sommes fondés à conclure, puisque rien ne prouve qu'ils aient été une colonie de quelqu'une de ces nations, à conclure, dis-je, que

ces nations et eux sont sortis d'une région centrale (*Recherc. as.*, t. 1, p. 519). »

Dès ce moment nous sommes en possession de trois faits positifs et incontestables ; 1° une catastrophe générale et universellement admise par tous les peuples, et qui leur sert de point de départ ; 2° une date chronologique primitive identique ; 3° la certitude de communications entre les divers peuples, remontant à la plus haute antiquité et jamais interrompues. Nous avons aussi assez probablement établi un quatrième fait, savoir que l'Arménie, comprenant la Chaldée, est la région centrale d'où tous les peuples divers sont partis ; mais cette question ne peut être sérieusement résolue que par la solution de toutes celles que nous nous sommes posées en commençant. Il eût été inutile et fastidieux de nous arrêter à discuter toutes les opinions systématiques qui ont été émises sur cette question difficile. Elles sont presque toutes fondées sur des calculs mathématiques et astronomiques que nous jugerons plus tard. Nous arrivons donc à la cinquième question que nous avons énoncée.

4

CHAPITRE V.

ÉTAT SOCIAL PRIMITIF DES PRINCIPAUX PEUPLES ANCIENS ; RESSEMBLANCE DE MOEURS.

Les principaux peuples anciens connus doivent encore ici seuls nous occuper, parceque toute la question se résume en eux. L'Asie orientale, l'Asie occidentale et l'Égypte, voilà les trois termes de comparaison qui entraînent avec eux tout le reste.

Chinois. L'étude de la palœographie chinoise conduit à faire regarder ce peuple comme ayant été à l'origine dans l'enfance d'un peuple nomade; une religion très-peu compliquée, des idées morales n'ayant encore aucun signe représentatif, nulle observation des phénomènes célestes, nulle connaissance bien précise de la division du temps; point de villes, de murailles, de temples; un très-petit nombre d'animaux, de végétaux, etc.,

en usage ; en un mot, nous y voyons les premiers Chinois à peine sortis de la vie nomade (*Mélang. asiat.*, t. II, p. 41). »

On pense généralement que Fo-Hi, le chef des premiers Chinois, n'avait avec lui que cent familles quand il aborda en Chine (*Biogr. univers.*, art. *Fou-Hi*). La population native de la Chine est désignée par les Chinois eux-mêmes sous le nom de *Pesing* (les cent familles), vraisemblablement d'après une tradition qui fixait le nombre de celles qui avaient formé le premier noyau de la nation. Il n'y a même encore à présent que quatre ou cinq cents noms de famille environ, répandus dans tout l'empire, et les personnes qui portent un même nom de famille sont si bien considérées comme issues d'une même tribu, que la loi s'oppose à toute alliance entre elles. La civilisation a effacé toutes les autres nuances qui pouvaient distinguer ces anciennes tribus, et l'accession d'un grand nombre de familles étrangères venues de la Tartarie ou du Thibet ne permet plus de reconnaître les traits des véritables autocthones de la Chine (*Nouv. mélang. asiat.*, t. I, p. 30, 36).

Les premiers rois de la Chine paraissent n'avoir régné que dans les provinces du centre et du nord-ouest, le Hon-nan, le Chan-si et le Chen-si, où l'on a des raisons de croire que la civilisation chinoise

avait pris naissance (*Nouvel. mélang. asiat.*, t. 1, p. 66). »

Le vaste empire de la Chine fut d'abord partagé entre plusieurs peuplades, gouvernées par plusieurs petits princes parallèles, et ce ne fut guère que dans les premiers siècles, avant notre ère, qu'un seul prince commença à réunir plusieurs de ces peuplades sous sa domination, et à donner par là à la Chine une sorte de centralisation.

Indiens. Tous les monuments indiens, d'accord avec les témoignages de l'histoire, des livres sacrés et des voyageurs chinois, nous apprennent que l'Inde était partagée entre une foule de petits princes dès la plus haute antiquité; que cet état de choses a même duré jusque vers les temps modernes, et n'a été interrompu que quand il s'est rencontré des princes assez puissants pour tout soumettre à leur empire; selon l'opinion la plus générale, qui est celle de M. Eug. Burnouf, les Brahmanes sont un peuple conquérant, et les castes inférieures, un peuple conquis : leur langue différente, leur physionomie, leurs mœurs le prouvent (Eug. Bur., *extrait de la Revue des Deux-Mondes*, 1er fév. 1833).

Perses. Il est impossible de rien dire de positif de l'état primitif des anciens Perses, si ce n'est que, d'après la Bible, ce pays était partagé en pe-

tits royaumes gouvernés par des chefs de peuplades, qui, du temps d'Abraham, vinrent faire la guerre aux habitants de Sodome et de la Pentapole. A l'époque de Cyrus ce peuple était encore neuf et ne faisait, pour ainsi dire, que prendre rang parmi les nations asiatiques.

Chaldéens. Il n'en était pas de même des peuples compris sous le nom de Chaldéens. Trois grands empires s'étaient déjà succédés quand apparurent les Perses; l'empire de Ninive et les deux empires de Babylone. A quelqu'époque que l'on remonte, ces peuples ne paraissent point connaître d'enfance; quand l'histoire parle d'eux, ce qui est dès les premiers temps, elle les montre constitués en nations florissantes, possédant des villes, des sciences et des arts avancés, une monarchie puissante, despotique et affectant un grand luxe ; or, pour arriver à ce despotisme, à ce luxe, les peuples ont déjà dû faire un long chemin depuis leur origine et leur état primitif, qui est très-certainement pour tous les peuples l'état de famille et patriarcal ; en outre, tous les autres peuples ont passé plus ou moins longtemps par l'état nomade, qui était une conséquence nécessaire de leurs migrations ; or, nulle trace de cet état pour les peuples de Chaldée ; Babylone et Ninive furent toujours pour eux des

points de centralisation. Ce sont là tout autant de faits connus dont il faut tenir compte dans la solution du problème qui nous occupe.

Egyptiens. Les Egyptiens dont on a fait sonner l'antiquité si haut, n'échappèrent pas à la loi commune des peuples émigrants. Leurs premiers rois sont occupés à dessécher le sol de l'Egypte, ce sont des chefs de pêcheurs ou de bergers; il n'y a pas même un seul roi, mais plusieurs petits princes. Ils durent s'établir en petit nombre d'abord, mais de bonne heure, puisque nous les voyons constitués en nation policée dès le temps de Joseph. Mais cet état ne datait pas de loin, puisque du temps d'Abraham, le roi d'Égypte traitait encore sur le pied d'égal avec ce chef de bergers étranger

Partout donc la civilisation commence, les sciences et les arts ne touchent point encore ces peuples, occupés à se procurer le nécessaire dans un commencement d'établissement. Les Chinois sont au nombre de cent familles, et il serait difficile d'établir quel était le nombre des divers autres peuples respectifs. Mais on ne doit point oublier que dans les premiers siècles qui suivirent le déluge, la population dut s'accroître avec d'autant plus de rapidité que la vie des hommes était plus longue qu'aujourd'hui, les mœurs plus pu-

res et plus simples, etc. Si nous voulions faire des mathématiques nous prouverions facilement que cinq cents ans après le déluge, époque de la dispersion des peuples, la population du genre humain s'élevait à plusieurs millions d'individus, même d'après les calculs les plus modérés et les moins favorables.

Si nous rapprochions les ressemblances de mœurs primitives de ces différents peuples, nous ne pourrions refuser à leur similitude une preuve évidente de parenté. Ainsi Bailly (*troisième lettre à Voltaire*, t. 1) a remarqué que les libations étaient en usage chez les Romains, les Grecs, les Chinois et dans l'Asie occidentale. La loi des Brahmanes leur défend de manger avec les étrangers, comme cela avait lieu pour les Éygptiens du temps de Joseph.

La religion idolâtrique a commencé par le culte du Soleil, la pyrolatrie, la pyromantie, chez presque tous les peuples anciens, comme chez les Américains. Les bains sont aussi une pratique religieuse pour les sauvages d'Amérique. Les anciens comme les sauvages ont eu les mêmes idées sur l'âme des bêtes, sur l'état et la félicité de l'âme après la mort. Chez les uns et les autres mêmes coutumes dans les grands actes de la vie, la naissance, les mariages et les devoirs rendus aux morts. Les

sauvages comptent les années comme les anciens; leurs guerres ressemblent à celle d'Abraham contre les cinq rois Araméens. Les fables des hommes acéphales, des monstres, se retrouvent dans la Grèce, dans l'Inde, à la Chine et en Amérique. La croix, symbole mystique des mystères isiaques, et antérieure au christianisme, se retrouve chez les Égyptiens, les Chinois, les Bouddhistes-Hindous, les Thibétains, les Tartares et chez les Américains. Nous n'en finirions point s'il fallait citer toutes les analogies entre les divers peuples anciens, que l'on peut voir réunies dans un ouvrage devenu rare, intitulé : *Mœurs des sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, par le P. J. F. La Fitau, 2 vol in-4ᵉ.

Néanmoins, nous ne voulons point donner à ces analogies plus de valeur qu'elles n'en méritent; il en est parmi elles qui sont dans la nature des choses et qui doivent arriver, sans que pour cela les peuples aient eu rien de commun. Mais il en est d'autres aussi, qui sont si étranges, si en dehors de la nature, qu'il est impossible qu'elles ne viennent pas d'une même source. Telle est, pour n'en citer qu'un trait, la coutume qu'avaient les maris chez certains peuples de se mettre au lit, quand leurs femmes avaient accouché, de s'y faire servir par leurs femmes mêmes, et de s'y faire ren-

dre par elles tous les devoirs que l'on rend à l'accouchée partout ailleurs. Or, on la trouve chez les Ibériens, ou les premiers peuples d'Espagne, chez les anciens habitants de l'île de Corse, chez les Tibaréniens en Asie, elle est aujourd'hui dans quelques-unes de nos provinces voisines d'Espagne, où cela s'appelle *faire couvade;* elle est encore vers le Japon et dans l'Amérique chez les Caraïbes et les Galibis (*Mœurs des sauvages*, t. I, p. 49). De telles analogies, et il y en a en grand nombre, prouvent, nous semble-t-il, une commune origine.

Pour revenir, en finissant ce chapitre, au premier point que nous y avons établi, tous les anciens peuples ont donc commencé par un état social à peu-près semblable; un petit nombre de familles ou de peuplades nomades, se développant peu à peu et se civilisant en se fixant sur le sol. La Chaldée seule semble échapper à cette loi, ses peuples nous apparaissent fixés dès l'origine, et un fait bien remarquable, c'est que leur privilége d'être restés maîtres du berceau du genre humain, d'où ils chassèrent probablement les autres peuples, leur valut pendant longtemps la jalousie et les attaques de ces peuples divers, qui eurent toujours une propension à reprendre ces contrées. Les Assyriens et les Babyloniens se

le disputent d'abord, les Syriens et les Egyptiens viennent successivement l'attaquer ; les Mèdes et les Perses finissent par s'en rendre maîtres ; et les Arabes viennent ensuite y fixer le centre de leur empire et de leur commerce, en consignant dans leur Coran qu'ils tiraient de là leur origine par Abraham. Sans doute d'autres causes occasionnèrent ces guerres, mais ces causes mêmes sortaient du fait primitif qui avait rendu les Chaldéens plus puissants, plus oppresseurs et plus envahissants.

CHAPITRE VI.

PHILOLOGIE. LANGUES.

La philologie est désormais passée au rang des sciences de démonstration ; mais elle a été longtemps dans le travail avant d'arriver là ; ses principes mêmes ne sont pas encore rigoureusement posés, en preuve c'est que les philologues se divisent en deux écoles bien distinctes, l'une qui cherche l'affinité des langues dans leurs mots, et l'autre qui la cherche dans leurs grammaires. Or, ni l'une ni l'autre ne nous paraît encore entrée dans la voie logique nécessaire à toute science. La méthode de ces deux écoles ne doit en faire qu'une au fond, mais soumise à des principes plus élevés.

L'homme est né pour la science, *homo sapiens*, dit Linné, l'homme sage qui doit savoir (*scire*, *sapere*); *homo est animal capax scientiæ*, disait Aristote en d'autres termes, l'homme est l'être animé capable

de science, telle est donc la nature essentielle et fondamentale de l'intelligence humaine, savoir, connaître; telle est aussi sa destinée, tel est son but. Elle est donc nécessairement douée des moyens propres à acquérir la science, la connaissance. Ces moyens sont ses facultés fondamentales, sur lesquelles la logique est basée; car la logique n'est au fond que l'analyse des facultés intellectuelles appliquées à l'art de connaître, et coordonnées entre elles pour arriver à ce but. Il suit de là que toute espèce de science, pour passer à l'état de science ou de connaissance, doit être nécessairement logique. Il suit encore de là que les instruments de l'esprit humain sont essentiellement et nécessairement fondés sur la logique. Or, les langues sont le premier et le plus essentiel de tous ces instruments. Les langues sont donc nécessairement logiques dans leurs éléments comme dans leurs lois. Elles sont donc fondamentalement les mêmes et ne peuvent varier que suivant des circonstances particulières et locales. La langue est composée de deux éléments nécessaires, la pensée et la parole, la pensée qui n'est en ce sens que l'intelligence en activité et cherchant à connaître, et la parole qui n'est que la pensée rendue sensible, matérialisée, pour ainsi dire. Or, puisque l'intelligence humaine est une dans sa nature et ses facultés, il s'ensuit que la

pensée ou l'action de l'intelligence est la même pour tous les hommes, elle est une; la parole tient à l'organisation et aux influences que peut subir cette organisation; or, l'organisation est encore une et fondamentalement la même; elle ne peut éprouver que des modifications accidentelles et accessoires; il s'ensuit que la parole ou le langage articulé est fondamentalement un, comme l'organe, et ne peut varier qu'accidentellement et d'une manière accessoire. Mais, quelque profonde que soit la modification accidentelle, il est toujours possible de la ramener au principe fondamental.

Ainsi donc, l'homme pense partout de la même manière, partout aussi il a les mêmes moyens de communiquer sa pensée, il est donc évident qu'il doit y avoir dans toutes les langues une similitude fondamentale plus ou moins frappante. Maintenant les circonstances morales, physiques, climatériques, politiques, religieuses, etc., modifient plus ou moins la pensée et l'organisation de l'homme, surtout son organisation, mais seulement dans ce qui lui est accessoire; il est donc évident qu'il doit en être de même des langues, et c'est là ce qui constitue leurs variétés. La source de ces modifications doit donc être recherchée dans les causes qui les ont amenées. Quand la philologie aura appliqué ces principes dans toute

leur étendue, nous pensons qu'elle sera dans la voie logique de démonstration; mais vouloir fonder sur l'identité d'un plus ou moins grand nombre de mots, la preuve d'une origine commune pour les langues qui les possèdent, cela ne prouve à notre avis rien autre chose, sinon que les peuples qui ont introduit ces mots dans leur langue, ont été frappés de la même idée, de la même manière, et que leur organisation était à peu près modifiée par les mêmes causes. Certains mots, en effet, sont radicalement les mêmes dans ce qu'on est convenu d'appeler familles de langues différentes. Ainsi le mot *six* est en Latin *sex*, en Allemand *scehs*, en Persan *shesh*, en Sanskrit *shash*; mais il est aussi sémitique, en Hébreu c'est *shesh*, et il se trouve modifié dans les autres dialectes d'après les règles qui déterminent toujours les mutations de lettres. Le mot *sept* est en Latin *septem*, en Sanskrit *saptan*, en Anglais *seven*, en vieux Teuton *sibun*; dans les langues sémitiques, *shebat* en Arabe, *schevang* en Hébreu. *Un* est également en Sanskrit *aika*, en Persan *Yak*, en Hébreu *echad*. Le mot *mère* est en Sanskrit *ama*, en Hébreu *em* et *omma* en Arabe, *ama* en Biscayen et en Espagnol, pour dire nourrice. Il serait facile d'étendre cette liste de mots fondamentalement les mêmes, et pourtant appartenant à des familles

différentes. Celà prouve donc que vouloir ainsi établir des familles totalement et fondamentalement distinctes, est une chose contraire à la logique et aux faits. Qu'on conserve le mot famille si l'on veut, mais qu'on en détermine la signification en admettant un même principe et un même fondement pour toutes les langues, et des modifications causées par des circonstances diverses, sous l'influence desquelles elles se sont opérées, et alors le mot famille exprimera ces modifications; et suivant que ces modifications seront plus ou moins profondes, on devra aussi s'attendre à trouver une plus grande variation dans les circonstances modifiantes; et plus au contraire ces modifications seront petites entre diverses langues, et plus l'état fondamental et les circonstances auront été les mêmes pour les peuples qui auront parlé ces langues.

Mais le principe que nous proposons sera plus fécond encore. Jusqu'ici on a cherché un *glossomètre*, pour créer un mot convenable, à l'aide duquel on pourrait déterminer la succession et la priorité des langues diverses ; et nous ne savons pas qu'on l'ait encore trouvé. Or, nous croyons qu'il est dans le principe que nous venons de poser. La pensée et la parole, l'intelligence et l'organe, voilà les deux fondements de tout langage.

Or, la pensée est ici le résultat de l'observation des êtres et des choses que l'intelligence veut connaître; elle saisit d'abord les rapports les plus frappants, les plus naturels, pour ainsi dire, et les lie aux êtres par un nom qui les exprime. Ce n'est que plus tard et à la longue que ces rapports se compliquent et se multiplient par une observation plus approfondie; et alors, pour exprimer la complication de ces nouveaux rapports, le mot primitif perd une partie de sa signification, parce-qu'il n'est plus en relation directe avec une connaissance plus avancée, ou bien il se modifie en se composant, ou même est totalement remplacé par un autre. Ainsi les langues commencent d'abord, et nécessairement, par être l'expression du sentiment, et elles ne deviennent philosophiques que quand l'intelligence elle-même est arrivée à la philosophie, à la généralisation. Cela même est fondé sur la nature physiologique de l'homme; l'homme, en effet, est avant tout un être sensible; l'enfant vit d'abord de sentiment, et sa vie rationnelle n'arrive que quand il a atteint son développement. Il en est des sociétés comme des individus, elles passent par l'âge du sentiment avant d'arriver à la raison; or, la langue, qui est la première et la plus positive expression de l'état individuel et social, participe dans sa nature aux

divers degrés de développement des individus et des sociétés; et de même qu'il y a deux grandes époques dans la vie d'un peuple, il y a aussi deux grandes époques dans l'histoire des langues, une époque de sentiment et une époque de raison ; à la première répond la poésie, et à la seconde la philosophie.

De là sort une première loi de philologie importante; plus les mots, les termes et la structure d'une langue expriment des rapports frappants, simples et naturels, et plus cette langue doit être considérée comme primitive et originelle; ou, en d'autres termes, plus le sentiment domine sur la raison dans une langue, plus elle est ancienne. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple bien simple, les langues qui expriment le superlatif par la répétition de l'adjectif, comme *grand*, *grand*, *grand*, pour dire *très-grand*, expriment évidemment un sentiment plus énergique que les langues qui en raisonnant disent *trois fois grand*, ou très-grand, ce qui est la même chose.

La parole ou l'organe nous fournira une règle semblable.

L'organe est composé de deux parties, le tube vocal qui commence aux bronches et se termine aux lèvres ou mieux par la cavité buccale : le larynx est une partie spéciale et essentielle de ce

tube, il est organisé pour la production des sons; c'est là la partie fondamentale de l'organe, la partie qui ne manque à aucun animal capable de produire *des sons, des voix.* Mais à cette partie s'en joignent d'autres qui ne sont que des perfectionnements; ce sont la langue, le palais, les dents et les lèvres, c'est la seconde partie de l'organe vocal; elle n'est pas essentielle, puisque les lèvres et les dents manquent dans plusieurs animaux qui produisent des sons vocaux, comme toute la classe des oiseaux; le peu de développement des lèvres, leur immobilité et celle de la langue, rendent toutes ces parties presque inutiles à la phonation dans un grand nombre d'animaux. Mais ces parties arrivées à leur plus grand développement et à leur plus grande mobilité dans l'homme, perfectionnent tellement l'organe que lui seul a un langage articulé.

De même qu'il y a deux parties dans l'organe, l'une fondamentale et l'autre de perfectionnement; de même aussi il y a deux éléments du langage, les voyelles et les consonnes. L'un de ces éléments, les voyelles, appartient au tube même, à l'instrument de la phonation, au larynx, et est fondamental comme l'organe. Toutes les voyelles, en effet, sont engendrées par ce tube; mais il n'y a, à proprement parler, qu'une seule voyelle, un

seul son, qui se modifie différemment, suivant la hauteur du tube, sa plus ou moins grande dilatation, et les formes diverses qu'il peut prendre en se dilatant. De la longueur et des modifications que le tube peut prendre, naît une véritable échelle de sons qui passent de l'un à l'autre d'une manière insensible. Dans le plus profond du tube dilaté naît le son *a;* un peu plus haut, en se resserrant, le tube produit le son mitoyen composé *æ;* le tube en se refermant davantage encore, produit à l'origine de la langue le son simple *e;* encore plus refermé, il produit entre la langue et le palais le son mitoyen composé *ei;* plus haut, toujours par le même mécanisme, naît le son simple *i;* le tube en s'ouvrant à demi dans toute sa longueur, recommence une autre série de sons dont le premier est toujours *a*, le second *ao* entre l'extrémité de la langue, le palais et les dents; le troisième *o* (*ho* non aspiré) presque entre les dents; le quatrième *ou* entre les dents et les lèvres alongées; et enfin le cinquième *u*, produit par les lèvres seules encore plus alongées et plus aiguës, pour ainsi dire; ce dernier son demande plus d'efforts pour être prononcé purement et n'appartient qu'à certaines langues. Ces deux séries de modifications, entre lesquelles on pourrait intercaler plusieurs autres sons encore, naissent

donc toutes primitivement du même son *a* et ne sont que le produit naturel de l'organe. Mais dans ces sons il n'y en a que cinq que l'on puisse regarder comme fondamentaux, les autres n'en étant que des composés; ces cinq sons sont *a*, *ε*, *i*, *ao*, *ou*; nous prenons les deux derniers plutôt que *o*, et *u* comme plus naturels et plus faciles à l'organe. Les voyelles sont donc une conséquence de l'organe lui-même; voilà pourquoi il n'y en a que cinq principales et qu'il ne peut y en avoir que cinq et fondamentalement les mêmes dans toutes les langues.

La musique qui n'est que le langage du sentiment exprimé par des sons, n'a pour cela même que cinq tons ou cinq voyelles, cinq sons pleins; le premier de *ut* à *re ;* le second de *re* à *mi ;* le troisième de *fa* à *sol ;* le quatrième de *sol* à *la ;* le cinquième de *la* à *si*. Les deux demi-tons de *mi* à *fa* et de *si* à *ut* ne forment pas un sixième ton. Il suit de là qu'il serait plus naturel et plus vrai de représenter et de faire prononcer les notes par les sons voyelles. On a si instinctivement senti cette importance qu'après avoir remplacé le son *ut* par *do*, on en est venu, au Conservatoire de musique de Paris, à remplacer *do* par le son *a*, afin d'obtenir un plus grand volume de son, et on fait parcourir toute la gamme à ce son *a*. Il serait plus dans la

nature de l'organe et dans la logique du langage d'accepter les sons voyelles pour la musique, qui est le langage du sentiment élevé à sa plus haute puissance, et alors les dièzes et les bémoles, signes accidentels qui donnent aux notes une inflexion différente, seraient des voyelles mixtes ou plus ou moins longues et accentuées.

Les consonnes sont le second élément du langage ; elles n'appartiennent point au tube fondamental, mais seulement à ses perfectionnements accessoires ; elles sont, en effet, toutes formées par le palais, la langue, les dents et les lèvres, ou par les combinaisons du mouvement de ces diverses parties de perfectionnement ; et c'est avec raison qu'on les divise en palatiales, linguales dentales et labiales ; mais pour les mêmes raisons que les voyelles peuvent toutes être ramenées à une, les consonnes peuvent aussi toutes être ramenées à quatre.

Quant aux gutturales, leur formation dans le gosier, comme leur nom l'indique, nous porterait à les ranger plutôt parmi les voyelles que parmi les consonnes ; toutes les gutturales dans toutes les langues ne paraissent être, en effet, que des voyelles plus aspirées par une modification particulière du tube. Mais nous respectons sur ce point le débat des philologues et nous leur laissons la question à décider.

La voyelle est donc l'élément fondamental de la phonation, aussi se trouve-t-elle seule dans tous les sons des divers animaux, que l'on peut tous rendre et exprimer par des voyelles sans consonnes ; et cela se conçoit, puisqu'ils n'ont pour la plupart que des mouvements très-restreints dans la langue et les lèvres, et que beaucoup même n'ont ni lèvres ni dents. L'homme, au contraire, ayant sous ce rapport l'organisation la plus parfaite, possède véritablement seul un langage articulé. Les voyelles sont des sons, des exclamations, produits immédiats du sentiment et de la passion. Les consonnes viennent y apporter des modifications, les joindre, les unir, leur servir de soutien pour les prolonger et les articuler entre elles. Les animaux ont des passions, des sentiments, par suite des exclamations, des sons, des voyelles ; mais l'homme seul joint, unit, soutient, prolonge et articule ces sons, ces voyelles, et possède un langage ou des sons articulés et une pensée formulée.

De là ressort que naturellement et forcément la voyelle est toujours fondamentale et la première engendrée, elle peut exister sans la consonne, mais jamais la consonne sans la voyelle ; la voyelle est toujours la même, la consonne varie seule ; voilà pourquoi on peut écrire une langue avec

les seules consonnes sans représenter les voyelles, parcequ'elles sont nécessairement entraînées par les consonnes, tandis qu'on ne pourrait écrire que des sons avec les voyelles; et il est même naturel que l'on ait commencé par écrire les seules consonnes.

De là sortent plusieurs règles philologiques; 1° puisque les consonnes seules forment les articulations, les modifications du langage, c'est sur les organes qui les produisent que devra porter l'action des causes modifiantes que nous avons signalées; cependant elles peuvent aussi porter sur l'organe des voyelles, mais moins puissamment; c'est donc principalement sur les consonnes qu'il faudra chercher les différences entre les langues, en tenant compte toutefois des consonnes formées par le même organe, sans quoi on s'exposerait à trouver des modifications fondamentales là où il n'y en a que d'accessoires.

Seconde règle importante. Puisque les voyelles sont fondamentales et toujours les premières naturellement engendrées; qu'elles sont le produit primitif et immédiat du sentiment et de la passion, elles sont aussi nécessairement le premier élément du langage; or, plus les mots d'une langue sont composés de voyelles et commencent par des voyelles, et plus ces mots se rapprochent de l'im-

pression et du sentiment primitifs qu'ils expriment, et plus par conséquent la langue est ancienne et primitive. En outre, l'absence des voyelles dans l'écriture d'une langue est encore une preuve de son ancienneté.

La question du langage renferme la question de l'écriture ; si le langage est le résultat de l'intelligence et de l'organisation de l'homme qui en observant les êtres les dénomme par leur qualité ou leurs actes, etc., on peut dire que l'écriture primitive n'a été que la représentation des êtres divers et de leurs actes ; cela même était dans la nature des choses ; les parties du corps humain, par exemple, exprimèrent les idées en relation avec les fonctions de ces parties ; en voyant ces êtres, ces parties, on prononçait le mot qu'ils exprimaient par eux-mêmes ou par leurs actes, et l'on eut ainsi un langage écrit naturel. Le besoin de dire et d'exprimer plus de choses conduisit à ne peindre dans l'écriture que la partie la plus significative de l'être, comme l'aile de l'oiseau, le pied du cheval, etc. ; le même besoin croissant conduisit encore à ne prendre que les délinéaments principaux de ces parties ; sur ces délinéaments s'opérèrent plus tard les modifications nécessitées par l'usage et qui conduisirent à l'écriture phonétique, qui dut perdre de plus en plus la trace de

son origine; l'étude des langues hiéroglyphiques devenues phonétiques et l'étude comparée des écritures les plus anciennes avec les plus récentes, démontrent cette origine naturelle de l'écriture.

Il suit de là que plus une langue a conservé dans son écriture le type hiéroglyphique, plus elle est ancienne. Cette dernière règle, jointe à celles que nous avons tirées de la langue même et de l'expression des rapports plus frappants, plus simples et plus naturels par la pensée, donne, nous semble-t-il, le glossomètre demandé pour juger de l'antiquité, de la priorité et de la succession des langues.

Des principes que nous avons posés, il suit évidemment que toutes les langues dérivent d'une même source, et qu'il n'y a eu à l'origine qu'une langue unique; que l'homme ait été créé avec cette langue toute formée, ou qu'il l'ait reçue par révélation, peu importe, ce n'est pas ici la question. Mais une autre conséquence importante, c'est qu'une langue est complète dès son origine comme l'intelligence, comme l'organe; or, l'homme ayant été nécessairement créé dans l'état de parfait développement intellectuel et organique, a eu nécessairement aussi une langue complète dès le principe. Que les langues naissent complètes avec tous leurs éléments essentiels,

cela est évident pour peu qu'on veuille y réfléchir. Il n'y a pas, en effet, de langue sans sujet, verbe et attribut, et avec ces trois choses une langue est possible, le reste n'est qu'accessoire; ainsi beaucoup de langues expriment les modifications adverbiales, comparatives, superlatives, etc., par la répétition des attributs comme *grand, grand, grand,* pour dire très-grand dans les langues sémitiques; or, dès qu'une langue apparaît, elle a ces trois choses et même les modifications qui la caractérisent, c'est ce dont on peut se convaincre en étudiant comment les langues romanes sont nées du latin; elles sont apparues complètes et n'ont ajouté depuis qu'un peu plus de poli, de netteté et de régularité et plus encore de complication de leurs éléments essentiels; elles ont pu recevoir de nouveaux mots, mais ces mots n'ont rien changé à la langue, ils ont, au contraire, été modifiés par elle. Dire donc que l'homme a formé peu à peu sa langue, c'est dire qu'il a formé peu à peu sa pensée, son intelligence et son organisation, ce qui est absurde. L'homme donc est né tout d'abord avec une langue complète; mais plus la structure de cette langue est simple et naturelle, ou moins elle est compliquée et plus cette langue est ancienne; plus, au contraire, la structure est compliquée et plus elle est récente. Cher-

cher maintenant si les langues ont commencé par le substantif, le verbe ou le participe, etc. c'est, en d'autres termes, demander si l'homme a eu un tiers de pensée d'abord, puis deux tiers, puis une pensée complète ; c'est demander s'il a eu une moitié d'organe, puis un organe complet. La langue encore un coup a été complète dès l'origine.

Mais comment de cette langue complète primitive est-il sorti plusieurs autres langues, et dans quel ordre de succession sont-elles nées ? tel est le grand problème de la philologie, mais qui n'est soluble qu'en partie et ne le sera jamais complétement. Nous ne ferons ici qu'essayer d'appliquer les principes posés à l'aide des éléments qui nous sont fournis par les philologues ; et afin de ne rien perdre de vue, résumons nos principes.

1° Il n'a pu y avoir qu'une seule langue primitive, fondée sur l'identité intellectuelle et organique de l'espèce humaine. 2° Toute langue est nécessairement complète dès l'origine, parceque l'intelligence et l'organisation sont complètes. Dans toute langue originelle ou primitive le sentiment domine, et la raison, au contraire, dans les langues dérivées. 3° La multiplication des langues n'a lieu que par des modifications accidentelles sur l'intelligence et l'organisation, modifica-

tions produites par des causes morales et physiques. 4° Ces modifications ne peuvent toucher aux voyelles si ce n'est pour les permuter. Elles portent donc uniquement sur les consonnes dont elles multiplient le nombre et compliquent les combinaisons ; elles portent encore sur les mots qui sont élevés par degrés à une signification plus complexe ou plus arbitraire, sur la structure des phrases qui se compliquent et se composent à mesure que l'intelligence saisit plus de rapports et les enchaîne davantage ; d'où il suit :

5° Que plus une langue exprime par ses mots et ses phrases de rapports frappants, simples et naturels, plus elle est ancienne ; que plus une langue admet de voyelles dans la phonation et moins de modifications de consonnes, plus elle est ancienne ; que plus une langue écrite néglige les voyelles dans l'écriture pour ne tracer que les consonnes, plus elle est ancienne ; et enfin, plus une langue écrite est hiéroglyphique dans ses caractères, plus elle est ancienne.

6° D'où il suit que la langue qui réunira le plus grand nombre des conditions exigées par ces principes à l'exclusion des autres langues, devra être logiquement regardée comme la plus ancienne sinon comme primitive. Cela posé, les philologues admettent plusieurs familles de langues,

nous ne parlerons bien positivement que de deux, la famille des langues sémitiques et la famille des langues indo-européennes.

Il résulte des travaux de Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, 1° qu'il existe dans toutes les langues deux sortes d'analogie, l'une générale, ou pour mieux dire universelle, l'autre particulière à certains dialectes dont elle atteste les rapports d'origine. Il nomme la première antédiluvienne; il pense qu'elle est jusqu'ici inexplicable, mais il ne l'en croit pas moins réelle, et il cite, en preuve de cette assertion, un certain nombre de mots qui se ressemblent dans des idiomes entre lesquels il serait presqu'absurde de chercher de véritables et réelles analogies (*Mélang. asiat.*, t. 1, p. 272). Cette analogie inexplicable pour Klaproth nous semble trouver sa solution logique dans les princies que nous avous posés; elle vient justifier *à posteriori* la nécessité d'admettre une langue primitive parlée par un peuple unique dont l'intelligence et l'organisation étaient modifiées par les mêmes causes; que ces causes ayant changé pour les familles diverses de ce peuple, il en est résulté des langues diverses. 2° Le second résultat des travaux de Klaproth, c'est de comprendre sous le nom d'indo-germanique la plus nombreuse famille de langues et la plus étendue de

toutes celles qui existent actuellement; il y comprend les langues des Indiens, des Persans, des Afghans, des Curdes, des Mèdes, des Ossètes, des Arméniens, des Slaves, des Allemands, des Danois, des Suèdois, des Normands, des Anglais, des Grecs, des Romains et de tous les peuples de l'Europe latine (*Mél. asiat.*, t. 1, p. 275). Il confirme ces analogies par des rapprochements historiques tirés des auteurs anciens et du Bas-Empire.

Cette famille traverse par une large zone de Ceylan à l'Islande. Un très-grand nombre d'auteurs ont travaillé à en prouver les affinités ; ils y sont arrivés par la comparaison des mots et des radicaux de ces langues diverses, et par celle de leur structure grammaticale (Franz Bopp, *sur le syst. de conjug. de la langue sanskrite, etc. Francfort*, 1816; *gram. comparée du sanskrit, seend, grec, etc. Berlin*, 1833; Prichard, *sur l'origine orientale des nations celtiques.*)

Gebelin, dans son travail profond sur la grammaire comparative, a trouvé des racines communes qui réunissent les langues vivantes de l'Europe aux langues vivantes de l'Asie.

Nous avons donc là une première famille de langues généralement admise. Une seconde famille non moins importante est celle des langues sémitiques : L'hébreu, le chaldéen, le syro-chaldaïque,

l'arabe et le ghéez ou abyssinien sont reconnus depuis longtemps pour appartenir à une même famille. Nous pensons qu'il faut y joindre l'ancien égyptien et le phénicien qui n'étaient que des dialectes encore peu modifiés de cette famille.

Ces deux grandes familles de langues ne sont pas du même âge; la famille sémitique est de toute évidence la plus ancienne. Dans les langues typiques de cette famille nous retrouvons, en effet, tous les caractères d'une langue ancienne et primitive. Tous les mots y expriment des rapports frappans, simples et naturels; ainsi les noms de plantes et d'animaux sont tous tirés d'une qualité ou propriété caractéristique et évidente à la première observation. Les verbes y expriment toujours l'action sous son côté physique le plus saisissant, le plus imitatif. Il en est de même de tous les autres mots; il y a en général peu de conjonctions, de particules et de modifications accessoires. Les phrases y sont courtes, concises, expressives et toujours le résultat d'un sentiment vif et promptement rendu. Les voyelles jouent le plus grand rôle dans la phonation et sont presque toujours omises dans l'écriture. Il n'est besoin que d'avoir les premières notions des langues hébraïque, chaldéenne et arabe, pour être convaincu de tous ces faits.

Tandis qu'au contraire les langues grecque, latine, sanskrite, etc., ont un caractère tout opposé. Il en résulte donc que la famille sémitique est la plus ancienne. Les caractères de l'écriture des langues nous fournissent une seconde preuve. L'écriture a été d'abord hiéroglyphique, et de là est sortie l'écriture phonétique, mais plus une écriture phonétique se rapproche de l'hiéroglyphique et plus elle est ancienne; or, toutes les langues sémitiques ont une écriture où il est encore facile de retrouver la trace évidente du caractère hiéroglyphique, tandis que dans les écritures indo-germaniques, il est trop profondément modifié pour qu'il soit possible de le reconnaître. L'écriture sémitique est donc encore la plus ancienne. Les langues sémitiques furent probablement à l'origine une seule et même langue; des faits historiques conduisent à cette conséquence. Abraham parlait le chaldéen ancien, langue du pays de sa naissance; il traverse la Syrie, la Palestine, et vient jusqu'en Égypte, et partout il est compris et comprend; l'Écriture rapporte toutes les plus petites circonstances de ses actes et il n'est fait aucune mention de diversité d'idiomes, tandis que, trois cents ans environ après, Joseph en Égypte emploie des interprètes pour parler à ses frères qui n'entendaient pas l'égyptien. Ce fait

prouve, d'une manière au moins probable, qu'il n'y avait qu'une seule langue au temps d'Abraham, de la Chaldée à l'Égypte. Les voyages en Phénicie d'Isaac, fils d'Abraham, prouvent qu'on y parlait la même langue que les Hébreux; les voyages de Jacob en Mésopotamie prouvent d'un autre côté que la langue était encore à-peu-près la même dans les deux pays. Les modifications subies par l'égyptien n'étaient pas d'ailleurs si profondes encore quand les Israélites vinrent en Égypte, et quoiqu'ils aient habité dans un pays séparé et qu'ils aient, par conséquent, pu y conserver leur langue, cependant le contact dut opérer une fusion et rapprocher les deux idiomes. Moïse fut certainement élevé dans la langue égyptienne et tous les Israélites l'entendaient très-probablement de son temps. A leur retour dans la terre de Canaan, la langue hébraïque, de nouveau en contact avec l'idiome de son ancien pays, dut encore se retrouver, et être tant soit peu modifiée; c'est à cette époque qu'elle commence à se polir, et, sous les rois et les prophètes avant la captivité de Babylone, elle avait jeté tout son éclat. La captivité de Babylone la laisse la même au fond, mais la modifie dans l'accessoire, et après la captivité la langue des Juifs est le syro-chaldaïque, peu différent de l'ancien hébreu. Tous ces contacts

successifs avec tous les peuples depuis la Chaldée à l'Égypte, n'ayant apporté à cette langue voyageuse que des modifications si peu importantes, prouvent, nous semble-t-il, jusqu'à l'évidence l'idendité primitive de toutes ces langues. Et s'il nous est permis de remettre encore une fois en question, laquelle de ces langues est le type primitif; il nous semble que les principes logiques que nous avons posés conduisent à conclure, que c'est l'hébreu primitif, le chaldéen d'Abraham; le peuple qui conserva cette langue, demeura, en effet, dans les mêmes circonstances influentes, après la dispersion comme auparavant; il était donc logique et nécessaire qu'il conservât la langue en rapport avec ces circonstances, tandis que celles des autres peuples durent se modifier pour des raisons contraires; mais les modifications durent être et furent de fait peu sensibles pour les langues sémitiques qui demeurèrent à-peu-près dans les mêmes conditions.

La priorité des langues sémitiques, et, parmi celles-ci, la priorité de l'ancien hébreu admises, ne serait-il pas possible de retrouver comment les autres familles en découlent? Il y a d'abord entre les autres familles et la sémitique, un même fonds commun, avoué par tous les philologues et que Klaproth trouve inexplicable. Une preuve re-

marquable de ce fait nous est fournie par Lepsius (Lettres à Bunsen dans WISEMAN, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, t. I). « Les noms de nombres indo-germaniques et sémitiques s'accordent, dit-il, exactement, même dans les détails, avec le système égyptien; en outre, les chiffres sanskrits sont essentiellement égyptiens; et tout ceci se trouve bien plus clairement et dans un plus grand degré de proximité de son origine naturelle dans l'égyptien. Les figures numériques me paraissent décidément avoir passé de l'Égypte dans l'Inde, d'où elles ont été transportées par les Arabes, qui, même encore, leur donnent le nom d'*Indiennes*, par la même raison que nous les appelons *Arabes*. — Il y a une liaison incontestable entre l'alphabet sémitique et les alphabets démotique et conséquemment hiéroglyphique des Égyptiens. »

En second lieu, il y a entre toutes les familles de langues des affinités telles qu'il est impossible de douter de leur parenté; il y a même des langues intermédiaires qui ont les mots d'une famille et la grammaire de l'autre.

Le malay, ou la famille des langues polynésiennes, se lie par la forme monosyllabique et par l'absence de toute inflexion au groupe voisin des langues transgangétiques, avec lesquelles Leyden

semble les réunir. « Les langues vulgaires indo-chinoises sur le continent, dit-il, semblent, dans leur structure originale, être, ou purement monosyllabiques, comme les dialectes parlés de la Chine; ou elles inclinent tellement vers cette classe, qu'on peut fortement soupçonner que le peu de polysyllabes originaux qu'elles contiennent ont été, soit immédiatement dérivés du pali, soit formés de monosyllabes contractés. Ces langues sont toutes prodigieusement variées par l'accentuation, comme l'idiome parlé de la Chine (Sur la langue et la littérature des nations indo-chinoises, *Recherches asiat.*, vol. x, p. 162). » Parmi ces dialectes, il compte le bugis, le javanais, le malayu, le tagala, le batta, et d'autres qui sont alliés, non-seulement par les mots, mais par la construction grammaticale. Crawfurd est arrivé à la même conclusion, dans son Histoire de l'archipel indien (*Aug. édimb.* 1820, t. II, p. 5, 72, 78, 92, etc.). Il a reconnu une si grande ressemblance, non-seulement de mots, mais de structure, dans toutes les langues usitées partout dans l'Archipel indien, qu'il n'hésite pas à les classer en une seule et même famille. Marsden regarde tous les dialectes dominant dans toutes les îles de la mer orientale, depuis Madagascar jusqu'au point le plus éloigné des découvertes de Cook, comme

appartenant à une même famille. Ainsi les deux groupes transgangétique et malay ont une grande affinité.

Le karwi, suivant Crawfurd, est le sanskrit privé de ses inflexions et ayant à leur place les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes vulgaires de Java.

« Depuis l'extrémité de l'Asie, dit A. Remusat, on ignore entièrement l'art de conjuguer les verbes ; ou, du moins, les participes et les gérondifs jouent le principal rôle dans les idiomes tongous et mongols, où la distinction des personnes est inconnue. Les Turcs orientaux en offrent les premiers quelques traces ; mais le peu d'usage qu'ils en font semble attester la préexistence d'un système plus simple. Enfin, ceux des Turcs qui touchaient autrefois la race gothique dans les contrées qui séparent l'Irtich et le Jaïk, qui l'ont repoussée ensuite et bientôt poursuivie jusqu'en Europe, ont, de plus que les autres Turcs, quelque chose qui leur est commun avec les nations gothiques, la conjugaison par le moyen des verbes auxiliaires ; et malgré cette addition qui semble étrangère à leur langue, celle-ci conserve quelque chose du mécanisme gêné des idiomes sans conjugaison (*Rech. sur les langues tartares*; Paris, 1820, t. 1, p. 306). »

L'ancien égyptien est maintenant entièrement identifié avec le copte ; or, le copte est comme un chaînon intermédiaire qui lie entre elles les langues indo-européennes et sémitiques, ce qui fait présumer qu'il dut en être de même de l'egyptien.

Ces deux familles, la sémitique et l'indo-européenne, sont en outre unies par plusieurs points de contact; ainsi, d'après Lepsius, il y a entre l'hébreu et le sanskrit un germe commun, quoique non-développé. Selon W. Jones, le pali est sémitique par ses mots et indo-européen par sa grammaire; de même que l'italien a conservé les mots latins et adopté une autre grammaire, ce qui le constitue langue différente.

La langue ancharique, que l'on supposait d'abord un dialecte du ghéez (abyssinien), puis du sémitique, est présentée par les plus récents éthnographes comme étant de généalogie africaine, et ayant seulement imité les inflexions sémitiques.

La conclusion de toutes ces données, qui sont le résultat des travaux des plus habiles philologues, est donc qu'il y a entre toutes les familles de langues des points de contact, de parenté, si nombreux qu'il est impossible de ne pas les attribuer à une origine commune, à un état intellectuel et physique, identique à l'origine, mais qui, étant

venu à se modifier pour divers peuples séparés du tronc commun, a apporté des variations analogues dans leurs langues.

Une seconde conséquence qui sort de ces faits, est propre à jeter peut-être quelque lumière sur la transformation des langues. Plusieurs de ces langues, en effet, ont conservé les mots d'une famille et adopté la grammaire d'une autre; d'autres se sont modifiées par le contact avec des peuples qui n'étaient pas de leur famille, comme celle des Turcs en contact avec les Goths; et ces contacts multipliés et successifs arrivent à former de nouvelles langues; comme les jargons de l'Amérique, composés d'espagnol, d'anglais, de français et des langues du pays; que les peuples qui parlent ces jargons se civilisent et prennent rang parmi les nations, ils les parleront et en feront des langues, comme l'espagnol né du latin, du goth et de l'arabe. Les langues ainsi formées sont bien plus compliquées et bien moins originales que celles qui n'ont pas passé par toutes ces phases et qu'on appelle assez justement langues *mères*. C'est donc encore là une règle pour juger de l'ancienneté d'une langue.

Si, à l'aide de ces faits et de ces considérations, nous remontons à l'origine de la diversité des langues, nous trouverons, de l'aveu de tous les

philologues, que, malgré les liens de parenté qui les unissent toutes, il est presque impossible de ne pas admettre une séparation violente et subite entre les langues primitives, qui empêche de pouvoir suivre les phases de leurs transformations. Mais, malgré ce fait inattendu, qui s'accorde parfaitement avec le récit de la confusion des langues par Moïse, nous croyons qu'il est pourtant possible de jeter quelque jour sur cette question.

Nous avons vu que les langues polynésiennes, les langues indo-chinoises et indo-européennes, se lient entre elles par des points si nombreux qu'il serait logique de croire qu'à l'origine elles ont appartenu à une même famille. D'un autre côté, elles se lient avec l'égyptien, qui lui-même ne fut qu'un dialecte sémitique; nous avons vu également que toutes les langues sémitiques ne furent très-probablement qu'une seule langue à l'origine. Il pourrait bien en être aussi de même des langues africaines. Cela donc nous ramenerait à trois grandes familles de langues, qui toutes ne faisaient qu'une langue à l'origine; et cette langue était probablement l'antique chaldéen, ou l'hébreu d'Abraham. Quelques considérations de la plus haute importance confirmeront cette thèse.

Les langues indo-européennes peuvent se diviser en deux types: type oriental, et type occiden-

tal. Une erreur grave, sous plus d'un rapport, est sortie de l'espèce d'engouement avec lequel on s'est livré dans les derniers temps à l'étude du sanskrit ; les esprits abordèrent cette étude avec des idées et une direction fausse ; c'était un monde inconnu et nouveau, et qui pourtant apparut d'autant plus ancien qu'on était disposé à y chercher la source et l'origine de tout ; on y trouva tout ce qu'on voulut y trouver, comme cela arrive toujours à des esprits prédisposés par le préjugé illégitime. Les formes grammaticales et verbales du sanskrit offrirent une identité remarquable avec les mêmes formes dans le latin et le grec et les langues qui en dérivent, on en conclut tout de suite que le sanskrit était la souche originelle de toutes les langues européennes ; la conclusion n'était pas légitime, car il n'y avait pas de raisons pour ne pas conclure aussi bien l'opposé. Maintenant que des travaux plus approfondis ont apporté de nouveaux éléments à la solution du problème, nous espérons montrer qu'on s'est trop hâté. Il faut en effet admettre, au moins, deux types dans les langues indo-européennes ; les ressemblances entre ces deux types ne prouvent, d'après les principes que nous avons posés, rien autre chose, sinon que les peuples qui ont parlé ces langues se sont trouvés dans les mêmes circonstances à-peu-près et ont

passé par les mêmes phases. Des faits d'un autre ordre prouveront notre thèse.

Il est certain qu'il n'y a eu anciennement dans toute l'Inde qu'une seule langue, qui y a dominé depuis le cinquième siècle avant J.-Ch. jusqu'au cinquième siècle après. Nous ne pouvons ici donner toutes les preuves de cette assertion, nous ne ferons que les résumer, nous réservant de les donner dans le chapitre suivant où elles seront plus détaillées et mieux comprises.

Cette langue unique a dominé depuis les frontières septentrionales de l'Inde jusqu'à Ceylan. Tous les monuments hindous, entre le cinquième siècle et même le huitième siècle avant J.-Ch., et le cinquième siècle après, tous les livres, toutes les inscriptions nombreuses dans toute l'étendue de l'Inde, sont en cette langue unique. Et cette langue c'est le *pali*, et non pas le sanskrit.

Au contraire, à dater du huitième siècle après J.-Ch. toutes les inscriptions, tous les livres, etc., sont en sanskrit à l'exclusion du pali.

Le pali ayant été en usage dans l'Inde et le sanskrit seul y ayant dominé après, il est dans la nature des choses d'admettre que le sanskrit est beaucoup plus récent que le pali; d'autant plus que le sanskrit, dont le nom veut dire *poli, achevé*, est aussi beaucoup plus poli et plus achevé que

le *pali*, dont le nom veut dire *souche*, *originale*.

Lorsque le sanskrit commence à se montrer dans les livres et les monuments, il est beaucoup moins poli que plus tard; il est beaucoup plus rapproché du *pali*, à tel point que les inscriptions du temps de transition sont comme une oscillation entre le pali et le sanskrit, que les mots et les lettres sanskrites peuvent se calquer sur les mots et l'alphabet pali.

Il est donc évident que le sanskrit est né du pali, et qu'il ne domine définitivement que vers le huitième siècle de notre ère. Il ne peut donc pas avoir été la source du grec et du latin, qui étaient depuis longtemps en décadence, quand il prit rang parmi les langues.

D'un autre côté, le pali est, comme nous l'avons vu, sémitique pour les mots et indo-européen pour la grammaire; de là sortent deux conséquences: la première, c'est qu'il est très-probablement la première modification des langues indiennes; et par là s'expliquerait le germe commun entre l'hébreu et le sanskrit, que Lepsius dit n'être pas développé, mais qu'il aurait mieux fait de dire effacé.

La seconde conséquence, c'est que les langues du type occidental, grecque et latine, ne sont pas sorties du pali; pour deux raisons: la première,

c'est qu'elles sont indo-européennes pour les mots et la grammaire ; la seconde, c'est qu'elles étaient parlées au moins aussi anciennement que le pali et écrites longtemps avant lui. Ainsi la langue grecque avait déjà vu son siècle de Périclès et la langue latine avait aussi un grand nombre d'ouvrages importants, lorsque le pali n'avait encore rien d'écrit, si ce n'est quelques inscriptions, puisque la date la plus ancienne des livres palis ne remonte pas au-delà du second siècle avant notre ère.

Il faut donc de toute nécessité admettre un autre type pour les langues européennes. La langue des Pélasges et des Hellènes fut probablement la première modification, elle avait de grands rapports avec le phénicien et l'égyptien, puisque des colonies égyptiennes et phéniciennes, fondues avec les premiers habitants, est née la langue grecque, dont l'alphabet a emprunté aux deux sources. Ce qui nous ramène encore à voir, dans ce type occidental, un dialecte primitivement sorti du sémitique et relié à cette famille par l'égyptien et le phénicien.

Or, puisque les deux types indo-européens ne sont évidemment que des dérivés, des langues modifiées, et qui se rattachent par le fond aux langues sémitiques, beaucoup plus originales, ex-

primant des rapports plus frappants, plus simples et plus naturels, possédant une écriture beaucoup plus hiéroglyphique, et des mots beaucoup plus vocalisés et où les consonnes jouent un moins grand rôle, il faut en conclure, ce que nous avons déjà dit, que les langues sémitiques sont les primitives; et comme nous avons donné les plus fortes raisons de regarder parmi celles-ci l'ancien chaldéen, ou hébreu d'Abraham, comme la plus ancienne, et que toutes les autres semblent dérivées de celle-là, la conséquence logique et rigoureuse, c'est qu'elle est la primitive.

Cette dernière conséquence n'est pas nouvelle, on l'a émise et soutenue un grand nombre de fois, avec plus ou moins de force, mais toujours à un point de vue trop restreint, au seul point de vue philologique des mots et de la grammaire. Nous y avons introduit une base plus large, une méthode plus logique, base et méthode tirées des faits et des sciences naturelles, les seules qui puissent encore ici, comme en bien d'autres points, conduire à quelque chose de positif.

Cependant il est une langue dont nous n'avons point encore parlé, et à dessein, parceque maintenant nous la ferons bien plus facilement rentrer dans la règle générale. « La langue chinoise doit son origine à une peuplade à laquelle rien n'au-

torise à supposer un degré de culture plus perfectionné que l'état primitif de la société ne le présente ordinairement. Elle paraît donc être un reste de la langue primitive; elle a été hiéroglyphique dans son origine et conserve le fond de ce caractère. (Lettres de M. de Humbold à M. Remusat sur les langues asiat.).»

Les Chinois ont plusieurs espèces d'écriture. La plus ancienne espèce, suivant les Chinois, s'appelle Khôteoù, nom qui signifie têtards, parceque les traits irréguliers dont elle est formée donnaient les traits de cet animal. Elle est la plus ancienne et maintenant inusitée; ils la font remonter à leur plus haute époque chronologique. — La seconde espèce, Tchhouân, fut usitée depuis Confucius (au milieu du quatrième siècle avant J.-Ch.) jusqu'à la dynastie des Han (au deuxième siècle avant J.-Ch.). — *Li* ou l'écriture des bureaux fut inventée sous la dynastie des Han (au deuxième siècle avant notre ère) [*Gram. chinoise de* A. Remusat]. Nous avons déjà dans ces faits une preuve suffisante que la langue chinoise n'appartient point à la même modification que la langue indienne, mais qu'elle est beaucoup plus rapprochée des langues sémitiques; elle semble même appartenir au type égyptien. En effet, l'écriture chez les Chinois comme chez les Egyp-

tiens, dit A. Remusat, a été d'abord figurative, elle est devenue en partie syllabique, et s'applique à l'expression des sons comme à la représentation des idées (*Nouv. mél.*, t. I, p. 61).

Les signes hiéroglyphiques sont au fond les mêmes pour les deux langues, et cela devait être, puisque les hiéroglyphes sont tirés des êtres naturels; aussi y a-t-il plusieurs signes hiéroglyphiques, tels que l'épervier, le soleil, la lune, etc., communs aux Chinois et aux Egyptiens, et nous sommes convaincus qu'on trouverait dans l'étude des caractères chinois les plus anciens, la clef des hiéroglyphes égyptiens.

La langue chinoise actuelle a subi des modifications, car « les Chinois ont étudié les langues étrangères, celle des Tartares, des Hindous, des Persans, même les langues européennes (*Mél. asiat.*, t. II, p. 242). Il est vrai que c'est de date récente, mais cela laisse à présumer au moins qu'il a pu et dû en être ainsi anciennement, puisque les lettrés chinois conviennent avoir reçu dans leur langue des caractères et des modifications sanskrites par les Bouddhistes (*id. id.* p. 142). D'ailleurs, les livres indiens ont été portés en Chine avec la religion de Bouddha; ils y ont été imprimés en caractères chinois (*id. id.* p. 257). »

La langue chinoise est donc plus rapprochée

du type sémitique, et se lie pour ainsi dire avec l'égyptien au moins dans son écriture; d'ailleurs, l'étude de ses mots, de sa grammaire et de son caractère fondamental prouve encore la même thèse générale.

En résumé donc, les langues sémitiques auxquelles paraît se rattacher le chinois sont les plus anciennes et la source de toutes les autres; et, parmi elles, l'ancien chaldéen paraît la langue primitive. Les langues indo-européennes se partagent en deux types bien distincts, et qui n'ont probablement de rapport commun que celui d'avoir subi une modification primitive à peu près semblable, portant, pour le type occidental, sur l'ensemble des mots et de la grammaire, et, pour le type indien, plus d'abord sur la grammaire que sur les mots. Ces deux types, dominés par cette première modification subite, ont trouvé des circonstances influentes plus ou moins analogues et en ont subi les conséquences qui leur donnent une sorte d'identité.

Enfin, une dernière conséquence qui ressort de la chronologie, des monuments du langage, de l'apparition des écritures diverses des modifications successives des langues, c'est que l'époque de la première diversité des langues concorde avec l'époque de la dispersion et vient avec le fait

de la priorité des langues sémitiques, du chaldéen, prouver que tous les peuples sont sortis d'un même pays central, l'Arménie chaldéenne.

CHAPITRE VII.

RELIGION.

Nous arrivons à celle de toutes les questions, que nous nous sommes proposés de traiter dans cet ouvrage, qui est la plus difficile et la plus importante tout à la fois. Tant d'attaques et d'erreurs ont surgi de toutes parts, qu'il est plus que jamais nécessaire de suivre une marche logique dans leur examen. Bien qu'on ait répondu à la plupart de ces attaques, cependant elles se renouvèlent tous les jours sous une forme différente. Il est donc urgent de faire prendre aussi à la défense une autre forme, car si les attaques partent d'un point de vue et les réponses d'un autre, il est presque impossible de s'entendre.

Le panthéisme allemand passé en France, le naturisme allemand et le matérialisme français, malgré leur contradiction et leur incohérence radicale, peuvent pourtant se résumer dans une

seule question, le progrès humanitaire, le développement graduel des facultés intellectuelles et morales de l'humanité, par ses propres forces. Le panthéisme est un pas rétrograde ; c'est, comme l'a fort bien dit M. Auguste Comte, un véritable fétichisme anachronique, et par conséquent anormal. Le naturisme ou matérialisme, sur les bases où il a été établi par M. A. Comte, résume d'une manière plus positive tout ce qu'il peut y avoir de logique dans cette thèse. Conduit par la méthode purement mathématique, il est arrivé par la seule force de sa conception abstraite à formuler cette thèse dans toute son étendue, et il l'a poussée jusqu'à son dernier développement et à sa dernière conséquence, de sorte qu'il n'y a plus rien à y ajouter. C'est donc là, dans ce cours de philosophie positive, sorti de l'école mathématique, qu'il faut étudier la thèse du matérialisme élevé à sa plus haute puissance, et venant finalement démontrer d'une manière irréfragable la vérité catholique, à l'aide de cet argument puissant, si usité en géométrie et en logique, la preuve par l'absurde.

Notre but n'est point de juger l'ouvrage de M. Comte dont la force et le mérite scientifiques sont incontestables, encore moins y chercherons-nous un côté ridicule, chose toujours si facile à faire

même pour ce qu'il y a de plus sérieux et de plus vrai. Mais nous voulons prendre au sérieux une chose sérieuse. M. Comte a usé de son droit d'homme libre, en publiant son opinion, nous respectons ce droit, et nous usons du nôtre en attaquant sa doctrine. Nous exposerons donc purement et simplement la théorie mathématique du développement *sociologique* ou religieux de l'humanité, telle qu'elle résulte surtout du cinquième volume du cours de philosophie positive, qui traite de la physique sociale; nous en signalerons succinctement les vices principaux; nous exposerons ensuite une théorie qui nous paraît plus logique et plus applicable à tous les faits; et enfin nous en ferons l'application, qui devra nous conduire à notre thèse générale de l'origine des peuples.

I. *Analyse de la théorie sociologique, ou du développement religieux de l'humanité, ou de la physique sociale* de M. A. Comte. L'auteur veut donner l'appréciation historique de la théorie fondamentale du développement social. Cette théorie est une loi générale d'évolution qu'il prétend avoir découverte. La crainte que même les meilleurs esprits n'entrevoient pas la rénovation finale de la science sociale à l'aide de ce grand principe, lui fait entreprendre une première ébauche de coor-

dination de l'ensemble du passé humain. Il pense que les esprits bien préparés pourront dès-lors étendre cette théorie à de nouvelles analyses du mouvement humain, conformément aux conditions logiques de la dynamique sociale, expliquées dans sa quarante-huitième leçon.

Ainsi, la loi générale d'évolution qu'il a découverte, se réduit aux conditions logiques ou mieux mathématiques de la dynamique sociale; de sorte que l'intelligence humaine n'est, en définitive, qu'un être physique soumis dans ses développements aux mêmes lois de dynamique, de mouvement que l'animal, que le végétal, que les corps célestes, que la pierre qui tombe des mains de Galilée de sur le haut de la tour de Florence.

Partant de là, l'auteur suivant la marche, le procédé des mathématiques, qui ne fait entrer dans l'équation que les éléments qui lui conviennent, en excluant tout ce qui l'embarrasse, concentre son analyse scientifique sur une seule série sociale, et considère exclusivement le développement effectif des populations les plus avancées, en se bornant d'abord aux peuples de l'Europe occidentale, et puis aux véritables ancêtres politiques de cette population privilégiée, quelle que soit d'ailleurs leur patrie. Il écarte du problème tous les peuples dont l'évolution a été ar-

rêtée, par des causes quelconques, à un état plus imparfait. Il repousse « *ce puéril et inopportun étalage d'une érudition* stérile et mal dirigée, qui tend aujourd'hui à entraver l'étude de notre évolution sociale, par le vicieux mélange de l'histoire des populations qui, telles que celles de l'Inde, de la Chine, etc., n'ont pu exercer sur notre passé aucune véritable influence. » C'est, à son avis, une source inextricable de confusion, qui rend le problème essentiellement insoluble.

Ses données ainsi limitées, suivant la méthode géométrique, il entre dans la solution du problème. « Toujours et partout, le premier régime mental de l'humanité a dû nécessairement commencer par un état complet, plus ou moins prononcé, constamment caractérisé par l'essor libre et direct de notre tendance primitive à concevoir tous les corps extérieurs quelconques, naturels ou artificiels, comme animés d'une vie essentiellement analogue à la nôtre, avec de simples différences mutuelles d'intensité. » La théorie biologique de l'homme et l'étude *à posteriori* de ce premier âge social confirment évidemment, à cet égard, l'analyse immédiate de l'évolution collective. Beaucoup de philosophes se sont faussement et vicieusement efforcés d'établir que le point de départ intellectuel a dû consister dans le poly-

théisme proprement dit.... Quelques-uns même sont allés jusqu'à intervertir entièrement la progression naturelle des idées théologiques, en voulant représenter le monothéisme rigoureux comme la véritable source primordiale, d'où seraient ensuite issus, par corruption graduelle, le fétichisme après le polythéisme.

« Une telle hypothèse, dit l'auteur dans une note importante, ne saurait être vraiment soutenable que pour ceux qui admettent, à cet égard, une révélation directe et spéciale, suivant l'esprit du système catholique, encore faudrait-il, même alors, concevoir cette révélation comme presque continue, ou du moins fréquemment renouvelée, afin de combattre sans cesse le retour toujours imminent à la marche vraiment naturelle ; ainsi que le vérifie clairement le cas des Hébreux, malgré leur divin enseignement fortifié des précautions les plus puissantes et les mieux soutenues, incapables néanmoins, en tant d'occasions, d'y contenir suffisamment l'instinct spontané vers l'idolâtrie primitive.

« L'homme donc a partout commencé par le fétichisme le plus grossier, comme par l'antropophagie la mieux caractérisée.... » Il admet que l'homme a dû commencer à la manière des animaux, sauf la supériorité d'organisation..., et il

est convaincu que les animaux ont un fétichisme comme les premiers hommes, à la seule différence que les animaux ne peuvent en sortir, tandis que l'homme a le privilége exclusif d'en pouvoir ultérieurement sortir par sa supériorité mentale, tenant à la supériorité de son organisme cérébral.

Le fétichisme est donc notre théologie vraiment primitive. Le fétichisme s'est ensuite élevé à l'état d'astrolatrie, son plus haut point de développement.

« Que le polythéisme ait toujours et partout dérivé forcément du fétichisme, c'est maintenant à mes yeux une proposition historique incontestable, que pourrait seule obscurcir une ténébreuse érudition, également propre à servir les opinions les plus contradictoires, au gré d'une imagination vagabonde, égarée par une fausse et impuissante philosophie. Outre que l'analyse attentive du développement individuel démontre avec une pleine évidence cette succession constante, l'exploration directe des degrés correspondants de l'échelle sociale l'a désormais suffisamment confirmée sur tous les points du globe. L'étude même de la haute antiquité, quand elle sera enfin convenablement éclairée par les saines théories sociologiques, la vérifiera, j'ose l'assurer, d'une manière irrécusable. On peut déjà claire-

rement reconnaître, dans la plupart des théogonies, que le polythéisme qu'elles décrivent ne constituait nullement la religion primitive; la constante antériorité du fétichisme y sert, en effet, de base essentielle pour expliquer la formation des dieux, c'est-à-dire au fond, l'époque où leur existence distincte a été admise. N'est-ce pas là, par exemple, ce que signifient, chez les Grecs, ces dieux primitivement issus de l'océan et de la terre, c'est-à-dire des deux principaux fétiches? Le polythéisme n'a-t-il pas d'ailleurs conservé, comme je l'ai déjà noté, jusque dans son plus grand développement, diverses traces très-prononcées du fétichisme primordial ?.... » Ce passage du fétichisme au polythéisme est le plus grand effort de l'esprit théologique.... « Si l'homme n'eût pas été susceptible de comparer, d'abstraire, de généraliser et de prévoir à un plus haut degré que ne le sont les singes, les carnassiers, etc., il aurait sans doute indéfiniment persisté dans le fétichisme plus ou moins grossier où les retient irrévocablement leur imparfaite organisation. Mais son intelligence est propre à apprécier la similitude des phénomènes et à reconnaître leur succession.... Or, il y a toujours une exacte harmonie entre la conception et l'exploration, vers laquelle tend toujours notre intelligence, dans l'une quelconque

de ses phases. » Ainsi le fétichisme, observation individuelle, produit des dieux individuels...L'observation plus étendue demande une généralisation et produit le polythéisme... « Ainsi conçue, la grande révolution qui a conduit jadis l'intelligence humaine du fétichisme au polythéisme serait, au fond, quoique beaucoup plus prononcée, essentiellement due aux mêmes causes mentales que nous voyons journellement produire les diverses révolutions scientifiques, toujours par suite d'une insuffisante concordance entre les faits et les principes. »

« Il est donc évident que la généralisation insensiblement croissante des diverses observations humaines a dû finir par en nécessiter d'analogues dans les conceptions théologiques correspondantes, et déterminer ainsi l'inévitable transformation du fétichisme en un simple polythéisme.» L'astrolatrie constituant l'état le plus avancé du fétichisme a pu s'incorporer spontanément au polythéisme, sans exiger immédiatement aucune profonde modification.

Tout en regardant « le polythéisme comme le plus grand développement possible de l'esprit religieux, dont le monothéisme a réellement commencé la décadence directe et croissante, » il reconnaît « les obstacles essentiels qu'une telle

philosophie théologique devait, par sa nature, directement opposer à l'essor de tout véritable esprit scientifique, alors obligé de lutter, presqu'à chaque pas, contre des explications religieuses très-détaillées de la plupart des phénomènes, tendant spontanément à repousser comme impie toute idée d'invariabilité des lois physiques.» Tandis qu'il y a, sous ce rapport, dans le monothéisme une véritable supériorité, puisque la principale éducation scientifique de l'humanité a dû s'accomplir sous sa tutelle.

Par les conquêtes de l'empire romain tous les mouvements sociaux, sous l'empire du polythéisme, avaient dû graduellement s'élever et se généraliser. Une nouvelle phase religieuse devenait nécessaire; et, comme rien de capital n'est fortuit dans cette admirable révolution, on pouvait non seulement en prévoir l'époque et l'issue, mais encore déterminer par quelle province romaine devait inévitablement commencer cet essor directement organique. « Car cette initiative immédiate et décisive devait nécessairement appartenir de préférence à la portion de l'empire qui, d'une part, était le plus spécialement préparée au monothéisme, ainsi qu'à l'existence habituelle d'un pouvoir spirituel indépendant, et qui, d'une autre part, en vertu d'une nationalité plus intense

et plus opiniâtre devait éprouver plus vivement, depuis sa réunion, les inconvénients de l'isolement et mieux sentir la nécessité de le faire cesser, sans renoncer cependant à sa foi caractéristique et en tendant, au contraire, à son universelle propagation. Or, à tous ces attributs il est certes impossible de méconnaître la vocation également spéciale et spontanée de la petite théocratie juive, dérivation accessoire de la théocratie égyptienne et peut-être aussi chaldéenne, d'où elle émanait très-probablement par une sorte de colonisation exceptionnelle de la caste sacerdotale, dont les classes supérieures, dès longtemps parvenues au monothéisme par leur propre développement mental, ont pu être conduites à instituer, à titre d'asile ou d'essai, une colonie pleinement monothéique, où, malgré l'antipathie permanente de la population inférieure contre un établissement aussi prématuré, le monothéisme a dû cependant conserver une existence pénible, mais pure et avouée, du moins après avoir consenti à perdre la majeure partie de ses élus par la célèbre séparation des dix tribus. »

Le polythéisme a produit ainsi le monothéisme, « la nouvelle phase théologique qui, au moyen-âge, après avoir essentiellement réalisé toute l'admirable efficacité sociale dont une telle philoso-

phie était susceptible, a rendu possible, et même indispensable, l'avénement ultérieur de la philosophie positive,» ou, en d'autres termes, le monothéisme doit nécessairement produire l'athéisme en remplaçant l'hypothèse Dieu et les lois morales par la réalité matérielle et les lois du monde physique qui produisent tous les phénomènes; ce qui est le *summum* du développement intellectuel et social de l'humanité suivant l'auteur de la philosophie positive.

II. *Défauts de ce système.* Nous ne nous arrêterons point à relever les erreurs historiques et la confusion des temps qui résultent d'une telle théorie, non plus que la radiation complète de tous le faits. Mais nous irons directement à la base du système. 1° Il y a tout d'abord une apparence de cercle dans toute cette théorie, car ce sont, d'une part, l'observation et la science, l'effort de l'esprit humain qui produisent les diverses phases religieuses, et ce sont d'un autre côté ces mêmes phases religieuses qui produisent et développent l'éducation scientifique et sociale de l'humanité. C'était du reste une faute nécessaire, dès que l'auteur a rejeté le principe dominateur, créateur et régulateur de toute existence.

2° En partant de la méthode géométrique, il s'est créé une théorie purement hypothétique qui

ne peut par conséquent s'appliquer à la société positive humaine : aussi a-t-il été contraint d'exclure de son problème tout ce qui pouvait en empêcher la solution, pour n'admettre que les données hypothétiques qui lui convenaient. Il a rejeté l'érudition parcequ'elle entravait son étude, et à la place des faits qu'elle fournit, il en a créé : ainsi la petite théocratie juive sortie de la théocratie égyptienne, chaldéenne, etc. Il a été forcé d'éliminer la majeure partie de l'humanité et de rejeter les faits de son histoire ; dans la série sociale humaine sur laquelle seule il a opéré, il a même été contraint de rejeter les faits historiques tels qu'ils se présentent dans leur ensemble, d'en regarder un grand nombre comme exceptionnels, et de forcer enfin le petit nombre de ceux qu'il a pu admettre dans les données de son problème ; ainsi la religion catholique se présente dans toute son étendue comme un ensemble de faits miraculeux et divins, dont l'origine est historiquement antérieure à toutes les formes diverses du paganisme et de l'idolâtrie ; cependant M. Comte, laissant de côté les temps, fait sortir le judaïsme du sabéisme de Chaldée et de l'osirisisme d'Egypte. Il agit à peu près de même à l'égard du christianisme, et le judaïsme même pour lui n'est qu'une exception, un essai anticipé, anormal. Il est facile

ainsi de se créer un monde et une société humaine tels qu'on les veut, mais qui sont de tout point incompatibles avec la réalité et viennent démontrer que le problème n'a résolu qu'une négative.

En effet, le judaïsme que M. Comte regarde comme une exception, une anomalie, un établissement prématuré, est un fait de tout point oppose à sa théorie et dont il ne paraît pas avoir compris ni suffisamment mesuré la valeur. Car premièrement, si le judaïsme est sorti de la théocratie égyptienne et chaldéenne, comment se fait-il que de *fait* et *historiquement* la théocratie égyptienne et chaldéenne, même dans les *classes avancées du sacerdoce*, aient *rétrogradé* du monothéisme au fétichisme et au polythéisme, contrairement à la loi découverte par M. Comte? En second lieu, comment la petite théocratie juive qui est un *établissement prématuré*, opposé aux sympathies du peuple, a-t-elle pu se maintenir pendant plus de mille ans, en lutte continuelle non seulement avec les *idées antipathiques* du peuple auquel elle est imposée, mais encore avec la marche et les idées du développement *sociologique* de tous les peuples environnants qui suivaient la loi normale découverte par M. Comte? Cette loi ne serait-elle pas encore ici en défaut? En troisième lieu, comment appeler *établissement prématuré*, *anormal*,

exceptionnel, une constitution non seulement religieuse, mais encore politique et civile, régissant non seulement dans l'ensemble, mais encore dans tous les détails les plus minutieux l'existence politique, civile, individuelle et religieuse de tout un peuple, et cela pendant plus de mille ans, sans aucune variation depuis le commencement jusqu'à la fin; en verité, c'est là un singulier établissement prématuré, anormal et exceptionnel. Nous pensons que M. Comte, en approfondissant ce grand fait, y trouvera tout le contraire de ce qu'il a cru y voir mathématiquement et *à priori*. Loin d'y trouver l'anomalie, il y verra nécessairement la loi normale du développement social, puisqu'aussi bien il est forcé lui-même d'en faire sortir le développement théologiqne le plus élevé; mais alors il sera contraint aussi d'admettre l'action divine comme nécessaire au développement social, comme il l'a si parfaitement senti et exprimé dans la note que nous avons citée, et alors sa bonne foi et sa droiture, soutenues par sa puissante logique, le rameneront à poser sa loi générale du développement sociologique tout contrairement à ce qu'il a cru qu'elle était.

3° Quant à son principe fondamental du développement graduel et nécessaire de l'humanité, il nous paraît faux dans son essence et ses applica-

tions. M. Comte n'admettant pas Dieu, doit néces sairement supposer le monde éternel, avec toutes ses lois telles qu'elles sont actuellement; sans quoi il y a eu un moment où le monde a commencé, et dès lors il revient à la nécessité d'une cause première. Si le monde est éternel, ses lois ont été éternellement ce qu'elles sont; éternellement les lois astronomiques ont produit les phénomènes qui en découlent; éternellement les lois du monde organique ont produit les mêmes êtres organisés, dans le même état de développement, sans aucun progrès ultérieur possible. Car s'il admet progrès, il admet nécessairement un point de départ, et dès lors revient à un commencement et à la nécessité d'une cause première. Il aura beau varier les circonstances pour créer de nouvelles lois, il ne fera qu'éloigner la question; car de deux choses l'une, ou la variation des circonstances qui créent de nouvelles lois n'apporte aucune amélioration à l'état du monde, et alors il n'y a pas développement, il n'y a pas progrès, mais *statu quo;* ou bien cette variation apporte un changement en progrès ou en décadence; si c'est en progrès, la première phase de circonstances et de lois a nécessairement eu un point de départ; si, au contraire, c'est en décadence, il y aura un terme final, il y a eu progrès antécédent et par conséquent point de

départ, et nous revenons des deux côtés à la nécessité d'un premier agent moteur.

Il faut donc de toute nécessité ou admettre l'immutabilité complète de l'univers et de ses lois, et dès lors nul changement, nul développement, nul progrès, et la théorie du développement sociologique est sans réalité, sans application ; ou bien, s'il y a développement et progrès quelconque, il faut en chercher l'auteur hors des lois physiques et organiques. Et ici l'on ne peut pas se rejeter sur ce que l'espèce humaine n'aurait pas toujours existé au même degré de nombre ; car dans ce cas même il faudrait admettre qu'elle a commencé, que par conséquent elle a été créée, ou bien qu'elle est le produit spontané de la matière ou la transformation successive de l'être organisé se développant par ses propres forces et s'élevant graduellement jusqu'au dernier perfectionnement de l'organisme dans l'homme ; deux théories de tout point insoutenables en présence de la science, de l'observation et des faits.

Cependant M. Comte pourrait en apparence avoir un dernier recours dans l'état même organique de l'homme et des animaux. Il admet similitude complète et fondamentale dans l'organisme cérébral animal et humain, à la seule différence que le dernier plus développé est susceptible de

plus de progrès. Malgré la vérité du point de départ, les conséquences qu'on veut en tirer sont pourtant inexactes. Sans aucun doute le plus grand développement du cerveau humain pourrait, à la rigueur, autoriser à croire à des phases progressives d'un plus grand développement individuel, mais social jamais. En effet, les lois organiques sont les mêmes pour les animaux et l'homme, à la seule différence du développement différent dans les organes des divers animaux et de l'homme. Or, si l'organisme humain peut transmettre son développement individuel par succession de génération, il doit nécessairement en être de même pour les animaux qui doivent aussi se développer indéfiniment; cependant tous les faits déposent du contraire depuis qu'on observe, et il y a longtemps. Certainement les animaux transmettent aussi, par une sorte d'éducation, l'industrie des pères aux enfants; mais les enfants n'y ajoutent rien, ils transmettent ce qu'ils ont reçu tel qu'ils l'ont reçu, et le dernier terme d'une longue série de générations n'est ni plus avancé ni plus développé que le premier. Certainement encore il y a des animaux qui, par l'influence de l'homme, arrivent, en domesticité, à un degré tant soit peu différent de celui de leur état libre, mais ce degré est bien limité et purement indivi-

duel, la preuve c'est que les animaux qui passent de la domesticité à l'état libre, ne tardent pas à redescendre à leur niveau normal. Et il y a là une grande loi dont nous tirerons bientôt parti. Sur quoi donc sera fondée l'exception de l'homme? Si elle est fondée sur l'organisme, il faut de toute nécessité en conclure que la loi n'est pas la même pour lui et pour les animaux, et pourtant il y a similitude fondamentale complète entre les deux organes. Il faut donc encore admettre quelque chose en dehors de l'organisme. Car, si la loi de M. Comte est vraie, elle doit avoir une application générale; or pourtant, d'après tout ce que nous venons de voir, elle n'est pas applicable au monde physique en général, elle n'est pas applicable au monde animal; elle n'est donc pas applicable à l'homme non plus, puisqu'il est soumis à toutes les mêmes lois qui régissent les autres êtres dans la théorie de M. Comte. Tout cela ne nous ramenerait-il pas à rechercher la cause du développement individuel? Le développement social ne serait-il pas la cause du développement individuel de l'homme, même organique? en comparant les individus des sociétés avancées avec les individus appartenant à des agglomérations qu'on peut à peine qualifier du nom de société, il serait difficile de nier cette conséquence, même pour les

formes organiques et surtout l'organe cérébral, à plus forte raison pour le développement intellectuel. Il semble donc logique d'admettre que le développement social est la cause du développement individuel; mais quelle est la cause du développement social ? c'est là une question grave que M. Comte ne peut résoudre dans sa théorie que par un cercle vicieux en admettant comme cause et tout à la fois comme effet l'un de l'autre le développement social et le développement individuel, tandis que nous, nous en sortons d'une manière logique en admettant les lois morales et le secours divin.

4° Il est enfin un quatrième vice fondamental dans la théorie sociologique de M. Comte. C'est, selon lui, par les lois mathématiques du monde organique que se sont opérées les phases du développement religieux et social de l'humanité. Ainsi l'observation et la science personnifiant les êtres naturels, ou représentant la cause de leurs phénomènes, non par des lois mais par des agents extérieurs multipliés, ont constitué le fétichisme et le polythéisme, puis généralisant ces agents extérieurs en un seul, on est arrivé au monothéisme, et enfin une science plus éclairée a fait disparaître toutes ces chimères de l'enfance de l'humanité pour les remplacer par l'athéisme ou la réalité

des lois du monde. Et tout cela fondé sur l'observation physiologique de notre développement individuel. Dans la théorie de M. Comte le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme sont une erreur de notre esprit, une chimère de notre imagination, puisqu'il n'existe pas de Dieu; c'est un rêve et en définitive une absurdité, que l'humanité a longtemps prise pour la vérité. Alors nous demanderons comment une loi mathématiquement inflexible, régissant le développement humain, a-t-elle pu le conduire de chimères en chimères, de faussetés en faussetés, d'absurdités en absurdités pour arriver à en conclure la seule réalité possible, et réalité qu'il est impossible de constater. Comment encore sous l'empire de cet état anormal de l'absurdité, l'humanité a-t-elle pu se développer. Car de deux choses l'une, ou la nécessité d'une religion est un besoin pour la nature de l'homme, ce que M. Comte semble supposer puisqu'il admet le fétichisme même pour les animaux, et alors cette nécessité, ce besoin dureront autant que l'homme, et l'athéisme, étant la violation complète de cette nécessité, de ce besoin, doit amener la fin de l'homme; ou bien, la nécessité et le besoin d'une religion n'existent pas pour l'homme, et alors on ne voit pas, on ne conçoit pas où il a été en chercher l'idée, puisqu'elle

n'est pas dans les lois du monde, qui l'excluent, au contraire, d'après M. Comte.

Cependant allons au fond : M. Comte part de cette donnée que les animaux ont un fétichisme permanent, d'où ils ne peuvent sortir, tandis que l'homme a le privilége exclusif d'en sortir ultérieurement. Le fétichisme des animaux est une hypothèse gratuite, nullement démontrée et impossible même à démontrer; par conséquent, le point de départ étant purement hypothétique et indémontrable, il s'ensuit que les conséquences sont, dans le même cas, hypothétiques, indémontrées et indémontrables, du moins par ce côté.

L'observation physiologique de notre développement individuel ne conduit qu'à une seule chose; en effet l'homme, sentant en lui-même une vie et une pensée, est naturellement entraîné à donner une âme, une pensée, un sentiment à tout ce qui l'entoure, mais c'est là tout; car, dans l'hypothèse de M. Comte, rien en lui, ni hors de lui, ne peut l'incliner d'abord à diviniser cet être qu'il suppose animé comme lui, sans se diviniser préalablement lui-même. Il est vrai pourtant que, par comparaison, l'homme peut s'élever des hommes plus puissants que lui, qu'il respecte et qu'il craint, à personnifier les phénomènes physiques, comme le tonnerre, la foudre, etc., et

par-là s'élever à l'idée d'une force humaine exagérée, dont il perçoit les effets, mais dont il ne voit pas l'auteur ; il peut même aller jusqu'à reconnaître comme supérieure à lui la force des animaux malfaisants et par suite chercher à les adoucir par ses supplications ; mais rien ne peut le porter à admettre un agent extérieur, animant et gouvernant ces êtres, à moins qu'il ne se soit préalablement convaincu que l'agent de sa pensée et de sa vie lui est extérieur à lui-même, que l'agent de la force et de la puissance des hommes qu'il respecte et qu'il craint leur est extérieur ; et cela est bien difficile pour ne pas dire impossible. Rien enfin ne peut le porter à généraliser tous ces agents dans un seul, à moins encore qu'il n'ait préalablement admis que l'agent de sa vie, de sa pensée et ceux des autres hommes, et des autres êtres, ne soient tous qu'un seul et même agent. Dans ce sens, et seulement dans ce sens, toujours dans la théorie de M. Comte, il y aurait une analogie logique. Mais cette analogie même ne peut conduire qu'à un polythéisme de dieux purement matériels ; ainsi les animaux qu'il craint seront pour l'homme des dieux, les causes des phénomènes divers seront autant de dieux, mais physiques ; il pourra même aller jusqu'à l'idée de la cause de cet univers, il en fera un dieu plus

grand que tous les autres, auquel même tous les autres pourront être soumis ; mais ce dieu sera toujours un être matériel, dont il placera l'habitation, soit dans les astres, soit ailleurs ; mais rien, absolument rien ne peut le conduire à admettre un Dieu immatériel, encore moins à trouver sur la nature de ce Dieu tous les dogmes que la révélation nous enseigne, et, par conséquent, il est impossible à l'homme de s'élever au monothéisme pur et au dogme du catholicisme. La seule chose où l'homme puisse arriver par son observation et par son étude, c'est qu'à mesure qu'il connaîtra les causes secondes des phénomènes naturels, il cessera de les diviniser, par-là sans doute, il pourrait arriver, après avoir éliminé toutes les causes des phénomènes particuliers, à n'avoir plus que la cause de l'univers dont il ne connaîtrait pas encore les lois ; mais ce ne serait pas là, encore un coup, le dogme catholique, ce ne serait qu'un monothéisme matériel, physique, sans dogme, qui finirait bientôt, comme le veut M. Comte, par l'athéisme. Mais ici le catholicisme n'a aucune place, car l'ensemble de ses dogmes, qui sont des faits historiques et positifs, la suite de son histoire qui est également positive, n'ont rien de commun avec les lois que l'on déduit de l'observation des phénomènes naturels, si ce

n'est qu'on peut en constater l'existence de la même manière, c'est-à-dire les voir, les toucher, les entendre. En outre, la théorie de M. Comte fait de l'homme un être purement organique, sans moralité, par conséquent sans sociabilité, et ici encore il est en contradiction avec tout le passé humain qu'il a voulu coordonner.

Il nous semble que M. Comte n'a pas suffisamment approfondi ce que sont le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme, et que de là vient l'inexactitude de sa théorie. Il n'a vu, en effet, dans le fétichisme qu'un premier degré de l'observation conduisant nécessairement, par une observation plus approfondie, au polythéisme et de là au monothéisme, puis enfin à l'athéisme. Mais est-ce bien là la réalité? essayons de nous former une idée nette de ces diverses phases.

Le fétichisme n'est que l'adoration d'une portion grossière quelconque de la matière, portion de matière prise au hasard, sans forme déterminée, sans étude aucune, sans connaissance, par conséquent sans observation. Il y a pourtant dans le fétichisme un besoin humain qui cherche sa satisfaction, le besoin moral ou religieux; mais cherche-t-il cette satisfaction d'après la loi établie par M. Comte? non, car l'homme, dans cette théorie, partant de l'observation de son propre être pour

tout animer, prendrait nécessairement pour fétiches les êtres visiblement animés de préférence à ceux qui n'ont aucune apparence de la vie ; cependant c'est tout le contraire, puisque le fétiche est toujours inanimé et brut. Or le fétichisme, ainsi nettement défini, peut-il conduire au polythéisme ?

Le polythéisme, partant d'un Dieu agissant, voit son action dans tout ce qui est actif, dans tout ce qui est mouvement, en un mot, dans tout ce qui paraît doué d'un principe de vie, dans tout ce qui paraît cause; de là tous les phénomènes de la nature sont divinisés, la terre, l'eau, le soleil, qui paraissent les causes productrices des végétaux, de certains animaux, etc., deviennent des dieux; il en est de même de l'air, il en est de même de la foudre, etc. Le polythéisme est donc la déification de la nature vivante et de ses phénomènes, tandis que le fétichisme est la déification de la mort; le premier a son point de départ, sa base, dans la vie, l'animé; le second a sa base dans l'inanimé, la mort. Aussi y a-t-il activité sociale dans le polythéisme, comme le prouvent la Grèce et Rome, etc., tandis que dans le fétichisme il y a arrêt, inaction, inertie, comme le prouvent tous les peuples fétichistes. Le polythéisme ne peut donc pas naître du fétichisme, il y a incom-

patibilité dans le principe, la base et les résultats des deux.

Le polythéisme cependant peut-il donner naissance au monothéisme? Les dieux du polythéisme sont matériels, leur nature est exagérée de celle de l'homme qui les a faits à son image et ressemblance; leur puissance est de fait et nécessairement limitée; ils sont nés les uns des autres et ont par conséquent eu un commencement; ils sont liés à la matière et en dépendent plus ou moins. Le monothéisme, au contraire, dans sa notion véritable, admet un seul Dieu, immatériel, infini, éternel, souverainement parfait, tout-puissant, au-dessus de tous les êtres, jamais né, distinct et indépendant de la matière qu'il crée et gouverne à son gré, ainsi que tous les autres êtres. Il y a donc encore ici incompatibilité; il y a la distance de l'infini au fini; il y a un hyatus infranchissable que ni l'observation, ni la science ne peuvent combler; et, si l'homme n'avait été créé dans la connaissance de ce Dieu un et infini, s'il n'avait été créé pour lui, afin de le connaître, jamais il ne serait arrivé par lui-même à sa notion véritable, ni même à en avoir une idée quelconque. Mais ce qui fait que sur cette importante question tous les raisonnements sont faux et vicieux, c'est que pour nier Dieu, on est nécessairement contraint

de le supposer; pour pouvoir raisonner juste, il faudrait que l'homme se fût créé lui-même et qu'il eût vu tout le reste se créer, qu'il en eût compris l'origine et la loi sans cause.

En résumé donc, la théorie de M. Comte repose sur un cercle vicieux, une pétition de principe; sa méthode géométrique exclue nécessairement la plupart des faits, fausse ceux qu'elle adopte pour les créer à sa manière; car le judaïsme, par exemple, loin d'être une anomalie, présente la loi normale du développement social, puisqu'il embrasse l'homme dans toute sa nature physique, intellectuelle et morale, dans l'état de famille et dans celui de société, véritable nature de l'homme, et cela depuis l'origine de ce peuple jusqu'à l'accomplissement de son développement et par suite son influence sur le développement social de tous les peuples de l'univers. Les faits sont donc mal étudiés et insuffisamment analysés par M. Comte, et ne peuvent par conséquent justifier sa théorie.

En second lieu, le principe fondamental de M. Comte est faux dans son essence et ses applications; car il faut de toute nécessité ou admettre l'immutabilité complète de l'univers et de ses lois, et alors la théorie du développement sociologique est sans réalité, sans application; ou bien, s'il y a développement et progrès quelconque, il faut en

chercher l'auteur hors des lois physiques et organiques. A quelque degré de nombre qu'on suppose l'espèce humaine, dans les diverses phases de son développement, elle ne fait que confirmer la thèse, directement en prouvant la nécessité d'un créateur, ou indirectement par l'absurdité à laquelle aboutissent les générations spontanées et les transformations successives. L'état organique de l'homme, comparé à celui des animaux, prouve encore contre M. Comte que le développement individuel est le résultat, la conséquence du développement social, qui ne peut lui-même s'expliquer logiquement qu'en admettant les lois morales et le secours divin.

En troisième lieu, la théorie mathématique du développement social, en supposant, d'une part, dans l'homme le besoin religieux, et, de l'autre, faisant passer l'humanité par les chimères et les absurdités successives du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme, la conduit à la destruction ou du moins à l'arrêt du développement, puisque son besoin ne peut pas être satisfait par la chimère et l'absurdité; en outre, en l'amenant à l'athéisme, il nécessite la privation pour le besoin et la mort sociale.

Mais outre l'impossibilité d'une telle théorie, elle part d'hypothèses gratuites et impossibles à

vérifier le fétichisme des animaux. L'observation physiologique de notre développement individuel, qui est l'autre preuve de sa théorie, ne conduit logiquement qu'à une seule chose, à la divinisation humaine et matérielle des êtres et des phénomènes, mais nullement au monothéisme spirituel; d'autre part, la théorie de M. Comte, faisant de l'homme un être purement organique et, par conséquent, sans moralité, sans sociabilité, est en contradiction avec tout le passé humain.

Enfin, en cherchant à pénétrer dans l'essence du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme, on voit qu'il n'y a aucune ascension, aucun passage possible par la seule force humaine, du fétichisme, qui a son principe et sa base dans l'inanimé et la mort, et dont le résultat est l'inaction, au polythéisme, qui a son principe et sa base dans l'animé et la vie, et dont le résultat est l'activité; ni du polythéisme, qui est le fini, le créé, le matériel, au monothéisme, qui est l'infini, l'incréé, le spirituel, à la notion duquel l'homme ne serait jamais arrivé, s'il n'avait été créé par Dieu et pour Dieu.

Puisque la théorie mathématique de la physique sociale est inadmissible et inapplicable sur tous les points, puisque l'homme n'est ni une pierre régie dans sa chute par la loi de gravité, ni un

astre régi par l'attraction et la gravitation, ni même un animal purement organique, nous devons abandonner cette théorie pour chercher par la logique une démonstration directe, applicable à la réalité.

III. *Exposition logique du développement social et religieux.* Nous avons vu qu'il était logiquement impossible d'admettre l'éternité de la matière et des êtres qui en sont formés, il faut de toute nécessité admettre un Dieu créateur, et souverain législateur de l'univers, sous peine de ne pouvoir rien comprendre, ni expliquer et d'être rigoureusement conduit à l'absurde. Or, ce Dieu est nécessairement éternel et infini dans toutes ses perfections; il a dû, par conséquent, se proposer un but et des fins en créant. La création n'est que la réalisation de sa conception éternelle et divine, qu'il a dû exécuter avec toute la perfection qu'un être souverainement intelligent peut apporter dans toutes ses œuvres. La réalisation de sa conception étant donc une fois décrétée, l'exécution répond nécessairement à toutes les perfections contenues dans l'archétype idéal, dont elle est la copie. Il suit de là que la création a été complète et parfaite dès le premier instant, sans quoi Dieu n'aurait pas réalisé sa conception. Le monde, par conséquent, les êtres qui le composent, n'ont pu

être créés à l'état élémentaire; mais ils ont été créés à l'état de corps et d'êtres parfaits et dans leur complet développement. La thèse est vraie pour la terre, pour les astres, comme pour les végétaux et les animaux; elle est aussi vraie pour l'homme. Si l'homme, en effet, n'a pas été créé à l'état parfait sous tous les rapports, il a été créé à un état incomplet pour se développer ensuite ou suivant les lois de sa nature, ou suivant le bon plaisir de son créateur. Mais, dans ce cas, il n'y a aucune raison qui puisse conduire à admettre qu'il ait été créé dans un degré de son développement plutôt que dans un autre; et il est plus logique et plus rationel d'admettre qu'il a été créé à l'état de germe, d'embryon, ce qui est absurde, ou bien qu'il descend, en ligne directe, de la carpe par le singe, ce qui n'est pas moins absurde. L'homme étant le dernier terme de la création, son chef-d'œuvre, son but final, il faut nécessairement admettre que Dieu l'a créé aussi parfait qu'il pouvait être, ou bien qu'il n'a pas réalisé sa conception. Nous n'insistons pas plus longtemps sur cette vérité que nous avons démontrée ailleurs dans toute son étendue (1).

(1) Voir notre Cours de physique sacrée dans l'Université Catholique; cours que nous publierons à part et plus développé.

L'homme donc a été créé à l'état parfait de complet développement physique, intellectuel et moral ou religieux, par conséquent ayant reçu de Dieu la seule, l'unique religion vraie et nécessairement révélée.

Or, de fait, l'homme actuel est dégradé physiquement, intellectuellement et moralement, la thèse est vraie dans sa généralité, bien que la dégradation ne soit pas la même pour toutes les variétés de l'espèce humaine, ni pour toutes les fractions d'une même variété. Donc il y a eu déchéance de l'état primitif.

De fait encore l'humanité a progressé, ou est remontée de la dégradation, au moins dans un grand nombre de ses variétés ou fractions de variétés. Ce sont les lois de cette régénération qu'il s'agit de poser nettement, car ce sont véritablement elles qui président au développement des sociétés.

Ces lois d'abord ne sont pas physiques, car l'homme, comme tous les êtres organisés, est soumis aux lois physiques ; or, sous l'empire de telles lois, il n'y a pour aucun être ni société véritable, ni développement social. Ces lois sont donc morales ; c'est par le moral que le physique et l'intellectuel ont été réhabilités, perfectionnés, développés. L'homme, sans doute, a été créé social et

moral ou religieux, mais il n'a pas en lui la loi qui le régit tel, il est seulement fait pour cette loi. De même que les animaux en domesticité sont soustraits à leur influence purement organique, pour subir un plus grand perfectionnement sous l'empire des lois et de la volonté de l'homme, c'est-à-dire d'un agent extérieur et supérieur à eux ; de même aussi l'homme se développe, se régénère, se relève sous l'empire des lois morales ou de la volonté d'un être supérieur à lui. Et de même que l'animal domestique, soustrait à l'empire de l'homme, redescend promptement à son état organique naturel ; de même encore l'homme, soustrait d'une manière quelconque à l'empire des lois morales, et il est toujours libre de s'y soustraire, retombe nécessairement dans le plus profond de sa dégradation. Mais comme il ne peut jamais rejeter entièrement cette loi morale, parcequ'elle est une nécessité de sa nature, il en conserve les éléments fondamentaux, mais ils ne sont pas suffisants pour le faire progresser. Il ne faut pas une longue étude pour constater par les faits la vérité de cette loi ; tous les peuples sauvages ont conservé, en effet, les premiers principes des lois morales, mais depuis des siècles ils demeurent et demeureront éternellement dans le même état, à moins qu'ils ne re-

çoivent, comme cela s'est réalisé pour plusieurs, un plus grand développement de la loi morale. L'étude des populations immorales de nos grandes villes conduirait à la même vérité effrayante, sauf l'influence continuelle d'une société morale dans ses institutions et ses lois. La religion ne vient donc pas de l'homme, car par cela même qu'elle serait le fruit de son intelligence ou une conséquence de son organisation, il la développerait nécessairement et ne pourrait jamais échapper à son influence pas plus que l'animal aux lois de sa nature.

Cependant l'homme, créé par Dieu, être sociable et par conséquent dans sa véritable nature, à la fois physique, intellectuelle et morale, a le sentiment, la conscience et le besoin d'une cause première dont il ne peut connaître naturellement l'existence que par ses effets, c'est-à-dire de Dieu; mais dont il ne peut par lui-même connaître la nature. Il suit de là que Dieu dut se révéler à l'homme dès le principe, sans quoi l'homme n'eût pas été créé dans son état parfait et de complet développement, et la réalisation de l'idée de Dieu n'eût pas répondu à sa conception. Nous ne nous arrêtons pas à développer les conséquences logiques de ce premier état, parceque, de fait, il ne fut que de transition et que la question impor-

tante est tout entière dans la déchéance et la régénération.

L'homme déchu, dégradé, ayant rejeté Dieu pour se mettre à sa place, ne put pas pourtant immédiatement croire à sa propre divinité; il était sorti de l'état religieux surnaturel, mais il resta sous la loi de sa nature, qui a le sentiment, la conscience et le besoin de Dieu; et parcequ'il était créé être religieux, les restes de la première révélation demeurèrent nécessairement dans son intelligence; mais, en se séparant de Dieu, il les avait altérés et était tombé sous l'empire de sa nature physique, qui le contraignit par une propension nécessaire à se rechercher lui-même en tout. Par là la conception de Dieu était viciée dans sa réalisation par le libre arbitre de l'homme, qui est une loi de sa nature d'être moral; et la sagesse divine dut aviser aux moyens de rétablir l'ordre; ce dut être là désormais l'objet de la loi morale ou de la religion. La révélation et le secours divin durent nécessairement établir une lutte perpétuelle contre la nature viciée de l'homme, et, pour revenir à notre comparaison des animaux domestiques et sauvages, la révélation et le secours divin exercèrent sur l'homme la même influence bienfaisante de développement que la domesticité exerce sur l'animal, à la diffé-

rence que la liberté fut laissée à l'homme individuel, et que la nature intellectuelle de l'homme, créé sociable, établit nécessairement pour lui un ordre de transmission de développement beaucoup plus étendu que pour les animaux, qui eux aussi transmettent, mais jamais au-delà d'un certain degré fixe et infranchissable, tandis que l'évolution de l'humanité a un terme beaucoup moins limité, quoique non indéfini, puisqu'une fois le but de la conception divine atteinte, il ne peut plus y avoir progrès. Cela posé, le développement normal de l'humanité s'opéra sous l'influence incessante et continue de la révélation et du secours divin, manifestés sous deux formes nécessaires; l'une de révélation immédiate et positive par des hommes délégués et investis de toutes les preuves de l'autorité divine, l'autre d'autorité vivante et permanente, spécialement assistée du secours divin, pour soutenir, interpréter et défendre contre l'erreur la vérité révélée. La première forme dut accomplir ses phases d'après une loi naturelle de développement, accommodée à la nature physique, intellectuelle et morale de l'homme, depuis la révélation faite au premier homme, jusqu'à la plénitude et l'accomplissement de toute prophétie, par l'assomption de la nature humaine et sa réunion à Dieu par l'incarnation de la seconde per-

sonne de la Trinité, ce qui était le terme final de la conception du créateur. La révélation alors étant complète sur tous ses points, l'humanité n'avait plus qu'à en développer en elle la plénitude sous l'influence nécessaire de l'autorité vivante et permanente, spécialement assistée du secours divin, pour la diriger. Telle est la loi du développement normal, social et religieux de l'humanité sur laquelle nous reviendrons bientôt.

Mais à cause de la liberté qu'a l'homme, et par suite certaines agglomérations d'hommes, de ne pas correspondre à l'influence du secours divin, il en résulte une autre loi de développement anormal, fondée sur sa nature même. L'homme, ayant le sentiment, la conscience, le besoin d'un Dieu, et d'un autre côté pouvant rejeter, et rejetant de fait le seul Dieu véritable, est contraint dès lors pour satisfaire au besoin de sa nature morale de se créer un Dieu ou des Dieux; et comme en rejetant Dieu ou le perdant par des causes quelconques, c'est-à-dire en cessant de recevoir l'influence de la révélation et de l'autorité divine, il tombe nécessairement sous la domination prépondérante de sa nature physique, et que dès lors par une propension de cette nature il se recherche lui-même en tout, il se recherche dans son bien-être physique de préférence; ani-

mal humain, échappé à la domesticité divine, le besoin moral appelle nécessairement la divinisation de la matière, et le fétichisme est la seule religion possible ; sous son empire il y a état statique, arrêt de développement éternel, et déchéance complète physique, intellectuelle et morale de l'humanité. Et s'il n'y avait pas conservation, souvenir ineffaçable du vrai Dieu et de la vraie loi morale, conservation et souvenir suffisants pour empêcher l'anéantissement, mais impuissants à développer, il en résulterait nécessairement la destruction, car il y aurait des besoins de la nature qui ne seraient pas satisfaits. Mais, si la vérité première révélée et suffisamment développée et conservée a été retenue dans un peuple, au lieu de s'arrêter dans le fétichisme, il s'élève nécessairement au polythéisme, et du polythéisme à l'apothéose de l'humanité par le travail de son intelligence, mais toujours en conservant à travers toutes ces phases la notion indispensablement suffisante du Dieu suprême et de la loi morale nécessaire. De sorte qu'arrivent d'abord les Dieux de la nature, pénates, fleuves, astres, etc., puis les Dieux humanisés qui se relient aux hommes Dieux, demi-dieux, héros, rois et empereurs divinisés. La dernière phase, l'apothéose de l'humanité, amenant nécessairement l'avilissement

d'une portion de la société par la divinisation de l'autre, conduit au soulèvement des passions, à la discussion de la divinité humaine, et, par suite, à l'athéisme spéculatif qui, en devenant pratique, amène nécessairement la mort sociale, parceque les besoins moraux ne peuvent plus être satisfaits.

Ce développement anormal s'opère encore d'une autre manière, tout-à-fait analogue, par l'accession de vérités assez puissantes pour faire sortir de l'état statique, mais pas assez pour faire sortir de la voie anormale. Qu'un peuple, descendu au fétichisme ou arrivé au polythéisme, reçoive, par des communications de peuples qui suivent la voie morale normale, des lambeaux de doctrines plus élevées et plus en rapport avec le sentiment, la conscience et le besoin de la nature humaine, aussitôt il les accueille et les amalgame avec ses doctrines précédentes ; et il sort de là un nouveau développement, un progrès incomplet ; ce peuple passe du fétichisme au polythéisme et ainsi de suite.

A quelque degré de l'anomalie que soit un peuple, s'il reçoit l'influence complète du secours divin, soit par communication, soit par révélation, et qu'il accepte en même temps l'influence de l'autorité, il sort de la voie anormale pour entrer

et se développer dans la voie normale de sa nature et de sa création.

Mais, pour aucun peuple, il ne peut y avoir marche rétrograde de l'athéisme spéculatif à l'apothéose de l'humanité, ni de l'apothéose de l'humanité à la déification de la matière; il ne peut pas plus y avoir retour de l'un quelconque de ces degrés anormaux au monothéisme, sans un secours divin.

La religion unique n'est donc pas et ne peut pas être le résultat du progrès humanitaire, mais elle est, au contraire, la cause de ce progrès, soit normal, soit même anormal, elle est la loi du développement social et moral de l'humanité.

Si maintenant nous cherchons la loi suivant laquelle la religion se formule pratiquement et d'une manière sensible, soit dans le développement normal, soit dans le développement anormal, nous trouverons le même caractère de faiblesse dans l'un et de grandeur dans l'autre, mais toujours sous l'empire du besoin de la nature humaine.

En effet (1), ne pouvant ni voir, ni toucher Dieu, puisque c'est nécessairement un pur esprit,

(1) Nous avons pris dans les cahiers de M. de Blainville le fond des idées sur les formules religieuses que nous allons exposer.

un être immatériel, l'homme, dans l'impossibilité de concevoir une intelligence autrement que par son intelligence et par révélation, n'a pu agir différemment dans son instinct social que de chercher à s'en faire une *idée*, un *symbole* et par suite essayer de le formuler intellectuellement d'abord et matériellement ensuite.

D'où, *formule* qui s'adresse à l'intelligence directement ou indirectement par les sens et surtout par les yeux à l'état d'*images* par comparaison.

Aussi plus l'homme social est intelligent, ou, en d'autres termes, plus il est éclairé du secours divin, plus la formule est elle-même intellectuelle; et, par contre, moins il est intelligent, plus celle-ci devient matérielle, informe; au point que dans le fétichisme, le fétiche est d'abord sans forme déterminée, tandis que dans le catholicisme la formule matérielle devient presque impossible, malgré la puissance de conviction et de génie de l'artiste digne de son sujet; en preuve, l'image de Dieu créant, par Raphaël, dans les loges du Vatican, qui, malgré le génie du peintre, est incomparablement au-dessous de l'idée catholique.

Plus donc l'homme social s'élève, plus le *symbole* et la *formule*, sous lesquels il est conduit à se faire une idée de Dieu, s'agrandissent, s'étendent jusqu'à ce qu'ils embrassent et comprennent tout

ce qui le concerne et doit l'intéresser comme tel au présent, au passé et au futur.

De la similitude de symbole et de formule de Dieu, acceptée par un certain nombre d'hommes réunis en société, résulte une *religion* qui, elle-même, se formule et devient culte, dès lors susceptible d'être enseignée et apprise, d'où l'enseignement du *culte* et de la *religion* par des individus devenus aptes à cette importante fonction.

Dans toute forme religieuse complète ou non, il y a donc à l'égard de *Dieu*

1° *Conscience* et *besoin;*

2° *Idée* ou *symbole;*

3° *Formule* { intellectuelle; matérielle;

4° *Culte*, comprenant la prière { mentale; orale;

5° *Ministre;*

6° *Enseignement* { du dogme; du culte.

Or, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, celle qui embrasse tout l'univers et le consacre par l'homme à Dieu, mais qui embrasse surtout l'homme social dans toute sa nature et d'une manière complète, c'est-à-dire l'espèce humaine depuis sa création jusqu'à sa fin

pour sa partie mortelle, et, dans l'éternité, pour sa partie immortelle, ou l'espèce humaine envisagée comme un tout, dont les individus morts, vivants ou à vivre, ne sont que des parties, et qui, créé par Dieu, a dû naître, s'accroître, décroître et mourir, comme chacune de ces parties ou de ces individus ; et c'est évidemment la religion catholique apostolique et romaine ; car elle seule comprend l'homme tout entier, c'est-à-dire physique, intellectuel et moral, au passé, au présent et au futur ; aussi elle seule présente positivement et nettement le dogme de la chute du premier homme et du retentissement de sa faute sur sa postérité.

Mais il a pu y avoir un certain nombre de formes religieuses fausses, parcequ'elles étaient incomplètes, quoiqu'au fond dans la direction graduelle de la vraie, dont elles n'étaient que des hérésies ou des lambeaux détachés et refaits, pour ainsi dire, par la raison de l'homme et le besoin de sa nature ; tandis que la religion catholique a été nécessairement révélée par Dieu lui-même, comme nous l'avons vu.

Dans cette voie, chacune de ces formes a eu un symbole ou une idée de Dieu moins élevée, moins complète, et par suite une *formule*, un *culte* et un *enseignement* en rapport avec ce symbole et d'autant

plus élevés, d'autant plus nécessaires que le symbole intellectuel, ou l'idée, l'a été lui-même davantage, suivant les points de contact plus ou moins immédiats avec les vérités conservées ou communiquées.

Il est résulté de là que la religion chrétienne catholique, la seule qui existe réellement aujourd'hui, socialement parlant, embrassant, dans son culte et dans son dogme, l'homme et l'univers pour les consacrer à Dieu, suivant le but primitif de la création, a paru conserver quelque chose des degrés divers du développement anormal des religions fausses, qui n'avaient pu faire autrement que vivre des démembrements de la seule religion vraie; ce qui explique comment des personnes bien ou mal intentionnées ont voulu voir dans le culte catholique des indices de sabéisme, de mithraïsme, de polythéisme, de théisme unitaire, et comment ces mêmes esprits ont pu considérer chacune de ces formes religieuses comme vraie dans certaines phases de la société humaine. Ce qui explique encore comment chacune de ces formes, ayant conservé suffisamment de vérités, a pu servir pendant un certain temps au maintien de cette société, comme c'est l'essence de toute religion.

Dans l'*idée* qui se bornait à envisager Dieu comme puissance fécondante ou génératrice, ou

mieux encore comme vivifiante, ce qui en constituait le symbole, on voit comment le *feu* et ensuite le *soleil*, qui semble en être la source naturelle, ont été la formule sous laquelle Dieu a été personnifié aux yeux des hommes, et comment en est sorti avec un certain *culte* la *religion du sabéisme;* puis, en personnifiant le soleil, source du feu, sa marche apparente dans l'écliptique, ses actions diverses sur la terre, ou les effets de son absence ou de sa présence sur ces productions, ou sur quelque grand phénomène périodique, comment il s'en est suivi le culte de *Mithra*, et, en modifiant, ou mieux en combinant ces actes du soleil avec le débordement du Nil, celui des Égyptiens.

Ces mouvements du soleil dans les conceptions astronomiques du temps ayant été considérés comme des actes de personnages héroïques, sous le nom de *Bacchus*, d'*Adonis*, d'*Hercule* et d'*Osiris*, nous allons les voir passer, en tout ou en partie, dans les formules religieuses suivantes.

En effet, dans une seconde forme générale, qui est sans doute dérivée surtout de l'osirisisme de la précédente, peut-être cependant déjà un peu influencée par la suivante, l'idée de Dieu, son symbole, sa formule intellectuelle est la force, la puissance, non pas de création, d'ordination, de législation, mais de force matérielle exagérée de

celle de l'homme, la foudre, la grêle, les vents, le tonnerre sont dans ses mains, le froncement seul de ses sourcils fait trembler le ciel et la terre, une chaîne qu'il tiendrait d'un bout et à laquelle de l'autre tous les dieux et tous les hommes seraient attachés ne pourrait l'ébranler ; sa place est au sommet de l'Olympe, montagne élevée.

Elle se mêle à la formule mithriaque de principale devenue secondaire, en acceptant l'histoire de Bacchus, d'Hercule et d'Adonis; peut-être même à celle du sabéisme par *Vesta*. Mais elle y ajoute la conception des autres grands phénomènes naturels, de leurs éléments, formulée dans une histoire théogonique, dont ceux-ci sont l'origine; et ainsi elle conduit d'un Dieu suprême, maître des dieux et des hommes, quoiqu'il ne le soit pas du destin, à des divinités de premier, second, troisième ordre, suivant qu'elles représentent des choses ou des phénomènes de moins en moins généraux, ou de plus en plus circonscrits. D'où Pluton, Neptune, Junon, Vesta, Cérès, de premier ordre ; Minerve, Vénus, Apollon, Diane, Mars, Vulcain, de second, et enfin jusque des enfants de ces dieux et de ces déesses provenus de leurs rapports avec quelques mortels, ce qui constitue les dieux de troisième ordre, ou, de simples héros, demi-dieux.

Dès-lors le maître des dieux, et par conséquent tous les autres dieux du ciel, de la terre, des eaux, des enfers, et les héros qui en sont nés, n'étant, depuis Jupiter jusqu'au Terme, envisagés que comme des hommes dont la force particulière est exagérée, sont formulés par des actions et sous des formes humaines, avec des symboles matériels particuliers et distinctifs, caractérisant leur nature et leur origine; ils mangent et boivent, dorment et veillent comme l'homme.

Le culte est multiplié sans être réellement agrandi, c'est-à-dire que le nombre des temples et de leurs ministres est considérablement augmenté. Il en existe en tous lieux et pour tous les êtres et tous les phénomènes quelque minimes qu'ils soient.

La forme de ces temples est constamment simple et fort basse, mais dans des proportions extrêmement variées, et, en général, restreinte comme la conception religieuse, depuis celui d'Éphèse jusqu'à la borne qui représente le dieu Terme.

Mais il n'en est pas de même de la représentation matérielle de ces divinités, surtout en sculpture. Le génie des artistes s'élève dans l'exécution différentielle de chaque divinité, suivant que le symbole était plus élevé, depuis le Jupiter de

Phidias jusqu'au Silène et au dieu Faune intermédiaire à l'homme et aux animaux.

Il y a prière publique, mais plutôt par des sacrifices d'animaux vivants que de toute autre manière. La vraie notion du sacrifice n'est point nettement comprise, ni développée; l'homme en est exclu, ou s'il y est introduit, c'est par la violation du souverain empire de Dieu sur sa vie. Le sacrifice qui est le résumé de tout le culte, doit comprendre et comprend, dans la religion révélée, l'homme et la création tout entière; mais cela ne pouvait être accompli que dans le sacrifice de la rédemption par le Verbe créateur, représentant en lui par son incarnation l'homme et toutes les créatures dont il est l'auteur.

Dans le sacrifice du jovisme et des autres phases de ce culte anormal, il n'y a qu'une partie du sacrifice, comme il n'y a qu'une partie des vérités, et un culte tronqué ; et la volonté des dieux est interprétée par des aruspices et des oracles aussi variés dans leur mode que dans leur représentation géographique.

Les prêtres sont nombreux ; mais sans hiérarchie, si ce n'est chez les Romains et comme moyen politique. Mais comme il n'y a que des pratiques et point de dogmes, il n'y a pas d'enseignement dans cette forme de religion qui a reçu le

nom de *polythéisme* avec d'autant plus de raison que les empereurs, symbole de la force politique, ont fini par être mis au rang des dieux, avoir des temples, des prêtres et des sacrifices plus cultivés que ceux-mêmes de Jupiter.

Telle est la suite du développement anormal de l'instinct et du besoin religieux, échappés au secours de Dieu et à l'autorité divine. On y remarque évidemment trois grands faits; d'abord, l'idée primitive de Dieu conservée, mais dénaturée, désunie, pour ne faire des attributs divins, qu'autant de personnifications séparées et logées, pour ainsi dire, dans autant de portions matérielles de la création. Le second fait, c'est que la communication entre les divers peuples, jointe aux phénomènes naturels plus ou moins semblables et identiques pour tous les lieux, développent et enfantent ces formes successives qui ne se soutiennent que par les vérités conservées ou indubitablement communiquées. Le troisième fait enfin, c'est que par ce mouvement loin d'arriver à simplifier le nombre des dieux, il se multiplie au contraire en montant depuis la déification de quelques phénomènes jusqu'à la déification de tous et à l'apothéose de l'humanité, qui est elle-même le dernier terme, qui enlève tout prestige et conduit nécessairement à l'athéisme spéculatif qui finit par

tuer et anéantir tout culte et toute morale pratique.

IV. Il nous reste à exposer combien différent a été le développement de la forme normale de la seule religion vraie, conséquence rigoureuse de la conception du créateur et de la nature de l'homme, nature qui a nécessité, avec les formes précédentes, quelques points communs, qui ont pu d'autant mieux être mal compris et mal interprétés, qu'ils étaient une conséquence rigoureuse de la nature humaine et de sa destinée.

Dans le sabéisme, le mithraïsme, l'osirisisme et le jovisme, il n'est question dans l'idée de Dieu, que d'une manière confuse, de puissance créatrice, ordonnatrice, législatrice, gubernatrice, quoique un certain nombre de philosophes grecs et romains se fussent élevés jusqu'à la pureté de ces dogmes, sans aucun doute par suite de leur communication avec le peuple de Dieu, et la droiture de la raison éclairée par la vérité primitive conservée. Mais il n'en est pas de même dans la première phase du catholicisme, le judaïsme, ni même dans le mahométisme qui n'est au fond qu'une corruption du dogme catholique mêlé à la morale païenne.

Dans le catholicisme, judaïque et chrétien, le symbole sous lequel l'idée de Dieu est conçue le

montre comme une puissance infiniment intelligente, créatrice, législatrice, conservatrice et directrice providentiellement de tout ce qui est, de ce qui a été et de ce qui sera, comme ayant tout tiré du néant, et créé tous les êtres et les lois qui les régissent, et comme terme, l'homme à son image et ressemblance, mais doté du libre arbitre, son caractère essentiel, et par conséquent susceptible de bien et de mal que Dieu seul peut juger, punir ou récompenser, comme source de toute justice et de toute bonté à son égard.

Dès lors la formule intellectuelle devant comprendre la *puissance*, l'*intelligence* et l'*amour*, s'est présentée dans la conception du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne formant qu'un seul Dieu en trois personnes, la dernière procédant du Père et du Fils, ce qui constitue la *très-sainte Trinité*.

Mais dans cette conception si élevée, si métaphysique, qu'elle a dû être révélée par Dieu lui-même et crue comme un mystère au-dessus de la raison humaine ; la formule matérielle a été impossible à l'homme et il a dû la recevoir de Dieu même ; et dans le judaïsme elle a consisté dans les lois que Dieu lui-même impose à son peuple et qu'il a dictées à un homme choisi par lui et investi de sa puissance, ce qui donne le premier

secours divin, la révélation, et elles ont été confiées à la garde de ses ministres, qui sont le second secours divin, l'autorité vivante et permanente qui en maintient la pureté et en procure l'accomplissement. C'est donc, pour ainsi dire, la parole de Dieu, son Verbe, qui s'est formulée dans le *Deutéronome*. Au contraire des formes précédentes il n'est nullement question d'images matérielles, qui même sont repoussées avec force, malgré la tendance de l'homme à s'y rabaisser sans cesse.

Les cérémonies du culte se sont renfermées dans la profondeur du sanctuaire. Le nombre des temples a été restreint, mais en même temps ils ont pris un caractère de grandeur et de majesté incomparable.

Les prières, les sacrifices et par conséquent les ministres ont augmenté d'importance, d'ordre et de subordination. Les matériaux des sacrifices ont compris tous les êtres, excepté l'homme qui ne pourra en faire partie que dans la plénitude et l'accomplissement de la loi. Mais pourtant il y est compris d'une manière figurative, et les sacrifices embrassent tous ses besoins et glorifient toutes les perfections de Dieu auquel seul ils sont offerts.

Enfin, il y a en *dogme* et par conséquent enseignement; et cet enseignement, toujours divin, a

porté non-seulement sur ce qui constituait l'état actuel de la religion ; mais sur les progrès dont elle était susceptible , ce qui lui a donné le caractère prophétique. L'Ancien Testament n'est en effet que l'annonce de la prophétie du Nouveau, et l'histoire de tout ce que Dieu a déjà fait dans le monde pour l'humanité et par là l'humanité tout entière au passé, au présent et au futur est comprise dans la religion, non-seulement dans le temps mais encore dans l'éternité, puisque la prière pour les morts est un dogme aussi bien juif que chrétien. L'homme social, le citoyen lui-même, n'entre plus dans ce monde sans y être pour ainsi dire introduit. En effet, la naissance, le mariage, c'est-à-dire deux des actes sociaux les plus importants ont été consacrés par des cérémonies qui portent témoignage de la religion. L'homme est donc lié sous un bien plus grand nombre de rapports que dans aucune des formes anormales que nous avons vues précédemment.

C'est dans cette forme qui a été désignée sous le nom de judaïsme, parceque, quoique révélée et pratiquée dès l'origine du monde, elle s'est constituée chez le peuple juif, élu et choisi de Dieu pour la recevoir, la conserver et la propager, que devait nécessairement naître la forme religieuse la plus élevée, la seule complète, parce-

qu'elle comprend tout ce qui a trait à l'homme social tout entier. C'est là qu'elle devait naître, parcequ'elle n'est que la perfection et l'accomplissement de la religion primitive et du judaïsme qui la continue.

C'est le même dogme fondamental, mais seulement plus tranché et définitivement arrêté dans sa révélation, parcequ'il comprend désormais tout; et alors la formule matérielle a été aussi complétée; ce n'est plus seulement la loi de Dieu, mais c'est la Trinité sainte tout entière qu'il sera permis de se représenter dans les arts, parcequ'il n'y a plus à craindre d'erreur. Mais l'art ne pourra s'élever jusqu'à *la puissance* que sous la figure d'un vieillard dans l'âge mûr de la vie intellectuelle et par conséquent de la vie sociale, celui seul qui peut sentir la puissance, mais non la soutenir autrement que par ses conseils. Il s'élevera à celle de *l'esprit* par la figure d'un pigeon, c'est-à-dire par un oiseau, l'animal le plus aérien, le moins matériel, le plus pneumatique, s'il est permis d'employer ce mot, correspondant à celui d'*hagio-pneuma*; et choisi sans doute parceque vivant dans une sorte de société, il existe cependant dans une sorte de mariage où le père et la mère contribuent également aux soins de leur progéniture.

Mais pour rendre l'*amour*, la forme matérielle s'est vue conduite, par suite de la grande idée de l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein d'une femme afin de relever, de racheter l'homme du péché originel dans lequel Adam était tombé par une conséquence presque rigoureuse (1) de la partie animale de sa nature, à la formule de la mère de Dieu, c'est-à-dire d'une mère et de son fils, type, symbole de l'amour le plus pur, le plus parfait et le plus intime que puisse concevoir l'espèce humaine.

Le dogme s'étant établi d'une manière tranchée et invariable a pris le nom de *symbole*, dont chaque expression est rigoureuse et demande un acte de foi, par suite de l'idée de la nature de Dieu et de celle de l'homme.

Le culte s'est nécessairement agrandi, étendu, embelli avec le dogme, de manière à pouvoir frapper à la fois les sens et l'intelligence, ou mieux les sens, le cœur et l'esprit; il a compris l'homme et la création tout entière, consacrée à Dieu.

Dès lors il a été nécessaire d'atteindre à la conception et à la distinction de héros; mais d'une autre sorte que dans le jovisme; en effet, devenus

(1) *O certe necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est.* (Office de l'Eglise. Benediction du cierge pascal samedi saint.)

tels ou saints, non par leur force ou leur puissance corporelle, par leurs travaux matériels, mais par leur vertus, ils ont pu être considérés non-seulement comme modèles offerts à l'imitation des hommes vivants; mais bien plus comme intercesseurs entre l'homme et Dieu, et pouvant être invoqués comme tels.

C'est ainsi que la formule matérielle de la religion conçue comme il vient d'être dit, a pu être offerte aux fidèles d'abord dans Dieu fait homme par son amour pour les hommes, né par suite de son incarnation dans le sein *d'une femme sans taches*, vivant de sa vie d'homme jusqu'à son sacrifice; ensuite dans cette mère elle-même susceptible d'éprouver toutes les joies et toutes les douleurs d'une mère par l'effet des actes du Fils de Dieu pendant sa vie mortelle; et enfin dans les héros du christianisme ou dans les saints, au point d'arriver à leurs portraits, et il est à remarquer que les premiers saints ont été des apôtres; les seconds des martyrs et des confesseurs; les troisièmes des défenseurs de la foi contre ses antagonistes; les quatrièmes des ermites ou des moines, c'est-à-dire des solitaires montrant par leurs exemples jusqu'à quel point l'amour de Dieu peut dompter la chair; les cinquièmes ont été des missionnaires; et les sixièmes des *humanitaires*, si l'on

peut employer cette expression et ce sont les plus rapprochés de nous.

Mais il fallait que la religion élevât l'homme encore plus haut ; et alors ce grand acte, cette preuve inouie de l'amour de Dieu pour les hommes, cette incarnation qui l'a conduit à souffrir au moral comme au physique, et enfin à mourir sur la croix du supplice des plus vils criminels, à sacrifier ainsi sa vie d'homme Dieu pour l'homme, a pu lui-même être formulé, être représenté et continué par de la matière solide et liquide, et certains actes religieux, d'où le mystère de la *transsubstantiation* ou du changement de ce pain et de ce vin en son corps et en son sang, mystère qui fait la base, le fondement du saint sacrifice de la messe, qui est le renouvellement perpétuel et universel de celui de la croix, et par la participation duquel l'homme est réellement uni à Dieu, ce qui est le plus haut point de perfection où une créature puisse arriver à moins d'être Dieu même.

Parvenu à ce haut degré dans la conception religieuse, l'homme a vu tous les actes de sa vie individuelle devenir sociaux et pouvoir être, pour ainsi dire, sanctifiés par des actes religieux, ce qui a produit ou caractérisé les sacrements, le baptême à la naissance, la communion et la confirmation à l'entrée de la vie sociale ou ratio-

nelle, et la communion même, impliquant nécessairement la confession, pouvant être et devant être réitérée fréquemment comme soutien divin et moyen puissant de perfection et de sanctification ; puis le mariage à l'entrée de la vie de famille, l'extrême onction au terme de la vie mortelle, et enfin l'Ordre comme source de tous les autres sacrements, et continuation divine de la mission du Verbe de Dieu dans le monde. Aussi l'assemblée, dite constituante, sans doute par dérision, a-t-elle porté à la société un coup terrible et très-funeste en retirant les registres de l'état civil au clergé, et le code, en limitant les actes du mariage de la naissance et de la mort à la municipalité.

Par suite de l'agrandissement de la conception religieuse, les noms sous lequels les hommes ont été désignés ont été tirés de ceux des saints devenus leurs patrons, comme ils ont pu l'être de corporation et même de nations tout entières.

Les prières formulées ont pu être mentales, orales, privées ou générales, directement adressées à Dieu sous ses trois conceptions ou personnes, ou indirectement à la mère de Dieu, ainsi qu'aux saints qui ont été fêtés en particulier et en général. Bien plus elles ont pu d'individuelles devenir plus ou moins générales et embrasser aussi bien les vivants que les morts.

En un mot, le culte envers Dieu a été considérablement étendu, élargi; puisqu'il a pu être direct, immédiat, ou bien indirect ou médiat, sa protection, son secours, sa justice, sa bonté ont été invoqués pour les individus vivants et morts, pour les nations, pour tous les hommes qui dès lors sont devenus frères et égaux, ce qui a détruit l'esclavage.

Les ministres du culte ont suivi cette élévation de toutes les parties de la religion catholique, leur caractère a pris part au sacrifice de leur divin maître pour les hommes. En effet, l'homme en eux s'est pour ainsi dire mutilé dans la partie la plus caractéristique, la plus vivace de la chair, abandonnant l'idée de leur famille propre pour la grande famille religieuse, de plus ils abandonnent le soin des biens terrestres. Ils se sont multipliés avec les besoins de ce culte et de toutes ses particularités de cérémonies d'enseignement, de missions, de sacrement, de consolation et de confessions, etc., et dès lors s'est établie une hiérarchie nécessaire entre tous ces ministres à cause de leur grand nombre, de la complication et de la grande variété des actes de leur ministère. Hiérarchie qui a pris le double caractère religieux et civil, c'est-à-dire établie dans ses bases par Dieu lui-même en Jésus-Christ, par conséquent

immuables, éternelles, ou par l'église et alors susceptible de modifications progressives suivant l'état matériel des sociétés.

Les fêtes , les instruments , les rites, les vêtements ont consacré toute la matière représentée par quelques-unes de ses parties, et ont par là même ramené tout à sa véritable destination corrompue par les religions païennes, ce qui a pu faire croire qu'ils avaient conservé quelque chose du sabéisme, du mithraïsme et du jovisme. Tout s'est multiplié, étendu ; tous les beaux arts ont été appelés et surtout la musique qui nous touche par la plus idéale, la moins grossière de nos sensations.

Les temples ou lieux où le culte publique social doit avoir lieu, quoique la prière individuelle puisse s'élever partout et parvenir jusqu'à Dieu lui-même en tous lieux, se sont multipliés et ont pris un caractère d'élévation si nettement distinct de celui des temples anciens, qu'eux seuls suffiraient pour démontrer l'immense supériorité de la religion chrétienne sur les religions anormales. Leur forme générale extérieure élancée, leur distribution intérieure, la hardiesse et l'élévation de leurs voûtes, des colonnes qui les soutiennent, n'ont aucun rapport avec ce qui existait dans les temples païens les plus renommés.

A l'intérieur et pour leur décoration, la peinture s'est élevée jusqu'à la transfiguration de Raphaël, sublime opposition de l'acte divinement humain le plus élevé, l'ascension au ciel dans le sein de Dieu, à l'acte humain le plus infime la possession du démon, représentée par une attaque d'épilepsie ou des convulsions musculaires. La sculpture s'est élevée jusqu'au Christ et au Moïse, représentant la puissance prophétique, de Michel-Ange, à la sainte Thérèze de Bernini, au saint Sébastien de Le Gros, au saint Stanislas du même et à la Magdeleine de Canova; caractérisant dans l'humanité l'amour divin, la puissance et la résignation de la souffrance, l'innocence céleste et le repentir réparateur.

La musique, invoquant à son aide la puissance harmonique et imposante de l'orgue, s'est élevée jusqu'au *Miserere* de Léon Durant, au *Requiem* de Mozart, au *Stabat* de Pergolèze, au *Te Deum* si majestueux de nos chants d'actions de grâces.

Enfin l'encens vient encore soulever l'homme corporel et rendre la sensation la plus grossière digne d'élever la pensée jusqu'à Dieu.

Mais cette immense complication dans le symbole et dans la formule de la religion qui avait nécessité un dévouement, une abnégation si entière du sacerdoce, une augmentation si notable

dans le nombre des ministres, et déterminé parmi eux une hiérarchie aussi majestueuse que régulière, un agrandissement des temples en rapport avec celui des cérémonies et des moyens de formule, cet enlacement si intime de la religion avec l'homme dans tous les actes de la vie publique et particulière, actuelle, passée ou future, a demandé comme nécessité absolue que la religion fût enseignée aussi bien dans ses *dogmes* que dans sa formule et dans son histoire à tous les membres de la famille chrétienne, à tous les hommes, non seulement à ceux qui doivent devenir ses ministres, mais encore à ceux qui ne sont pas appelés à cette sublime vocation, seulement à des degrés différents.

Bien plus, la religion ayant nécessairement compris et dû comprendre tous les actes importants de la vie civile et sociale, il est évident qu'elle a dû comprendre aussi la direction de l'éducation et de l'instruction générale ou sociale qui, en effet, a été confiée aux ministres de la religion, et ne peut leur être enlevée sous peine de cesser d'être sociale.

L'instruction sociale ou religieuse, ce qui est la même chose dans la société chrétienne, doit donc d'abord être *dogmatique*, ce qui constitue le catéchisme ; c'est l'instruction universelle ; puis

scientifique, ou démontrant Dieu par ses œuvres, ce qui renferme l'enseignement de toutes les sciences et des lettres qui ne peuvent les unes et les autres avoir d'autre objet que les êtres existants, la création, l'œuvre de Dieu. Au-delà elle devient spéciale.

L'instruction et l'éducation deviennent ensuite spéciales ou individuelles, différentes suivant les sexes, les conditions des individus dans la société, et dès lors perdent de l'élément religieux et social d'autant plus que leur spécialité augmente et devient industrielle, ce dont, pour le dire en passant, l'école polytechnique est un exemple bien remarquable.

Ainsi comme résultat général, la religion catholique évidemment révélée à l'homme social à mesure qu'il devient capable d'en comprendre les développements, complétant la conception du créateur en ramenant la création tout entière, et l'homme complet, social et individuel au passé, au présent et au futur, a dû ramener à leur véritable destination tous les éléments de formule religieuse, nécessairement détournés par les développements religieux anormaux. C'est pour cela qu'elle paraît conserver et devait paraître conserver des traces du sabéisme, par exemple, dans le feu des lampes perpétuelles; du mithraïsme dans

la concordance des époques principales de la vie de Jésus-Christ et dans celles de ses grandes fêtes avec les mouvements apparents du soleil; dans la direction des temples d'orient en occident; du jovisme dans l'eau lustrale; toutes choses qui étaient des conséquences nécessaires de la condition matérielle de l'homme dans le temps et dans l'espace, et qui pour cela même étaient dans la religion véritable avant d'être dans les cultes usurpateurs idolâtriques, où le catholicisme par conséquent n'a pas pu aller les prendre. Mais le judaïsme, étant la préparation, la prophétie, la première phase du développement normal religieux et social, accomplie sous le secours et l'autorité de Dieu, devait tout entier passer dans le christianisme qui n'est que le développement achevé et la perfection, sauf les particularités de temps, de cérémonies et de figures qui ont dû être remplacées par la réalité.

Mais il est évident que, de quelque manière qu'on l'envisage, comme *révélée* ou comme *progrès*, la religion catholique est le *terme de l'homme social*, et que, par conséquent, chercher et rêver quelque chose de plus parfait, c'est vouloir réaliser, dans l'univers et dans l'homme, une conception autre et plus élevée que ce qui existe; et c'est ce qui prouve même qu'on ne peut pas l'envisa-

ger comme progrès, mais qu'on est nécessairement forcé d'en admettre la révélation comme la conséquence et le complément de la création par une intelligence et une puissance infinie pour un but digne de ses infinies perfections (1).

De ces deux exposés comparatifs ressort nécessairement et logiquement qu'il faut admettre deux lois de développement ; l'une anormale, sous l'influence de laquelle l'homme rejetant librement, et par suite du péché originel, l'autorité et le secours divin, et conservant pourtant le sentiment, la conscience et le besoin de Dieu, arrive par l'impuissance de son intelligence et la propension de sa nature à remplacer Dieu par la matière et par lui-même, sans jamais pouvoir atteindre à rien de complet, mais au contraire, s'il y a marche progressive, arrivant nécessairement à l'athéisme spéculatif et à la mort sociale, s'il devient pratique.

La seconde loi, la loi du développement normal qui est la conséquence de la création et de son but, conduit l'homme, sous l'influence de la révélation immédiate et par le secours et l'appui

(1) Ici finit l'exposé de ce que nous avons emprunté aux notes de M. de Blainville, que nous n'avons fait que compléter, et que nous avons, le plus souvent, donné textuellement.

d'une autorité divine, vivante et permanente, la synagogue et les prophètes avant Jésus-Christ, l'église après, de lumière en lumière, de complément en complément jusqu'au point de la perfection sociale et individuelle la plus élevée.

Mais dans les deux cas, la nature de l'homme étant la même, il devait nécessairement, sous ce rapport, se rencontrer des points de contact et de ressemblance dans les formules matérielles du culte.

Enfin, il suit de tous ces principes que la religion primitive a été une et nécessairement révélée, sans quoi Dieu n'aurait pas exécuté sa conception éternelle, puisqu'il aurait créé la plus parfaite des créatures avec des besoins qui n'auraient jamais pu être remplis, ou qui ne l'auraient été que dans un temps si éloigné que toutes les générations antérieures auraient été nécessairement dans une souffrance et une privation de la satisfaction de leurs besoins, qui aurait dû amener la mort sociale. Or, il est évident que cette religion unique primitive, nécessairement révélée, n'a pu être que le monothéisme catholique dans ses bases et le germe de toutes ses vérités nécessaires et suffisantes au développement social. D'où sort, comme dernière conséquence, que tous les peuples ont dû commencer par le monothéisme, pour s'y dé-

velopper en y demeurant, ou pour suivre une loi de développement anormal, suivant les principes précédemment exposés, en en sortant par des causes quelconques.

Cette thèse prouvée *à priori*, il nous reste maintenant à l'exposer *à posteriori*, toujours dans la direction de notre grand problème de l'origine des peuples.

Sous un certain rapport, il en est des religions comme des langues ; la seule religion vraie a partout un même fond basé sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme, mais elle varie et doit nécessairement varier dans des choses purement accessoires qui tiennent aux localités et aux mœurs des peuples, qui ne touchent en rien au dogme et à la morale essentiellement révélée. Seulement quand, au lieu de demeurer fidèles aux bases révélées, les peuples les ont remplacées par les formes accessoires, la divergence a été bien plus grande, le caractère des localités, des climats, des mœurs, etc., a pris une bien plus grande énergie, et les différences ont été bien plus tranchées. Malgré cela on trouve des traditions générales, des usages et des cérémonies répandues partout, qui prouvent qu'à l'origine elles appartenaient à une même religion.

Que tous les peuples aient été à l'origine mono-

théistes, que tous encore aient conservé l'idée d'un Dieu suprême, unique, plus ou moins défigurée à travers toutes leurs erreurs; qu'ils aient interprété et faussé les traditions à-peu-près de la même manière, qu'ils se soient même communiqué leurs fables, ce sont des faits qui ressortent indubitables de l'histoire de tous les peuples.

Nous nous contenterons pour un grand nombre de points de quelques indications sommaires; afin de ne pas répéter inutilement ce qui a été tant de fois reproduit dans un grand nombre d'ouvrages excellents.

Un premier fait, c'est que le gouvernement patriarcal a été fondé sur l'unité de Dieu, le chef de la famille était roi, docteur et pontife tout à la fois; or, chez tous les peuples nous trouvons à l'origine le gouvernement patriarcal; donc aussi l'unité de Dieu. Mais un coup d'œil rapide sur les principaux peuples prouvera mieux encore ce fait.

Europe. D'après Hérodote, les premiers Grecs avaient sur la nature et les attributs de Dieu des notions pures et sublimes. Leur religion était un véritable théisme, étranger à toutes les superstitions auxquelles ils se livrèrent plus tard, après leur contact et leur mélange avec les Orientaux. « Autrefois, dit Hérodote, ils sacrifiaient aux dieux

toutes choses qu'on peut leur offrir ; ils leur adressaient des prières, mais ils ne donnaient alors ni nom, ni surnom à aucun d'entre eux ; car ils ne les avaient jamais entendu nommer; ils les appelaient dieux en général, à cause de l'ordre des différentes parties qui constituent l'univers et de la manière dont ils l'ont distribué. Ils ne parvinrent ensuite que fort tard à connaître les noms des dieux, lorsqu'on les eut apportés d'Égypte (Herod, II, 52). » Hérodote se trompe en parlant des dieux des premiers Grecs en nombre pluriel, car il est évident que, s'ils avaient reconnu plusieurs dieux, ils auraient eu des noms pour les distinguer, preuve frappante qu'ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu qui avait « distribué l'ordre des différentes parties de l'univers. »

Orphée, le plus ancien des poètes grecs, proclame l'unité de Dieu ; « il est, dit-il, le premier et le dernier, le commencement et le milieu, de qui toutes choses tirent leur origine, et l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui les gouverne. » Quelqu'étonnant que soit ce passage, son authenticité ne saurait être douteuse, puisque Aristote le cite et le commente (*de Mundo*, c. VII, *op.* t. I, p. 475).

Nous retrouvons la même doctrine dans les vers de Linus, contemporain d'Orphée (Diog. Laer.).

L'unité de Dieu faisait partie de la doctrine enseignée dans les mystères, dès les temps les plus reculés (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XLVI, p. 371).

Le monothéisme a donc été la religion primitive des anciens Grecs ; le polythéisme, d'ailleurs, ne leur est venu que par les colonies égyptiennes, phéniciennes et asiatiques. Nous en avons étudié les phases et nous n'y reviendrons pas.

Les Romains du temps de Numa étaient monothéistes, ou à-peu-près ; ce peuple a reçu de la Grèce le polythéisme ; or, auparavant il n'était pas sans religion.

Les Chananéens adoraient le vrai Dieu, lorsque Abraham vint dans leur pays. Ce que la Genèse raconte de Melchisedec, roi de Salem, et d'Abimelec, roi de Gérare, ne permet pas d'en douter. Lorsqu'ils tombèrent dans le polythéisme, Philon de Biblos atteste qu'ils avaient un Dieu nommé Elioun, terme qu'il rend par celui de très-haut et qui n'est autre que le *Elohim* des Hébreux.

Job, les rois ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse, reconnaissaient le vrai Dieu, preuve certaine que telle était en ce temps la religion des Arabes, parmi lesquels ils vivaient.

Les Assyriens connaissaient le vrai Dieu, puisque, touchés des menaces qui leur furent faites de sa

part par le prophète Jonas, ils firent pénitence. Les Assyriens et les Chaldéens connurent le vrai Dieu et l'adorèrent d'une manière pure jusqu'au temps d'Abraham, puisque ce patriarche ne sortit de chez eux qu'à cause de l'idolâtrie qui s'y introduisait.

Hyde a prouvé fort au long que les anciens Perses ont adoré le vrai Dieu, de même que les Guèbres, qui sont leurs descendants, l'adorent encore aujourd'hui. Zoroastre, un de leurs principaux instituteurs, parle ainsi dans Eusèbe : « Dieu est le premier des êtres incorruptibles, il est éternel, non-engendré, exempt de parties ; il n'a rien de semblable ou d'égal, il est l'auteur de tout bien, le plus excellent des êtres excellents, la plus sage de toutes les intelligences. Il est le père de la justice et des bonnes lois, savant par lui-même, se suffisant à lui-même, premier auteur de la nature. »

Il en fut de même, comme nous le verrons, chez les Indiens et les Chinois. Le monothéisme fut donc de fait la première religion, et chez tous les peuples aussi l'idée d'un Dieu suprême s'est conservée, bien que mutilée et défigurée, c'est un fait trop connu pour nous y arrêter.

Nous passons immédiatement à une question plus neuve qui jetera un grand jour sur notre thèse, du moins nous l'espérons.

CHAPITRE VIII.

DU BOUDDHISME ET DU BRAHMANISME.

Le bouddhisme et le brahmanisme offrent dans leur histoire, comme dans leurs croyances, une foule de questions de la plus haute importance; mais qui, quoique pressenties, n'ont pourtant point été élucidées d'une manière satisfaisante, à cause, sans doute, des points de vue divers où se sont placés tous ceux qui en ont parlé. On a trop négligé la comparaison des données qui pouvaient conduire à la solution du problème; on a accordé trop de confiance aux traditions bouddhiques et brahmaniques elles-mêmes, et on ne les a pas assez discutées. De cette discussion pourtant devait sortir, nous semble-t-il, la vérité quand on aurait assez d'élément. Serons-nous plus heureux dans notre essai? on en jugera (1).

(1) Nous empruntons la plupart des faits et citations que nous employons, 1° au *Foé-Koué-Ki*, voyage de Fâ-Hian, prêtre bouddhiste

Le brahmanisme est depuis longtemps en possession de l'opinion publique qui lui accorde la plus haute antiquité. C'est un polythéisme corrupteur de la religion révélée. Les livres sacrés du brahmanisme sont les védas au nombre de quatre, et qui passent pour être rédigés par Vyasa le compilateur; ils renferment la doctrine sur Dieu, la création, l'âme et ses relations avec Dieu. Après les védas viennent les pouranas, au nombre de dix-huit, attribués aussi à Vyasa; ils comprennent la théogonie et la cosmogonie mythologiques. On place en troisième lieu, les grands poèmes épiques ou historiques; le Ramayana, où sont célébrés les exploits de Rama; le Mahabharata, dont l'auteur serait encore Vyasa; le Baghavat-Gita.

Les principaux Dieux du brahmanisme sont Brahma, Indra, Iswara, Linga, Wichenou, Siva, etc.

chinois, voyageant de la Chine à Ceylan, dans le cinquième siècle de notre ère; cet ouvrage a été traduit avec des notes nombreuses et importantes, par MM. Remusat, Klaproth et Landresse; 2° à l'article étendu sur l'état religieux, moral et politique de l'Inde avant l'invasion mahométane, puisé principalement dans l'ouvrage précédent, et publié par W. H. Sykes, dans le t. XII du *Journal asiatique* de Londres. Nous prévenons de cela une fois pour toutes, afin d'obvier à la trop nombreuse indication de pages des endroits cités, surtout de M. Sykes, dont le travail n'est point encore traduit en français.

Le bouddhisme, jusqu'ici beaucoup moins connu que le brahmanisme qui l'a étouffé, paraît se rapprocher davantage du théisme pur mêlé de panthéisme. Il admet une succession de manifestations ou d'incarnations de la divinité pour instruire et améliorer les hommes et les êtres créés; les personages, produits par ces incarnations, portent généralement le nom de Bouddhas; et les Bouddhas ou le Bouddha est pour ses sectateurs le maître de la doctrine ou de la religion. Cette doctrine est contenue dans des livres sacrés particuliers aux Bouddhistes.

Les Bouddhistes ainsi que les Djaïnas, appelés dans l'Inde Digambaras, ce qui signifie dépouillés de vètements et porte certains auteurs à les regarder comme les Gymnosophistes des Grecs, s'accordent à rejeter formellement l'autorité des védas.

Les Brahmanes et les Bouddhistes prétendent également à une antiquité fabuleuse. Mais comme ces deux sectes se sont mutuellement regardées comme hérétiques, laquelle des deux est sortie de l'autre, laquelle est la plus ancienne? et à quelle époque certaine faut-il remonter pour trouver leur origine? Ce sont là deux grands questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

M. Sykes pense que le brahmanisme est postérieur au bouddhisme. Suivons les preuves de son

assertion en essayant d'y introduire quelque méthode, ce qu'il a omis de faire. Nous recueillerons par ordre ce que nous disent les monuments, les livres sacrés, les voyageurs chinois, les écrivains grecs. Avant d'aller plus loin il faut savoir que le brahmanisme a usé du sanskrit pour ses livres sacrés, le bouddhisme, au contraire, a employé le pali dans ses monuments et probablement ses livres.

I. *Monuments, inscriptions et médailles.* Si nous interrogeons d'abord les monuments, nous ne trouvons aucune trace de brahmanisme dans les inscriptions ou médailles jusqu'à la période du déclin du bouddhisme du septième au huitième siècle de notre ère. De toutes les inscriptions sanskrites, publiées dans le journal de la société asiatique du Bengale de 1834 à 1841, la plus ancienne est de 309 après Jésus-Christ; deux sont de 323; ces trois inscriptions ne sont pas du sanskrit pur; une de 600 et toutes les autres du neuvième au quatorzième siècle. Mais de tous les milliers de médailles trouvées aux Indes jusqu'à l'époque du voyage de Fâ-Hian (400 — 414 de notre ère), il n'y en a pas une qui ait rapport au brahmanisme et on peut en dire autant des inscriptions, et il n'y a pas de preuve non plus du sanskrit. Les premières médailles, où il soit fait

mention du brahmanisme, sont du huitième siècle, et encore sont-elles mêlées d'emblêmes bouddhiques et les Brahmanes y sont représentés dans d'humbles relations avec les princes de ce temps, tandis que vers 973, deux ou trois siècles plus tard, les Brahmanes sont appelés dans les inscriptions seigneurs de la terre (SYKES).

Toutes les inscriptions à présent connues dans un temple de Linga, ne sont pas plus anciennes que le dixième siècle. Les temples hindous, maintenant célèbres, sont comparativement modernes; les plus anciens, consacrés à Siva, sont postérieurs à l'expulsion des Bouddhistes et probablement pas plus anciens que le neuvième siècle.

Le bouddhisme, au contraire, possède des monuments bien plus anciens. En effet, les médailles et inscriptions palis ou bouddhistes datent de 543 avant Jésus-Christ jusque vers le quatrième ou cinquième siècle de notre ère, d'après la liste publiée par la société asiatique du Bengale.

Les médailles, dit M. Sykes, dont plusieurs sont plus anciennes que l'ère chrétienne, contribuent à prouver que le bouddhisme a fleuri depuis Kachemire jusqu'à Ceylan, car la grande majorité de celles qui viennent de l'Afganistan, de Sind, de Cutch, Gujarat, Panjab ou Gein, Behat, Kanouj et autres lieux, sont couvertes d'emblêmes boud-

dhistes. Enfin, le témoignage des voyageurs chinois nous montre un grand nombre de temples boudhistes couvrant presque toute l'Inde pendant les six premiers siècles de notre ère.

Ainsi pendant dix siècles les monuments boudhistes paraissent seuls, et au moment de leur déclin ils se lient encore aux monuments brahmaniques qui finissent par les remplacer ; et ce passage des monuments bouddhiques aux monuments brahmaniques s'opère du huitième au dixième siècle et semble à peu près terminé vers le onzième siècle.

II. *Écrits et livres.* La comparaison des livres sacrés et de la littérature des deux religions nous conduira à une conséquence qui n'est pas moins frappante. « Un orientaliste, M. Wathen, a dit que lors de la conquête des Indes par les Musulmans, les Brahmanes avaient détruit tout document historique précédent. Ils paraissent cependant avoir soigneusement conservé, inventé ou arrangé des compositions sanskrites de nature à attester leur propre suprématie religieuse ou à établir leur cosmogonie, lesquelles ont entraîné l'esprit des Indiens et des étrangers à admettre sans réserve toutes leurs prétentions (Sykes). »

Le professeur Wilson a dit que la seule composition sanskrite, encore découverte, à laquelle on

puisse le moins du monde donner le titre d'histoire, est le *raja taringini*, histoire de Kachemire (introduction à l'hist.); or, cette histoire a deux anachronismes prouvés, l'un de 796 ans et l'autre de 1048 ans, et c'est comparativement un ouvrage moderne compilé en 1148 (Sykes).

Tandis que « si tous les livres bouddhiques devaient être rejetés à cause de leur désaccord et de leur défaut de chronologie, soit dans l'Inde, au Mongol ou à Ceylan, etc., il resterait encore les traductions chinoises faites dès la plus haute antiquité, où l'on trouve la doctrine de Bouddha dans toute sa pureté primitive (*Landresse dans* Sykes). » Mais il y a en outre d'autres sources, ce sont les voyages chinois dès les premiers siècles de notre ère (*id. id.*).

Cela posé, la date sous laquelle la littérature brahmane a fleuri est récente, c'est entre le cinquième et le onzième siècle de notre ère. Les pouranas ont été inventés ou compilés dans cette période; l'histoire de Kachemire a été écrite en 1148. Le drame de Ratnavali entre 1113 et 1125, et les autres drames traduits par Wilson, depuis le second siècle jusqu'au quatorzième après Jésus-Christ. Les Lilawati dans le douzième siècle, les Bijaganita en 1183, et enfin les neufs diamants de l'âge d'or de la littérature hindoue sont les con-

temporains d'un radja Bhoja; or, le premier ainsi appelé florissait en 483, le second en 665, et le dernier en 1055 (*Wilson dans* Sykes). » Le silence de Fâ-Hian sur les Ramayanas porte à croire qu'ils n'existaient pas encore, ce qui nous conduirait à placer après le cinquième siècle la date des pouranas dont Vyasa passe pour l'auteur, car tout s'accorde à prouver que Vyasa est postérieur à Valmiki, auteur présumé du Ramayana. En outre, Vyasa tient au Dieu Wichenou dont il porte un des noms *Crichna Dwépayana;* or, nous verrons que Wichenou ne paraît que vers le huitième ou neuvième siècle, ce qui reporterait encore plus près de nous la date des pouranas, et, par suite, celle des védas eux-mêmes, s'il faut avec l'opinion commune les attribuer au même Vyasa.

Mais les nouveaux travaux de MM. Burnouf, en France, et Wilson, en Angleterre, apportent de nouveaux et puissants éléments à notre thèse; M. E. Burnouf a publié le texte avec la traduction en regard des trois premiers livres du Bhagavata-pourana, et Wilson a publié la traduction anglaise du Wichenou-pourana; or, d'après le contenu de ces livres et aussi d'après les recherches de la critique la mieux éclairée, ces deux savants orientalistes sont arrivés à prouver que ces livres sont

du moyen-âge. Wilson, après Colebrooke, rapporte le Wichenou-pourana au douzième siècle de notre ère, et Burnouf pense, appuyé sur les plus fortes raisons, que le Bhagavata-pourana est du treizième siècle. On peut tirer de là la conjecture très-probable que les autres pouranas ne doivent pas être beaucoup plus anciens.

Les livres bouddhiques sont tous d'une date bien plus ancienne. M. Turnour qui en rapproche le plus la date pense (dans l'introduction au Mahavanso) que les doctrines bouddhiques n'ont été mises par écrit qu'environ de l'année 104 à l'année 76 avant Jésus-Christ. Mais l'opinion des traducteurs du Foé-Koué-Ki, c'est que les premiers livres bouddhistes parurent à la Chine pour la première fois 217 ans avant notre ère; il y en avait donc d'écrits auparavant dans l'Inde. De l'aveu de tout le monde la grande collection des livres bouddhiques fut publiée en Chine en 418 de notre ère.

Ainsi les livres bouddhiques indiens avaient tous paru et étaient même traduits en chinois quand le brahmanisme commença les siens.

Cependant l'examen plus détaillé des livres des deux religions nous menera plus loin encore. Le *Pita-Kathaya* est un ouvrage pali ou bouddhiste, écrit en 89 avant Jésus-Christ. L'*Attha-Kathà* est un ouvrage bouddhiste singlais. Le *Dipawanso* est

un ouvrage bouddhique historique de Ceylan. Tous ces ouvrages ont été résumés par Mahanamo dans le Mahavanso, qui a été traduit par M. Turnour.

Or, M. Turnour dit que le contenu du Pita-Kathaya et de l'Attha-Kathà, en ôtant le caractère bouddhiste prétendu inspiré, peut être classé sous quatre chefs : 1° un *amalgame* sans unité sur la période indéfinie qui a précédé l'avénement des vingt-quatre derniers Bouddhas ; 2° histoire des vingt-quatre derniers Bouddhas qui ont apparu pendant les douze dernières régénérations bouddhiques du monde ; 3° l'histoire de la dernière création du monde contenant la généalogie des rois de l'Inde jusqu'à 543 avant Jésus-Christ ; 4° l'histoire de Bouddha-Ghoso entre 410 et 430 de Jésus-Christ. Les deux premières divisions sont nécessairement fabuleuses et inutiles. Elles n'ont d'autre intérêt qu'autant qu'elles prouvent la foi à une succession continuelle de Bouddhas depuis l'origine des temps. A l'exception d'un petit nombre de rois et de prêtres vers la fin de la liste de la troisième période, elle est probablement tout entière plus qu'apocryphe ; mais elle offre encore quelqu'intérêt avec une liste semblable du système brahmane. La quatrième division est d'un caractère très-différent puisqu'elle offre une chro-

nologie très-détaillée des rois et des événements à la fois dans les Indes et à Ceylan. Les inscriptions et les médailles *palis* appuient cette chronologie si elles n'en sont la base.

D'après les quatre divisions de M. Turnour on trouve un certain parallélisme entre les systèmes bouddhiste et brahmanique, dans les siècles de temps remontant à l'infini ; dans les prétendues listes de rois depuis l'origine du monde, dans la dérivation de Bouddha et de Rama d'un Ixwakou ou Okkako (en pali), ancêtre commun des deux ; et dans les événements préliminaires qui occasionnent l'expulsion du dieu brahmane Rama de la cour de son père, et dans l'histoire de l'origine des shakyas bouddhistes, ces deux choses étant identiques.

Voilà donc pour les deux systèmes deux histoires prétendant également à une haute antiquité, partant toutefois d'une source commune, et identiques pour le fond ; il y a donc eu évidemment plagiat de part ou d'autre. Lequel des deux partis est le plagiaire, c'est là la question ?

L'auteur du *Dipawanso* (ouvrage bouddhique) termine son travail au trente-septième chapitre ; Bouddha-Ghoso, brahmane converti, continue jusqu'entre 410 et 432 de Jésus-Christ ; Mahanamo jusqu'en 477 ; et il est achevé par divers

chroniqueurs jusqu'en 1798, date de la possession de Ceylan par les Anglais.

Les trente-six premiers chapitres du *Mahavanso*, ouvrage qui contient les annales bouddhistes et palis de Ceylan, sont en fait du *Dipawanso*, et ont été écrits par un auteur différent de Mahanamo, qui conduit le *Mahavanso* jusqu'au règne de son neveu Dathuseno, entre 459 et 477 (1).

Or, « la chronologie du *Mahavanso*, depuis la naissance de Bouddha avant Jésus-Christ, 623, ne laisse point de doute quant à sa certitude générale; et le brahmanisme, ni le sanskrit n'offrent aucun ouvrage d'une date qu'on ne puisse révoquer en doute approchant de plusieurs siècles de celle-ci; ni non plus un ouvrage qui puisse avoir l'ombre d'une prétention à la droiture d'intention et à l'exactitude chronologique (Note de M. Sykes). »

« M. Turnour dit que, depuis la date de l'introduction du bouddhisme à Ceylan antérieurement à 307 ans avant Jésus-Christ, cette histoire est prouvée par la concordance de toutes les preuves qui peuvent appuyer les annales d'aucun pays (Note par M. Sykes). »

D'après ces deux ouvrages, le *Dipawanso* et le

(1) Journ. asiat., Soc. Beng. Vol. VII, p. 922.

Mahavanso, le bouddhisme aurait une chronologie et une existence certaine remontant au plus à 623 et au moins à 500 et quelque avant Jésus-Christ ; tandis que le brahmanisme n'a rien à opposer pour une date chronologique aussi ancienne. En outre, ses livres sont écrits beaucoup plus tard et ses monuments érigés après ceux du bouddhisme ; tout porte donc à croire que le brahmanisme est le plagiaire.

Mais le *Mahavanso* étant connu en même temps que la traduction d'un ouvrage venant d'une partie du monde si éloignée de Ceylan que l'est la Chine, et appartenant à un peuple si opposé aux Singlais dans ses institutions et ses mœurs, ajoute, continue M. Sykes, à l'intérêt des deux ouvrages ; car le *Mahavanso* confirme en beaucoup de circonstances la vérité de la relation de Fâ-Hian, et celui-ci à son tour donne au *Mahavanso* une grande authenticité en rapportant, sur les localités auxquelles le *Mahavanso* s'applique, quelques-unes des légendes, des faits et des circonstances qui se trouvent dans l'autre texte (Note par M. Sykes). »

III. *Résultat des voyages chinois dans l'Inde pendant les premiers siècles de notre ère.* D'après le voyage de Fâ-Hian, il paraît que les principaux partis religieux, dans l'Inde, étaient, au commencement du cinquième siècle de notre ère, ceux des Boud-

dhistes et des Foulan-nas; il n'est fait aucune mention des opinions brahmanes, comme ayant quelqu'importance, et Fâ-Hian ne décrit les Brahmanes que comme étant les principaux parmi les barbares. Les hérétiques, dit-il, doutent de la loi, des préceptes, de Bouddha, etc. En un mot, ils sont partagés entre la doctrine de Bouddha et celle de Foulan-na. Mais, suivant le célèbre Sengtchao, ce n'est qu'environ 800 ans après la mort de Bouddha (c'est-à-dire 284 ans avant Jésus-Christ), que les hérétiques ont commencé à se multiplier, et que plusieurs sectes s'élèvent qui amènent Déva-Boddhisattwa à composer son livre appelé *Cent-Discours*, pour défendre la vérité. Mais, si au lieu de la date chinoise (950 ans avant Jésus-Christ) de la mort de Bouddha, on adopte la date plus générale (543 avant Jésus-Christ) de cette mort, il faudrait placer cette multiplication des hérétiques vers 257 de notre ère, ce qui correspondrait d'ailleurs avec le déclin du bouddhisme, dans plusieurs contrées, lors des voyages de Fâ-Hian et d'Hivan-Thsang. (Note par M. Sykes.)

Cependant, en rapprochant les témoignages des monuments, des livres bouddhistes et des voyageurs chinois, nous arriverons à la confirmation de la thèse que nous soutenons.

D'après les inscriptions tirées de feuilles de cui-

vre datées 812 ou 822 avant Jésus-Christ, il paraîtrait que l'Inde était alors divisée en quatre royaumes. Plus tard il paraît que toute l'Inde était soumise à un seul prince, puisque le brahmane Chanako donnait la souveraineté de toute l'Inde à un descendant de la dynastie de Morian nommé Chandagutto (*supposé le Sandracottus des Grecs*) 381 avant Jésus-Christ. Bindusaro, son fils et père d'Asoko, est dit par le *Mahavanso* avoir été brahmane. Ce qui, selon nous, confirmerait l'opinion générale, que les Brahmanes ont conquis l'Inde, mais que lors de la conquête ils n'étaient nullement un parti religieux institué comme cela eut lieu plus tard, ce qui expliquerait comment les rois Brahmans embrassent la foi bouddhique. Ainsi le petit fils de Chandagutto, le fameux roi bouddhiste Asoko, 319 ans avant Jésus-Christ, était d'origine brahmane ou étrangère, comme dirait Fâ-Hian.

Le joug de ces étrangers fut quelquefois secoué comme le prouvent les petits princes que rencontra Alexandre, et ces petits princes étaient bouddhistes. M. V. Tregear a découvert quelques médailles du roi Puruchadatta que sans crédulité on peut identifier avec Porus, l'antagoniste d'Alexandre; et ces médailles prouveraient qu'il était bouddhiste.

Les médailles et inscriptions sont confirmées par les livres bouddhistes ; le *Mahavanso*, en effet, ne rappelle pas seulement la diffusion du bouddhisme dans toute l'Inde depuis le septième siècle avant Jésus-Christ, mais il témoigne encore de la séparation d'une partie presqu'incroyable de la population des devoirs séculiers pour embrasser la vie religieuse. En 157 avant Jésus-Christ, les prodigieux monastères dont plusieurs contenaient deux ou trois mille moines, et leurs dépendances, dans toute l'Inde et les pays étrangers, envoyèrent leurs prêtres prendre part aux fondations du grand temple d'Amnadha Pura à Ceylan. En admettant une grande exagération dans ces nombres et les réduisant, il en resterait encore assez pour prouver l'empire universel du bouddhisme sur une société qui supportait la séparation de son corps productif d'un nombre aussi prodigieux de prêtres qui devenaient à sa charge, car les prêtres bouddhistes n'apportaient rien à la communauté et vivaient des aumônes qu'ils en recevaient. Cette relation entre les producteurs et les non-producteurs prouve l'empire du bouddhisme, et quand même nous n'aurions pas le témoignage du *Mahavanso*, le nombre et la magnificence des temples et des monastères bouddhistes nous dirait assez fortement que le pouvoir, la richesse et les forces

des gouvernements et des individus, doivent y avoir été dévoués pendant des siècles entiers (Sykes). »

Les voyageurs chinois viennent confirmer la même thèse. « Fâ-Hian a trouvé la totalité des nations, peuples ou tribus, entre les frontières de la Chine et l'Indus, sectateurs de Bouddha et gouvernés par des princes bouddhistes. » Que le bouddhisme ait généralement prévalu dans l'Inde depuis le septième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au septième siècle après Jésus-Christ, le témoignage de Fâ-Hian devrait suffire jusqu'au cinquième siècle, puisqu'il ne trouve pas un seul prince à l'est de la Djumna qui ne fût de la foi bouddhiste, et qu'il assure que cette foi avait été sans interruption depuis Shakya-Mouni. Au septième siècle, Hivan-Thsang, autre voyageur chinois, ne trouve encore que deux princes qui ne fussent pas bouddhistes. Au moment de ces voyages il ne paraît pas qu'il y eût un seul monarque dans l'Inde, mais beaucoup de petites souverainetés. Pour la période antérieure à Fâ-Hian, on voit qu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, quand l'Inde était sous un seul monarque *Piadasi* (ou Asoko), il imprimait ses édits bouddhistes sur les rochers et les obélisques, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest de l'Inde, puisque de nombreuses inscriptions bouddhistes

ont été trouvées dans toutes les parties de l'Inde. »

M. James Princeps assurait, comme le dit le marquis de Northampton, que lors de l'expédition d'Alexandre, l'Inde était sous l'empire des souverains et des institutions bouddhistes, et que les plus anciens monarques de l'Inde n'ont aucun rapport avec la foi et les dynasties brahmanes.

Le bouddhisme, d'après ces témoignages, prévalait donc dans l'Inde, et il n'y a aucune preuve qu'il y eût des princes de religion brahmane pendant sa prédominance.

Le témoignage des monuments, des livres bouddhiques, des voyageurs chinois et de plusieurs savants orientalistes modernes, nous permet donc de conclure 1° que l'Inde était généralement divisée en petites monarchies ou États, mais occasionnellement réunie sous un seul chef, lorsque les talents et la vigueur d'un prince le rendaient capable de subjuger ses contemporains.

2° Qu'il n'y a aucune preuve du lieu et de la domination universelle des princes de la foi brahmane durant la prédominance du bouddhisme; mais qu'au temps de Fâ-Hian on a, au contraire, son témoignage positif qu'il n'y avait pas un seul prince de la foi brahmane régnant dans l'Inde, et que ce n'est qu'au septième siècle qu'Hivan-Thsang

commence à trouver des dominateurs professant le brahmanisme;

3° Enfin que le bouddhisme a été universellement répandu dans l'Inde, depuis, au moins, le cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au cinquième siècle après ; que tous les princes hindous de cette période étaient bouddhistes, et qu'il n'est fait aucune mention de la religion brahmane.

IV. Si nous recherchons maintenant l'apparition des Brahmanes et le développement de leur culte, nous arriverons encore aux mêmes conséquences. Nous avons dit que le bouddhisme était la forme religieuse indienne la plus éloignée du polythéisme, tandis que le brahmanisme admet une foule de dieux, dont les principaux sont Brahma, Indra, Rama, Iswara, Linga, Wichenou, Siva, etc. Or, Fâ-Hian et Hivan-Thsang ne font aucune mention ni du culte de Linga, ni du culte de Wichenou, qui aujourd'hui divisent le monde indien, et cependant ils donnent les détails les plus minutieux de tous les hérétiques et même des temples isolés qu'ils rencontrent. « On peut donc, dit M. Sykes, tout à fait douter si la secte sanglante et obscène des Saivas (sectateurs de Mahadeva) avait aucune existence au commencement du septième siècle, et, beaucoup moins encore ; aucun pouvoir. On peut même douter si les secta-

teurs de Wichenou se rapporteraient à aucune des dénominations hérétiques, données dans les détails précédents, qui laisseraient Brahma, Indra, Iswara (mais non Siva) et quelques dieux inférieurs comme objet de l'ancien culte du peuple que nous appelons maintenant Hindou ; culte qui a été entièrement remplacé par celui de Siva et de Wichenou et d'autres dieux d'adoption plus récente. »

Mais un fait important qui marque, nous semble-t-il, encore, comme les livres sacrés l'ont déjà fait, l'hérédité du brahmanisme sortant du bouddhisme, c'est que les Bouddhistes recevaient, parmi les divinités inférieures à Bouddha, les dieux qu'ont uniquement adorés les Brahmanes ; tels que Brahma et Indra ; Brahma même était regardé par les Bouddhistes comme inférieur à Indra. Ainsi on peut remarquer que dans les processions des images, décrites par les voyageurs chinois, des dieux brahmanes sont placés sur les chars dans un rang inférieur et subordonné à Bouddha, et que les dieux modernes de l'Hindoustan, Siva et Wichenou, ne sont pas mentionnés ; tandis que, maintenant, Indra et Brahma, qui figuraient alors, sont tout à fait oubliés. Ces mêmes voyageurs ne font aucune mention du culte de Linga qui ne paraît pas jusqu'au septième

siècle. Mais il semblerait que les sectateurs de Maha, Iswara, sont énumérés parmi les hérétiques quelques siècles avant cette date (Sykes).

Du reste, plusieurs faits prouvent que les Brahmanes n'avaient pas encore une religion constituée au temps de Fâ-Hian, bien qu'ils commençassent à se montrer. Ainsi, dans le royaume d'Out-Chang (Oudiana), au nord de Kaboul (peut-être Kachemire), royaume tout bouddhiste, avec les mœurs et la langue de l'Inde centrale, on fait la première mention des Brahmanes que Matou-an-Lin appelle la première des tribus barbares. Ce passage montre donc que les Brahmes n'étaient considérés que comme une communauté étrangère à l'État et non comme une hiérarchie religieuse, puissante, et il faut se rappeler qu'on en parle ainsi 14 ou 1500 ans après l'apparition de Shakya-Mouni, troisième Bouddha ; période à laquelle, d'après tout ce que nous avons vu, le brahmanisme n'avait pas encore lutté d'importance et commençait seulement à en acquérir.

Dans l'année 502, une ambassade de ce même royaume d'Out-Chang à la Chine, porte, dans le récit, que les Brahmanes sont considérés comme la caste supérieure parmi les étrangers, et ne sont donc pas regardés comme de la nation. Ils y sont

représentés, prenant la suprématie sur les rois et les peuples par l'astrologie.

De Bakkar, Fà-Hian arrive à la ville célèbre de Mutra (Mathura); son silence sur les Bouddhistes, dans tout cet intervalle de pays, et la circonstance qu'Alexandre avait trouvé non loin de là une ville de Brahmanes, fait croire qu'entre Bakkar et Mutra la contrée était habitée par un peuple de Brahmanes, ou, du moins, de Radjputs; et cela est très-probable, d'après le langage de Fâ-Hian qui, arrivé à Mutra, dit qu'ici la loi de Bouddha recommence à être en honneur (Sykes). »

Ailleurs, « Fâ-Hian parle des Brahmanes comme apportant chaque année des présents d'usage aux prêtres Bouddhistes ; ce qui prouverait qu'ils n'étaient pas prêtres eux-mêmes, mais plutôt séculiers et constituant, comme M. Sikes dit qu'il aura occasion de le montrer, une sorte de communauté bouddhiste. »

Voilà donc encore les Brahmanes se greffant, pour ainsi dire, sur les Bouddhistes qu'ils finiront par envahir.

Et déjà, dans le grand royaume de Luknow (Cawnpore, suiv. Wilson), Fâ-Hian fait mention, pour la première fois, d'une persécution des hérétiques brahmanes, animés d'envie ou de jalousie, et qui coupèrent un arbre miraculeux et sacré pour

les Bouddhistes. Quarante milles plus loin, il en fait de nouveau mention, comme voulant détruire les tours dans la contrée de Rama. Ce fait important des persécutions des Brahmanes, joint aux nombreuses inscriptions bouddhistes qui recommandent la douceur et l'amitié pour les Brahmanes, prouverait contre M. Sykes que déjà les Brahmanes étaient, dans quelques contrées, une puissance religieuse redoutée des Bouddhistes qu'ils cherchaient à renverser; et comme les Bouddhistes les reconnaissent comme hérétiques et recommandent de les ménager, il faudrait encore conclure qu'ils ont pris naissance dans le sein du bouddhisme même. D'un autre côté, comme le silence de Fâ-Hian, sur les Brahmanes, adorateurs de Siva, est confirmé par celui d'Hivan-Thsang qui n'en parle pas au septième siècle, il est probable que les Brahmanes n'avaient pas encore alors leur culte et leur mythologie complétement constitués.

Et, en effet, d'après Wilson, il est très-probable que toutes les formes populaires actuelles de la religion hindoue ne datent guère que du temps de Sankaria-Acharya, le grand réformateur de Siva, qui florissait très-probablement vers le huitième ou neuvième siècle après Jésus-Christ. Wilson place ailleurs la date de Wichenou-pourana à 954 de Jésus-Christ.

Cette opinion est donc tout à fait d'accord avec les témoignages d'une part, et, de l'autre, le silence des voyageurs chinois.

Nous pouvons donc conclure, avec M. Sykes, que le brahmanisme tel qu'il est enseigné par les pouranas, et tel qu'il a été connu par les Européens pendant les deux ou trois derniers siècles, n'avait point d'existence active ou d'influence pratique jusqu'au déclin du bouddhisme qu'il a probablement remplacé.

Cependant il est question de Brahmanes dès les siècles qui ont précédé notre ère; les historiens d'Alexandre en ont parlé; dans les premiers siècles de notre ère, saint Ambroise, après eux, en a aussi parlé sur le témoignage de l'évêque Muséus qui avait voyagé dans l'Inde; plusieurs autres Pères et historiens des premiers siècles de l'ère chrétienne en ont également parlé. Comment donc concilier ces témoignages avec le silence des monuments indiens et des voyageurs chinois.

Il n'y a d'abord ni assez de précision, ni assez de détails dans les récits de tous ces auteurs pour qu'on puisse en tirer quelques conséquences opposées à notre thèse. Mais, bien plus, en les étudiant avec les nouvelles données que nous avons maintenant, ils la confirmeront.

Il faut d'abord remarquer que, d'après le récit

de Shakya, le peuple indien était divisé en cinq castes. La première comprenait les guerriers... ; la seconde, les suppresseurs des crimes ou les Bahmanas ; la troisième, les ouvriers et les commerçants ; la quatrième, les chasseurs et les bergers ; la cinquième, les prêtres et les ascètes. Il n'est point ici question des Brahmanes comme caste religieuse, tout au contraire, la cinquième caste, loin d'être exclusive, était composée d'individus sortis des quatre autres castes ; d'où l'on peut comprendre comment il y a des Brahmanes Bouddhistes, des Kshatryas Bouddhistes, des Vaysias Bouddhistes et des Sudras Bouddhistes, sans qu'il soit besoin de conversion d'une autre foi. En outre, diverses expressions dans les auteurs chinois conduisent à conclure que les divisions des castes dans l'Inde étaient séculières et non religieuses, puisque les quatre castes, comme elles étaient appelées, existaient également parmi les Bouddhistes et parmi les Hindous, et existent encore aujourd'hui parmi les Bouddhistes de Ceylan et les Djens (SYKES).

M. Sykes appuie cette opinion et le texte de Shakya d'un passage d'Arrian (*Hist. des Indes*, ch. XI) : « On divise, dit Arrian, tous les Indiens en sept principales castes ; parmi lesquelles les sophistes sont, quoique moins nombreux que les

autres, les plus entourés d'estime et de vénération. Ils ne sont point obligés de s'occuper des choses matérielles, ni de fournir rien de leurs travaux à la communauté : aucune autre obligation, enfin, n'est imposée aux sophistes que celle d'offrir des sacrifices aux dieux pour la nation indienne; et, si un particulier veut offrir lui-même un sacrifice, un sophiste en est le guide, comme ne pouvant autrement rien offrir d'agréable aux dieux. Seuls des Indiens, ils sont instruits dans l'art des augures, et il n'est permis à personne d'autres d'exercer la divination... Les sophistes vivent nus, etc.

La seconde caste est celle des laboureurs; c'est la plus nombreuse des Indiens; ils ne portent point les armes et ne font point la guerre, ils s'occupent uniquement du soin de la terre, et dans la guerre entre peuplades on respecte leurs champs. — La troisième caste est celle des pasteurs, des bergers et des bouviers, ils n'habitent point les villes, ils sont nomades, vivent sur les montagnes et s'occupent de la chasse. »

« XII. La quatrième caste est celle des artisans et des commerçants; la cinquième, celle des guerriers; la sixième est celle de ceux qu'on appelle *episcopi*, surveillants; ils surveillent tout ce qui se fait à la campagne et dans les villes, et ils en rendent compte au roi....; la septième caste est celle

de ceux qui sont appelés au conseil du roi et qui l'aident dans le gouvernement. C'est la moins nombreuse de toutes.... Il n'est pas permis à une caste de contracter des mariages avec une autre caste ; on ne peut non plus passer d'une caste dans l'autre. Seulement il est permis à tous de devenir sophistes, de quelque caste qu'ils soient, parceque la condition des sophistes n'est pas douce mais la plus dure de toutes. »

1° La première caste d'Arrian, les sophistes, correspond à la cinquième de Shakya, les prêtres et les ascètes ; 2° la seconde et la troisième caste d'Arrian, les laboureurs et les bergers, sont renfermées dans la quatrième de Shakya ; 3° la quatrième, celle des artisans et commerçants, est la même que la troisième de Shakya ; 4° la cinquième est la même que la première de Shakya, les guerriers ; 5° la sixième et la septième d'Arrian correspondent à la seconde de Shakya, les suppresseurs des crimes. Les deux auteurs ont donc décrit une même division de la nation indienne. Mais bien plus, les gymnosophistes d'Arrian, tirés de toutes les autres castes, correspondent exactement à la cinquième caste de Bouddha, prêtres et ascètes. Bouddha décrit d'ailleurs ses religieux justement comme Arrian ses gymnosophistes ; les gymnosophistes comme les religieux boud-

dhistes ne s'occupent que de la religion, leur vie est dure et mortifiée comme celle des Bouddhistes, auxquels Bouddha donnait lui-même l'exemple des pénitences. C'est donc absolument la même caste.

Les inquisiteurs ou *episcopi* d'Arrian sont encore absolument la même chose que les suppresseurs de crimes de Bouddha; or, ces censeurs ou inspecteurs des mœurs portaient le nom de *Bahmana* qui marquait leur fonction, ce nom, dit M. Sykes, serait devenu Brahmana, et en preuve Bahmana est encore aujourd'hui le nom des Brahmanes dans le décan.

Arrian, comme Bouddha, comme les édits d'Asoko, comme les auteurs chinois, parle donc d'un seul et même état politique et religieux dans l'Inde à toutes ces époques diverses, c'est-à-dire depuis le cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au cinquième après. Or, la religion y est évidemment le bouddhisme, et il n'y est fait aucune mention des Brahmanes comme caste religieuse; au contraire, les *Bahmanas*, si l'on doit les prendre pour les Brahmanes, n'y sont distingués que par les fonctions civiles et destitués de tout caractère religieux, réservé uniquement aux prêtres bouddhistes. Ce qui confirme encore cette thèse, c'est qu'au dire de M. Sykes, les historiens

d'Alexandre parlent de Bouddha et jamais de Brahma. Tous ces récits s'accordent donc, mais une observation curieuse de M. Sykes vient en confirmer la vérité. Il a remarqué que la caste des bergers forme jusqu'à ce jour une classe distincte de la communauté hindoue actuelle, sous le nom de Bringaris, précisément avec les mœurs et les habitudes décrites autrefois par Arrian ; or, ils ne suivent point le symbole brahmanique ou pouranique, ils ont leur foi particulière et leurs cérémonies. « J'avais, continue le même auteur, remarqué auparavant l'identité des ornements particuliers, portés par les Bringaris hommes et femmes, et de ceux qui sont sculptés sur les figures des temples bouddhistes dans l'Inde occidentale. » La mention que Shakya et Arrian font de cette tribu donne plus d'intérêt à cette observation qui vient prouver, à son tour, que les aniennes castes indiennes, dont elle est évidemment un débris, n'étaient pas Brahmanes.

Si les Brahmanes avaient eu quelqu'influence religieuse dans la société, Arrian en eut probablement parlé ; si même ils avaient existé autrement que comme Matou-an-Lin les décrit 700 ans plus tard, comme la principale des tribus barbares, ou comme Soung-Young parle d'eux en les appelant la caste supérieure parmi les étrangers

Arrian l'eût aussi remarqué; or, quand il les cite dans son expédition d'Alexandre, ce qui n'est pas plus de trois fois, il en parle évidemment comme d'une tribu. Après avoir parlé des villes des Mallis, il dit qu'Alexandre conduisit ses forces vers une ville de Brahmanes, apparemment dans le territoire des Mallis, car il est dit que plusieurs Mallis y avaient cherché refuge; la ville et le château furent vigoureusement défendus par les habitants, dont 15,000 perdirent la vie; et cette défense prouve que les Brahmanes étaient armés, par conséquent qu'ils n'étaient pas exclusivement une caste sacerdotale, comme ils prétendent l'avoir été dès leur origine. Ici donc encore Arrian, comme les Bouddhistes et les Chinois, regarde les Brahmanes comme une tribu, un peuple à part et non comme des prêtres.

Quand maintenant il parle de Brahmanes sophistes ou gymnosophistes, il est impossible que ces Brahmanes aient été les mêmes que la caste exclusive des Brahmanes modernes, car les sophistes appartenaient à toutes les castes. En outre, les Brahmanes modernes ne peuvent ni manger ni communiquer avec les étrangers comme le firent les sophistes d'Alexandre et comme les Bouddhistes le faisaient avec toutes les autres castes. Aristobule (dans *Strabon*, l. 15) dit avoir

vu à Taxille deux sophistes, tous deux Brahmanes accompagnés de disciples, venir s'asseoir et manger à la table d'Alexandre. Le texte d'Aristobule prouve en outre que tous les sophistes n'étaient pas Brahmanes, puisqu'il dit deux sophistes brahmanes, mais qu'il y avait des Brahmanes qui se faisaient sophistes; ce qui s'accorde parfaitement avec le fait de la vie de Shakya qui le représente convertissant des Brahmanes, et avec ces autres faits de princes d'origine Brahmane, mais qui étaient Bouddhistes.

Si on se rappelle en outre que, d'après les védas, si les Brahmanes du temps d'Alexandre avaient été une caste sacerdotale, ou si les sophistes brahmanes avaient été les mêmes que les Brahmanes modernes, ils auraient dû prendre la vie animale et user de chair dans les sacrifices, puisque cet usage n'a été proscrit qu'au neuvième siècle, après la chute du bouddhisme, par les réformateurs de Siva, tandis que les sophistes ou gymnosophistes, d'après les historiens grecs, vivaient en Bouddhistes, entièrement et exclusivement de fruits, d'herbe et d'eau sans toucher jamais à la vie animale, on trouvera que les Brahmanes et les sophistes diffèrent d'un pôle à l'autre.

Concluons donc que les Brahmanes des historiens grecs étaient des séculiers qui pouvaient

devenir sophistes, et que ces sophistes de quelque caste qu'ils fussent étaient des religieux bouddhistes, ou comme l'ont pensé d'autres auteurs des Djaïnas qui n'étaient probablement qu'une secte bouddhiste, mais qui n'étaient certainement pas des Brahmanes de la caste sacerdotale moderne.

Enfin, la description que saint Ambroise donne improprement sous le nom de Brahmanes se rapporte à celle de Bouddha 600 ans avant J.-Ch.; et à celle des historiens d'Alexandre 300 ans avant J.-Ch. En effet, les Brahmanes de saint Ambroise ne peuvent avoir été des Brahmes, parcequ'ils étaient tirés de toutes les classes de la société, allaient nus, étaient monothéistes, séparés de toute occupation séculière, vivaient d'eau et de fruits, n'offraient point de sacrifices animaux (ce que les Brahmes faisaient anciennement et font encore en mangeant du sacrifice); en outre, parcequ'ils vivaient dans les forêts et les Brahmes vivent dans les villes; et peu d'années après ce que saint Ambroise en écrivait sur le témoignage de l'évêque Muséus, les habitudes mondaines et séculières des Brahmanes sont attestées par Fâ-Hian qui en avait sur son vaisseau, allant en Chine comme marchands.

Les Brahmanes de saint Ambroise sont donc les mêmes personnages que les gymnosophistes des

Grecs et les prêtres de Bouddha. Il faut qu'il y ait eu confusion de noms, ou qu'il existât alors des Bouddhistes nommés Brahmanes. On peut en dire autant de tous les autres auteurs grecs ou des pères de l'Eglise qui ont parlé du même sujet.

On peut donc conclure, comme l'indiquent la comparaison des faits et certaines expressions dans les voyageurs chinois et autres auteurs indiens ou grecs, que les Brahmanes étaient une communauté séculière et non religieuse ; au fait, comme il est établi par Matou-an-lin et Soung-Young, une tribu d'étrangers et qu'ils n'avaient d'influence ni religieuse ni politique jusqu'après l'invention des pouranas, et pendant les périodes de confusion qui ont suivi le déclin du bouddhisme, l'élévation des états Radjputs, l'extention du culte de Siva et de Wichenou, et l'invasion mahométane. Or, comme tout s'accorde, les Bouddhistes, les Chinois, les Grecs et saint Ambroise, tant sur l'état de l'Inde, sur les habitudes et les mœurs de la caste religieuse, que sur les dates précises et l'état de séculiers et d'étrangers des Brahmanes, il faut conclure que le bouddhisme est la seule religion ancienne de l'Inde.

Si résumant maintenant et rapprochant tous ces faits nous considérons : 1° que les monuments, les inscriptions et médailles ne font mention du

brahmanisme pour la première fois qu'au huitième siècle de notre ère, tandis que, depuis le cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au cinquième après, tous les monuments, les inscriptions et médailles dans toute l'Inde sont Bouddhistes ; 2° que les Brahmanes, après avoir détruit tout document historique, n'ont encore que des histoires prouvées apocryphes par des anachronismes démontrés, que d'ailleurs, tous leurs livres importants ont été écrits entre le cinquième et le quatorzième siècle de notre ère, tandis que les livres bouddhiques ont été écrits entre 217 avant Jésus-Christ et le cinquième siècle de notre ère, et même traduits en chinois, et qu'ils ont une chronologie d'une certitude générale corroborée par les écrivains chinois ; 3° que le contenu de ces livres, comme les voyageurs chinois, d'accord avec les monuments, prouve l'empire presqu'universel du bouddhisme depuis 500 ans avant Jésus-Christ jusqu'à 500 ans après, et que ce fait est confirmé par les orientalistes les plus recents ; 4° que le culte des Dieux brahmans ne fut pas connu des premiers voyageurs chinois et que ces Dieux n'apparaissent que vers le huitième, neuvième et dixième siècles ; 5° enfin que les historiens grecs ne font que confirmer tous ces faits ; nous aurons évidemment la preuve que le bouddhisme a regné

universellement dans l'Inde à l'exclusion du brahmanisme jusqu'au cinquième siècle de notre ère au moins.

Si nous considérons d'autre part : 1° que de l'accord des livres bouddhiques, des voyageurs chinois, des historiens grecs et autres, les Brahmanes sont une tribu séculière et étrangère à l'origine ; 2° que les monuments, les inscriptions et médailles ne font mention d'eux et de leur culte qu'en cessant de parler du bouddhisme ; 3° que les livres brahmanes commencent où finissent les livres bouddhistes ; 4° que des Brahmanes ont souvent embrassé le bouddhisme ; que les inscriptions et médailles de la période de transition montrent le bouddhisme mêlé avec le brahmanisme ; que les livres brahmaniques, étant postérieurs en dates aux livres bouddhiques et leur étant pourtant identiques sur un grand nombre de points, sont évidemment des copies ; qu'en outre, les premiers dieux des Brahmanes sont un héritage du bouddhisme qui en faisait des dieux inférieurs ; 5° enfin, que les Brahmanes ont été regardés vers le cinquième siècle comme hérétiques et pourtant ménagés par les Bouddhistes ; nous aurons la preuve positive que le brahmanisme s'est greffé sur le bouddhisme, qu'il a hérité d'une partie de son culte, de ses livres, et

qu'il a fini par l'envahir et le remplacer dans l'Inde.

L'accord de toutes les dates, et de toutes les sources, prouve que cette transition du bouddhisme au brahmanisme s'est opéré du cinquième au neuvième siècle de notre ère.

De la solution que nous croyons avoir mise en évidence, ressort une autre question encore plus positivement résolue, s'il est possible; nous voulons parler de l'antiquité du sanskrit et de l'antériorité du pali. Cependant elle a besoin de quelques éclaircissements, que nous allons exposer en suivant toujours la même marche.

I. *Inscriptions.* De toutes les nombreuses inscriptions qui ont été jusqu'ici découvertes dans les Indes, il n'y en a pas une seule en sanskrit avant Jésus-Christ. Toutes les inscriptions sanskrites, en grand nombre, sont depuis 800 à 1573 de notre ère. Les inscriptions *palis*, au contraire, sont presque toutes de 543 à 40 avant Jésus-Christ; nous n'en avons remarqué qu'une seule de 371 après Jésus-Christ, dans la liste publiée par le Journal asiatique du Bengale. Mais on en a trouvé beaucoup d'autres des premiers siècles de notre ère; or, parmi ces nombreuses inscriptions, il n'y a pas un seul texte bouddhiste en sanskrit plusieurs siècles après Fâ-Hian. Il y a pourtant un

exemple d'une inscription quasi sanskrite sur des feuilles de cuivre venant de Valabhi, dans le Gujarat, à la date supposée de 328 de notre ère, mais Sykes pense qu'un traducteur pali traduirait plus facilement qu'un sanskrit.

II. Les inscriptions donc prouvent que le pali était la langue bouddhique; et toutes les anciennes écritures bouddhistes viennent prouver la même chose, car elles sont toutes en pali ou magadi; or, dans les premiers siècles de notre ère, on a cherché dans toutes les provinces de l'Inde à compléter la collection des livres saints, et, dans aucune occasion, on ne fait mention de la différence qui existerait entre les dialectes de ces textes. Fâ-Hian ne parle jamais que d'une seule langue sacrée ; ce fait, joint aux inscriptions, porte à croire que cette langue unique était le pali. La transcription chinoise changeant les terminaisons, il est impossible de distinguer ensuite le sanskrit du pali. Cependant les Chinois étudient et enseignent le bouddhisme dans la langue fan; or, comme avant Fâ-Hian toutes les inscriptions sont en *pali* et qu'il n'y a point d'inscriptions sanskrites d'une ancienneté égale, on doit d'autant plus douter de la simultanéité du sanskrit. Que l'idiome pourtant fut le même dans les divers pays où alla Fâ-Hian, cela est prouvé par la facilité avec laquelle il communique

sans parler de changement de dialecte, ce qui prouverait que la langue fan est le pali ; et, quand Klaproth pense que le langage parlé alors était le sanskrit par la raison qu'on ne sait pas si les livres bouddhistes étaient écrits en pali à cette époque, il est suffisamment réfuté par l'existence des inscriptions *palis*. — Le caractère employé dans ces inscriptions est l'antique forme du moderne devanagari ; en outre, chaque lettre sanskrite moderne peut être reconnue lettre par lettre dans les anciennes lettres *palis*, et on peut supposer que le sanskrit s'est perfectionné, qu'il était plus rude anciennement; le mot *sanskrit* signifie *poli*, *achevé*, tandis que le mot *pali* signifie *racine*, *original*. Dans le fait, nous n'avons de preuve d'existence aux périodes les plus anciennes que pour le pali; et les anciennes copies des védas eux-mêmes diffèrent, dit Wilson, à la fois de mots et de construction du sanskrit des ouvrages plus modernes.

Ainsi, comme il n'est fait mention que de l'usage d'une seule langue par les auteurs chinois, et comme la totalité des anciennes écritures bouddhistes sont encore trouvées en pali ou magadi, tandis qu'il n'y a aucune mention de copies anciennes en sanskrit, et comme toutes les plus anciennes inscriptions relatives au bouddhisme

sont en vieux *pali*, il faut conclure, avec M. Sykes, que la langue fan, que Fâ-Hian étudiait et dans laquelle les livres, qu'il portait avec lui en Chine, étaient écrits, était une ancienne forme du pali et non pas le sanskrit. Les preuves de l'existence du sanskrit manquent pendant les six ou sept premiers siècles de notre ère, tandis que nous avons les preuves les plus étendues de l'existence du pali.

Il en est donc des langues, comme des cultes, auxquelles elles ont servi; le pali règne avec le bouddhisme et disparaît avec lui, le sanskrit sort du pali, comme le brahmanisme du bouddhisme.

Nous croyons donc avoir répondu à la première question que nous nous sommes posée, savoir : lequel du bouddhisme ou du brahmanisme sort de l'autre, lequel est le plus ancien? Quant à la seconde question : à quelle époque certaine faut-il remonter pour trouver leur origine? Nous croyons y avoir également répondu pour le brahmanisme; il nous reste à l'examiner pour le bouddhisme.

CHAPITRE IX.

BOUDDHISME.

C'est un fait certain que le bouhdhisme a prévalu généralement dans l'Inde depuis les Hymalaya jusqu'à Ceylan et depuis Orissa jusqu'à Gujarat, dans la période qui s'étend depuis le cinquième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au septième siècle après; et que sa chute finale dans l'Inde n'a pas eu lieu avant le douzième ou quatorzième siècle, puisque, d'après certaines inscriptions, quelques princes bouddhistes auraient encore existé en 1197 et 1305.

Tout s'accorde aussi à prouver que le bouddhisme a pris naissance ou, du moins, s'est formulé dans l'Inde. Foé-Bouddha est né à Kia-Weï-Lo'weï, au nord de Benarès (*Foé-Koué-Ki*, note du ch. XXII). Benarès et ses alentours sont le lieu où Shakya Mouni commença ses prédications (*id.* p. 305, note). Quelques épithètes descriptives des quali-

tés corporelles de Bouddha permettent de déterminer que l'ensemble de la physionomie de ce personnage se rapporte à la race indienne (*Introduction au Foé-Koué-Ki*, par M. Landresse, page XXVI.)

Ce premier point, de l'origine indienne du bouddhisme, est avoué par tout le monde et par les Chinois eux-mêmes, qui reconnaissent, dans tous leurs livres, avoir reçu cette doctrine de l'Inde. « Il était, en effet, constant, à la Chine, au commencement du cinquième siècle de notre ère, que l'Inde centrale est la véritable patrie du bouddhisme; que Shakya-Mouni est né à Kâpila, aux environs d'Aoude et de Lucknow. Son père était un prince de ce pays, tributaire du roi Magdha, lequel résidait à Pât'Alipoutra. Toute sa prédication s'est accomplie au nord du Gange, dans les provinces d'Aoude, de Benarès et dans le Behar septentrional; il a fini sa carrière au nord de Patna, dans le voisinage des montagnes du Nepâl (*Introduction au Foé-Koué-Ki*, p. XLIX). » Il n'y a donc aucun lieu de douter de cette origine du bouddhisme; peu importe ce qu'ait été Bouddha, la doctrine est indienne, au moins pour la forme.

Mais à quelle époque faut-il placer la naissance du bouddhisme? Pour résoudre cette question, il est important de suivre dans ses progrès l'effusion

de la doctrine bouddhique chez les divers peuples qui l'ont reçue.

Chine. « On sait que l'Inde n'a été connue des Chinois qu'au temps de l'expédition de Tchang-Khian chez les Dahœ, 126 ans avant Jésus-Christ. Quant au nom de Thian-Tchu (le nom le plus ordinaire de l'Inde dans les livres chinois), il n'a été employé, pour la première fois, que la deuxième année Iang-Hi, 159 ans après Jésus-Christ (Note du ch. II du *Foé-Koué-Ki*, p. 14). » Le nom *Thian-Tchu*, pour désigner l'Inde, est cité, pour la première fois, dans les annales chinoises, à la huitième année du règne de l'empereur Ming-Ti des Hans (65 ans avant Jésus-Christ). Ce nom ne se trouve ni dans les Kings, ni dans aucun autre ouvrage antérieur à la dynastie des Hans. Le dictionnaire Choué-Wen, rédigé par Hiu-Tchin, en 121 de notre ère, ne contient pas même encore le caractère *tchu* qui est le second dans le mot *Thian-Tchu* (*id.*, *id.*).

Le bouddhisme n'était donc pas connu à la Chine avant Jésus-Christ, puisque les Chinois connaissaient à peine le nom de l'Inde; mais voici des preuves positives : « Un Samanéen, nommé Cheli-Fang, paraît être le premier ministre bouddhiste qui soit venu des contrées occidentales à la Chine, pour y répandre sa religion, l'an 217

avant notre ère, accompagné de dix-huit religieux, mais il est douteux qu'il eût avec lui des livres sacrés, si l'on doit admettre, avec M. Turnour, que la doctrine bouddhique n'a été mise par écrit que de 104 à 76 avant Jésus-Christ. Mais deux ans avant Jésus-Christ, des livres furent apportés par I-Tsoun-Keou, envoyé des Gètes. Cependant, d'après les historiens chinois, ce ne fut guère qu'une soixantaine d'années après qu'eut lieu son adoption officielle (*Introd. au Foé-Koué-Ki*, p. XXXVIII).

Le bouddhisme ne s'est donc établi à la Chine que de la fin du premier au quatrième siècle de notre ère, comme le prouvent les voyages de Fâ-Hian; mais il était déjà établi chez d'autres peuples. « Il y a trois phases remarquables, trois époques principales dans l'histoire de cette propagation. Après la mort de Bouddha, quatre grandes missions se répandent dans les contrées limitrophes de l'Hindoustan. La foi s'établit dans la Perse orientale; les habitants des royaumes de Kachemire et de Kandahar la reçoivent et l'introduisent à Ceylan. C'est la première époque. Là les doctrines saintes obtiennent comme une *nouvelle révélation;* les croyances sont ravivées par les pompes du culte, par la ferveur des prédications; des apôtres zélés vont les porter sur le continent :

les uns dans l'Inde en deçà du Gange, à Ava, à Siam, chez les Birmans ; les autres dans la Bactriane, la Petite-Boukarie, à la Chine, en Corée et au Japon. Ils couvrent de monuments religieux les contrées qu'ils parcourent, et consacrent le souvenir de leur mission en laissant partout sur leur passage la foi, la langue, les institutions indiennes. C'est la seconde époque. La troisième est celle du lamanisme ou du bouddhisme réformé. Au commencement du cinquième siècle, le samanéisme, qui est le bouddhisme primitif, avait déjà pénétré dans le Thibet sans avoir pu s'y maintenir; deux cents ans plus tard il y était la religion dominante. Dès ce moment, les fréquentes incursions des Tartares dans la partie septentrionale de la Chine, le succès des armes des peuples de race Tongouse à l'occident du Chen-Si, au Thibet et dans les pays qui avoisinent la mer Bleue jusqu'à Khotan, deviennent un moyen de propagation que les sectaires de Bouddha mettent à profit avec autant d'adresse que de succès (*Introduct. au Foé-Koué-Ki*, p. xxxv-xxxvi). » Le Foé-Koué-Ki (*Voyage du prêtre bouddhiste Fâ-Hian, de la Chine à Ceylan de 400-414*) se rapporte à la moitié de la seconde période (*id.*).

Ainsi nous avons des dates précises. La troisième période du bouddhisme ou le lamanisme

commence au huitième ou neuvième siècle de notre ère. La seconde période, le bouddhisme se répandant à la Chine, etc., commence à la fin du premier siècle de notre ère et finit vers le huitième. Beaucoup de voyages bouddhiques signalent cette période. Enfin, la première période finit au second siècle de notre ère, mais nous n'avons point encore la date précise de son commencement. Cependant un fait de la plus haute importance, c'est que le bouddhisme, en s'étendant, développe ses doctrines et son culte comme cela arrive à Ceylan, où il y a comme *une nouvelle révélation;* il se modifie même profondément pour devenir, dans la troisième période, le lamanisme. Cela semble donc annoncer déjà accession de nouvelles doctrines, mélange de culte et de croyances.

Entrons, s'il est possible, plus avant dans l'étude des origines bouddhiques. Foé-Bouddha, Shakya-Mouni. Milê-Phou-Sâ, sont, dans les opinions bouddhiques, un seul et même personnage, autant d'incarnations du même Dieu. Cependant parmi les Bouddhas de l'âge actuel, les uns sont reconnus par une secte et rejetés par l'autre. Ainsi du temps de Fâ-Hian il existait des sectaires bouddhistes qui honoraient la mémoire des trois Bouddhas, prédécesseurs de Shakya, et

qui refusaient leurs hommages à Shakya, qu'on dit être le fondateur du bouddhisme. Il y a aussi dans un passage de sa vie quelque chose de plus fort qu'une présomption de l'existence du bouddhisme avant Shakya. Dans sa jeunesse il était toujours pensif, et en sortant il trouva un Samanéen ou prêtre bouddhiste....... Voilà donc un prêtre bouddhiste connu et décrit par Shakya-Mouni. En outre, son père cherchait comment il l'empêcherait d'embrasser *la doctrine*, et pourtant il embrasse la vie religieuse et devient un bouddha et non pas le bouddha. Shakya lui-même, dans un sermon à Benarès, parle de Bouddhas précédents. Et ailleurs il est dit que la doctrine des reliques *s'arira* est pour le vulgaire, voulant parler des reliques des anciens Bouddhas. « Quoi que l'on veuille penser, ajoute M. Sykes, des deux premiers (Bouddhas de l'âge actuel), qu'ils soient apocryphes ou non, il paraît au moins que le prédécesseur immédiat de Shakya, Kasyapa, avait eu, en dépit de la chronologie absurde et des fables dont il est environné, une existence positive selon la croyance des Bouddhistes du quatrième siècle. Car non seulement Fâ-Hian fait souvent mention de sa naissance, de sa vie, et de sa mission, mais il décrit encore une grande tour à Aoude, dans le voisinage de la célèbre cité de Rama-Ayoddha, qui contenait ses os entiers (Sykes). »

Telle est l'opinion de M. Sikes; elle nous semble un peu hardie. Il avoue lui-même qu'il abandonne les deux premiers Bouddhas, *qu'ils soient apocryphes ou non.* Quant à Kasyapa, le troisième Bouddha, il accorde qu'il est environné de fables et fondé sur une chronologie absurde; il ne lui reste donc plus que la croyance des Bouddhistes du quatrième siècle et les os entiers contenus dans la tour d'Aoude. Or, la croyance des Bouddhistes du quatrième siècle ne prouve absolument rien que l'existence des fables et de la chronologie absurde dont elle entoure Kasyapa; l'autorité des reliques de la tour d'Aoude, comme de toute autre relique, est détruite par le discours même de Shakya, qui dit que la doctrine des reliques des anciens Bouddhas est pour le vulgaire, ce qui prouve que de son temps déjà les docteurs et les prédicateurs n'avaient pas foi en ces reliques. Les deux seules raisons de M. Sykes ne suffisent donc pas pour donner même l'ombre d'une preuve à l'existence d'antiques Bouddhas. « Or, M. Rémusat n'était pas éloigné de penser que Shakya-Mouni, ou le Bouddha de l'âge actuel, est le seul type réel d'après lequel des personnages imaginaires ont été créés, pour être rapportés dans cette qualité de Bouddhas à différentes périodes mythologiques. Cette conjecture pourrait con-

duire à reconnaître si le dogme de la pluralité des Bouddhas et de leurs manifestations successives remonte au temps même de la fondation du bouddhisme, et comment l'adoration de la divinité s'est trouvée peu à peu presque effacée par le culte des saints (*Introduct. au Foé-Koué-Ki*, p. xxx). » Cette opinion du savant orientaliste deviendra plus qu'une conjecture si l'on considère 1° qu'il y a eu presque autant de Bouddhas que de pays divers; car d'après Fâ-Hian, le pays de Thi-Ho'wei, où régnait le père de Phousâ, antique Bouddha, devait être situé dans la Perse orientale. Ainsi, tout en conservant pour la vie réelle de Shakya-Mouni les traditions locales qui se rapportent à l'Inde centrale et septentrionale, les Bouddhistes ne craignent pas de transporter la scène des actions mythologiques de leurs saints fabuleux hors des limites de l'Hindoustan (*Foé-Koué*, p. 92.).

2° Que, dans le Foué-Koué-Ki, les hommes purifiés, tels que les Arrhans, les incarnations du premier et du second ordre nommés Bouddhas et Bodhisattwas, non plus que les dévas (classe d'êtres que les Brahmanes ont retenue) ne sont nullement des dieux, mais seulement des âmes engagées et plus ou moins avancées dans la route de la perfection (*Introduct. au Foé*, p. xxx).

3° Enfin, qu'il n'y a rien de certain ni même de

vraisemblable ni sur les dates, ni sur les lieux de l'apparition de ces Bouddhas divers.

L'opinion qui n'admet que le seul Bouddha Shakya-Mouni paraît donc la plus vraisemblable.

Mais ce Shakya-Mouni lui-même, cet unique Bouddha, quel est-il? A quelle époque est-il né? Les Chinois et les autres peuples ayant tous reçu cette religion des Indiens, ont nécessairement répété les opinions indiennes sur ce point; c'est donc évidemment l'autorité des Indiens seuls qu'il s'agit de discuter, et il nous semble qu'on n'a pas assez tenu compte de cette règle de critique. Cependant examinons d'abord les dates que nous présentent les livres bouddhiques chinois. D'après ces livres, la naissance de Shakya-Mouni est fixée à l'an 1029 avant Jésus-Christ, et sa mort à l'an 950; et cela d'après l'accord de ces livres beaucoup préférable aux variations de plus de mille ans entre les opinions européennes, dit M. Rémusat (*Mél. asiat.*, t. 1, *sur la succession des trente premiers patriarches bouddhistes*). Cet accord n'a pourtant, à notre avis, d'autre autorité que celle de la source dont il est la copie.

Cependant un document qui paraît mériter quelque confiance a été traduit dans le premier volume des *Mélanges asiatiques*. C'est une liste de trente-trois personnages que les Bouddhistes nom-

ment illustres, et par lesquels, suivant ces sectaires, la doctrine secrète a été transmise successivement depuis Bouddha lui-même jusqu'à une époque postérieure à celle où les livres sacrés qui lui sont attribués furent traduits en chinois. Or, la première traduction des livres bouddhistes fut faite en 418 de notre ère, par Fotou-Pa-To-Lo. Cette liste est insérée dans l'*Encyclopédie japonnaise;* elle donne l'époque de la vie de chacun de ces personnages, correspondante aux empereurs régnants de la Chine. La naissance de Shakya-Mouni y est fixée à l'an 1029 avant Jésus-Christ, et le dernier patriarche indien au cinquième siècle de notre ère, époque où les patriarches bouddhistes s'établirent à la Chine sous le nom de maîtres de la doctrine, résidant à la cour des rois de la Chine et de la Tartarie jusqu'au treizième siècle. C'est évidemment l'authenticité de la première liste qu'il s'agit de constater. Or, nous n'avons encore aucun moyen d'y arriver; nous avons même les raisons les plus fortes d'en douter, car d'après les traducteurs du Foé-Koué-Ki (1), dont M. Rémusat est le principal, « le calcul de certains auteurs chinois place la naissance de Shakya à l'an 1027,

(1) La traduction de Foé-Koué-Ki est postérieure aux mélanges asiatiques, cela est à remarquer pour ne pas voir contradiction dans l'opinion de M. Rémusat, mais seulement progrès dans ses recherches.

ou 1029 avant Jésus-Christ, et sa mort à l'an 950. Le calcul suivi par d'autres auteurs chinois, *très bien instruits* des traditions bouddhiques, place la naissance de Shakya en 688 avant Jésus-Christ, et sa mort en 609 (p. 42). »

Dans la vie de Shakya il est fait mention de quatre-vingt-quinze hérésies qui peuvent se réduire à onze. On ajoute à ces onze neuf points sur lesquels les hérétiques sont en erreur, et il n'y a pas moins de vingt hérésies relativement au Nirvan'a ou à l'extinction de Bouddha.

D'après Hinang-Thsang, les collections diffèrent sur la détermination de l'époque de la mort ou du Nirvan'a de Bouddha. Les unes le placent il y a plus de 1,200 ans, d'autres plus de 1,300, d'autres plus de 1,500. Il y en a même qui assurent qu'il n'y a que 900 ans et que 1,000 ans ne se sont pas accomplis depuis cet événement (*Pian-I-Tian*, liv. LXXV, art. 7.) Hinang-Thsang écrivait vers l'an 640 de Jésus-Christ; c'est donc à cette année que se rapportent ces calculs qui mettent la mort de Shakya-Mouni en 569, 660, et même 360 ans avant notre ère (*Foé-Koué*, p. 237). Mais voici un monument indien qui vient de plus nous donner une date positive. « Les ruines de Kia-Ye ou Bouddha Gaya furent visitées en février 1833 par l'ambassadeur Birman

Meng-macha-tchesou et sa suite, pendant son voyage dans les provinces supérieures de l'Hindoustan; Cet ambassadeur était accompagné du capitaine Burney. En parcourant les ruines et les examinant avec soin, les voyageurs découvrirent une inscription ancienne en caractère *pali*, laquelle était à moitié sous terre, près du Maha-Bodhi-Gatch, ou figuier sacré, sur la terrasse du temple. M. Burney en prit avec soin et avec beaucoup de peines trois copies, dont deux, avec la traduction, furent remises au gouverneur général et à l'ambassadeur Birman; la troisième était destinée à la *Société asiatique* de Calcutta. Cette inscription portait : « Ceci est une des quatre-vingt mille chapelles élevées par *Sri-Dharm-As'oka*, souverain du Djam Bodwip, à la fin de la deux cent dix-huitième année (326 ans avant Jésus-Christ), après l'annihilation du Bouddha, sur la sainte place où Bhugawan (Bouddha) goûta le lait et le miel (madhapyasa); étant, par le laps du temps, tombée en ruine, elle fut reconstruite par le prêtre Naïk Mahanta. Ayant de rechef été ruinée, elle fut restaurée par le radja *Sado-Mang*. Après un long intervalle elle fut encore démolie....... De cette manière la chapelle fut reconstruite pour la quatrième fois, et terminée le vendredi, dixième jour de *pyadola*, dans l'année de sakkaradj 667 (1305 de Jésus-

Christ). Le dimanche huitième du Tatchhaou momgla 668 (1306 de Jésus-Christ), elle fut consacrée avec des cérémonies brillantes où l'on offrit des comestibles, avec des parfums, des bannières et des lampions, ainsi qu'avec des guirlandes du fameux arbre kalpa wriks'a, etc (*Foé-Koué-Ki*, p. 277-278). »

Ainsi d'après cette inscription *pali*, la chapelle fut bâtie pour la première fois en 326 avant Jésus-Christ, la deux cent dix-huitième année après la mort de Bouddha ; ce qui placerait cette mort à l'an 544 avant Jésus-Christ. En rapprochant cette date de celles qui placent cette mort à l'an 560 et 660, ne serait-on pas fondé à la regarder comme la plus vraisemblable.

Cependant des traditions indiennes faisaient remonter l'origine du bouddhisme jusqu'au dixième siècle avant notre ère, dit l'auteur de l'introduction au *Foé-Koué-Ki;* des monuments, dont plusieurs subsistaient encore, dont quelques-uns étaient en ruine, confirmaient le témoignage de ces traditions. Cette opinion courait au cinquième siècle de notre ère, mais l'auteur ne cite aucun des monuments en question. Il dit plus loin : « On assure que la même religion avait aussi pénétré très-anciennement dans le Décan, et il existait dès-lors dans cette contrée des excavations en

forme de temple dont on faisait remonter la construction aux temps mythologiques. Cette opinion existait au temps du voyage de Fâ-Hian, vers le quatrième siècle de notre ère. »

Or, H.-H. Wilson dit, à l'occasion de ces excavations en forme de temples du culte de Siwa et de celui de Bouddha que, « selon une tradition dont il a parlé plus haut, les Bouddhistes ne vinrent dans la péninsule de l'Inde que vers le troisième siècle après Jésus-Christ; et que leurs excavations n'ont donc pu être faites que dans le cinquième ou sixième siècle. » M. Klaproth pense que le *Foé-Koué-Ki* réfute suffisamment cette hypothèse. Il est vrai que d'après Fâ-Hian ces excavations existaient avant le cinquième siècle. Mais n'auraient-elles pas pu être antécédentes à l'arrivée des Bouddhistes et cependant leur être attribuées; cela serait d'autant plus probable que, d'après Wilson, elles appartiennent aussi bien au culte de Siwa qu'à celui de Bouddha. En outre, quand même elles seraient réellement l'œuvre des Bouddhistes, du troisième au cinquième siècle, ils ont bien eu le temps de les construire. Ces monuments n'ayant d'ailleurs aucune date, ne prouvent évidemment rien contre ceux qui en portent.

Il y a du reste, d'après les traducteurs du *Foé-Koué-Ki*, « trop peu d'accord entre les différentes

dates rapportées par Fâ-Hian, et pas assez d'unité dans sa manière de compter, pour qu'il soit possible d'établir un point de départ bien déterminé comme base de sa chronologie. Cependant, continuent-ils, il faut reconnaître qu'il compte ici d'après l'ère bouddhique chinoise généralement admise (950 avant Jésus-Christ), qui diffère de cinq siècles de celles des Singlais (543 avant Jésus-Christ), et suivant laquelle l'année 1497, depuis le Nirwan'a de Bouddha, répondrait à l'année 410 de Jésus-Christ, date qui est aussi celle de l'époque bien certaine du séjour de notre voyageur à Ceylan. »

En rapprochant donc les dates, nous aurions pour la plus ancienne, celle des Chinois, la mort de Shakya-Mouni en 950; celle d'autres auteurs chinois très-bien instruits, 609; d'après Hinang-Thsang, 560 et 360; d'après l'inscription pali de Kia-Ye, 544; et enfin d'après les Singlais, 543. Les Indiens et les Singlais étant la source et l'origine, méritent évidemment plus de confiance, d'autant plus que les milliers d'inscriptions et de médailles trouvées dans l'Inde, placent toutes la mort de Shakya vers 500 et quelque avant Jésus-Christ. Il est donc rationnel de placer les commencements du bouddhisme vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ. Cependant ne semble-

t-il pas qu'il faille admettre deux époques bien distinctes, l'une avant le cinquième siècle et l'autre dans ce siècle. Ces deux époques ne répondraient-elles pas à deux phases dans la doctrine indienne. Nous aurons à l'examiner. Pour le moment nous devons constater qu'il n'y a pas assez d'accord sur la date de l'apparition de Shakya-Mouni, pour rien conclure de positif. Cependant ces dates et ces monuments nous donnent la solution d'une question importante, nous avons vu en effet que le bouddhisme, né dans l'Inde, avait commencé sa première période de prédication dans les royaumes de Kachemire, de Kandahar et à Ceylan, cette période finissait au second siècle de notre ère ; nous avons maintenant des données positives pour assigner son commencement ; les inscriptions et les médailles qui placent la mort de Shakya en 500 et quelque, le monument de Kia-Ye qui la place en 544, la date des Singlais, qui la place en 543, prouvent évidemment que la première prédication du bouddhisme n'a pas commencé dans ces lieux avant cette époque, et que probablement même elle lui est postérieure.

Il nous semble donc prouvé maintenant que si le bouddhisme a été formulé en système religieux avant l'an 500, il n'était encore connu que dans une très-faible partie de l'Inde. C'est donc là qu'il

s'agit de chercher son existence primitive. Or, toutes les traditions indiennes avant le dixième siècle au plus, ne sont que fables et chronologies absurdes, sur lesquelles il est impossible d'établir aucun fond; il n'y a, d'ailleurs, aucun livre avant le second ou le premier siècle avant notre ère. Où donc Shakya-Mouni, ou mieux les Bouddhistes, ont-ils puisé leur doctrine? Ce ne peut-être évidemment que dans trois sources : 1° ou dans les observations et méditations communes à toute raison humaine; ou 2° dans l'origine commune à tous les peuples; ou 3° enfin dans une communication étrangère. — Ce ne peut pas être dans la première source, car il y a dans le bouddhisme une multitude de dogmes qui ne sont ni du domaine de l'observation, ni du domaine de la raison (1). Ce ne peut pas être non plus dans la seconde source, car la plupart de ces dogmes n'ont été révélés dans leurs détails que longtemps après la dispersion des peuples; ils ont bien pu cependant et même dû en posséder le fond tiré de cette origine commune, mais non certains détails, qui nécessitent la troisième source, la communication étrangère. Les doctrines étrangères durent être répandues à peu près dans le même

(1) Voir les règles critiques, préf.

temps dans toute l'Inde ; ce fait est appuyé sur ce que le fond de la doctrine sera le même chez tous les peuples qui l'embrasseront, tout en y amalgamant les erreurs idolâtriques, dont ils étaient imbus, avec des fables locales. En effet, l'étude du langage bouddhique et son interprétation, par M. Rémusat, « fait voir qu'il n'existe aucune différence essentielle entre les opinions des sectaires du Nepâl, du Thibet et de la Chine, relativement aux principes de la doctrine ésotérique (*Introd. au Foé*..., p. XXVIII). » La source est donc commune.

Un second fait vient à l'appui, les premiers livres bouddhistes n'ont paru que dans le second ou le premier siècle avant Jésus-Christ, et les autres dans les cinq premiers siècles de notre ère ; ces livres ont été composés dans des localités différentes, puisqu'on y trouve des fables et des erreurs locales ; mais pourtant tous sous l'influence de la même doctrine fondamentale, puisqu'ils la renferment. Mais cette doctrine n'a été vraiment et nettement formulée que par la collection de ces divers écrits recueillis en différents pays, et la traduction qui en fut faite en 418, à la Chine.

La composition locale de ces livres et la doctrine fondamentale qu'ils renferment d'une manière identique, prouvent donc l'influence d'une doctrine étrangère répandue à peu près dans le

même temps chez tous ces peuples, par une même cause. Ce qui nous ramène en dernier lieu à rechercher cette cause.

Or, pour arriver à la solution au moins probable de cette question, il est nécessaire de tenir compte de plusieurs faits. Un premier fait que nous avons déjà cité, mais que nous devons rappeler ici, c'est que les Bouddhistes tout en conservant le fond des actions de leurs saints fabuleux, ne craignent pas d'en transporter la scène hors des limites de l'Hindoustan; ainsi, d'après Fâ-Hian, le pays de Thi-Ho'weï où régnait le père de Phou-Sâ, antique Bouddha, prédécesseur de Shakya-Mouni, qui répandit le bouddhisme dans l'Inde, ce pays devait être situé dans la Perse orientale. Les Bouddhistes eux-mêmes reconnaissent donc avoir reçu un de leurs saints et au moins une partie de leur doctrine de la Perse, et cela avant leur Bouddha national, Shakya, qu'ils regardent comme leur fondateur. Cette tradition est confirmée par des médailles, M. James Princeps pense que Kadphises a regné à Kaboul environ l'an 200 de Jésus-Christ. Les médailles de Kadphises ont des légendes grecques, le roi a un chapeau persan sur la tête et il se tient debout près d'un autel. Voilà donc dans ces médailles des origines grecques et persanes. Or, d'après le père Longo-

bardi, missionnaire à la Chine, « les gymnosophistes des Indes et les bonzes de la Chine, qui ont emprunté d'eux leur doctrines, Laotseu et les Taosu ses disciples, comme les lettrés chinois depuis le premier jusqu'au dernier, anciens et modernes, ont tous tiré leur origine de Zoroastre, mage et prince des Chaldéens, qui le premier a enseigné la doctrine du chaos éternel et de l'unité de subtance, etc. (*Traité sur quelques points de la religion des Chinois*, p.43). » Voilà donc, dans cette manière de voir, la source du principe panthéiste indien et chinois. Or, Zoroastre, né en 589 avant Jésus-Christ, à Urmi, ville de la Médie septentrionale, avait été très-certainement instruit par les Juifs, on l'a même cru Juif d'extraction (HYDE, *hist. relig. vet. pers.*, c. 24; PRIDEAUX, *hist. des Juifs*, l. IV; *Mém. de l'Acad. des inscrip.*, t. XXVII, in-4°, etc.). On l'a fait disciple de Daniel et d'autres d'Esdras. D'autres l'ont fait entrer en communication avec les Grecs, par Pythagore. Ainsi donc si c'est là la source unique des religions indiennes et chinoises, ce que nous ne croyons pas, elles seraient d'origine juive et grecque.

Un autre fait important c'est que le samanéisme ou bouddhisme primitif existait avant Shakya-Mouni. Les prêtres de la suprême raison, les mêmes que les taosu de la Chine, disciples de

Laotseu, avaient pour emblème le swastika ou croix mystique ; or, ce même emblème se trouve au commencement et à la fin des inscriptions bouddhistes dans le Décan et généralement dans les médailles bouddhistes, conservées au musée indien ; en outre, les docteurs de raison ou taosu vinrent plus tard de diverses contrées pour vénérer Bouddha. Le bouddhisme s'identifie donc avec la doctrine de la suprême raison. Or, les docteurs de raison ou sectateurs de la croix mystique étaient répandus dans la Chine et dans l'Inde avant l'avénement de Shakya, et ils professaient, dit M. Sykes, un bouddhisme véritable qui est positivement établi comme la religion universelle du Thibet avant l'avénement de Shakya. Il résulte de plusieurs passages du Foé-Koué-Ki que la secte philosophique qui reconnaît Laotseu pour fondateur était, au commencement du cinquième siècle de notre ère, très-anciennement répandue déjà dans les contrées, situées à l'ouest et au sud-ouest de la Chine et jusque dans l'Inde. On ne saurait nier d'ailleurs l'analogie qui existe entre les opinions des *docteurs de la raison* et celles des Bouddhistes ; analogie qui porte sur le fond des doctrines comme sur les détails de la croyance populaire, et qui s'écarte trop de ce cercle de vérités et d'erreurs qui ramènent constamment

les hommes au même point, pour qu'on puisse croire qu'elle se soit formée spontanément dans les deux pays, indépendamment de toute communication ou de quelqu'influence traditionnelle (*Introd. au Foé*... p. XXXVIII). Ainsi donc le culte de la suprême raison qui a précédé le bouddhisme est une de ses principales sources, mais il n'est pas né dans la Chine puisqu'il était au Thibet dès auparavant. D'ailleurs, M. Rémusat a appuyé sur tant de preuves son opinion que la Chine avait dû recevoir de l'Occident le dogme platonique de la raison, de l'unité-trine, du souffle d'harmonie qui unit les esprits à la matière, des incarnations, etc... qu'elle ne peut plus paraître paradoxale qu'à ceux qui ne seraient pas en état d'en suivre l'examen (*Introd. au Foé*... p. XVI).

La Chine a reçu le culte de la raison et ses dogmes par Laotseu. Or, « il est certain que Laotseu a puisé aux mêmes sources que les maîtres de la philosophie ancienne, que Pythagore et Platon. Un témoignage, digne de foi, prouve qu'il est venu dans la Bactriane (au sixième siècle avant notre ère), » et, par conséquent, il a traversé le Thibet. « Mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée ou même la Grèce... Chez lui comme chez les Grecs, ce sont mêmes erreurs, mêmes rêves philosophiques,

théologiques, sur Dieu, le monde, l'homme; et aussi mêmes vérités, le tout exprimé à peu près dans les mêmes termes. Dieu y est appelé *Jehovah*, comme chez les Hébreux. Vraisemblablement il tenait sa doctrine ou des Juifs des dix tribus que Salmanasar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon (*Mel. asiat.*, t. 1, p. 97). »

Ainsi Laotseu, au sixième siècle avant notre ère, a reçu de l'Occident, des Hébreux et de la Grèce ou du moins de la même source que les Grecs. Voici donc une seconde source des religions chinoises et bouddhiques, et cette seconde source est la même au fond que la première et la confirme. A nous en tenir là, nous aurions déjà une puissante probabilité, mais il y a plus, essayons de pénétrer plus avant.

Nous avons reconnu deux grandes époques primitives du bouddhisme; la première qui s'étend du cinquième siècle avant notre ère au premier siècle de Jésus-Christ, et la seconde qui s'étend du premier siècle de notre ère au huitième. Les dates positives nous ont donné ce résultat; la publication certaine des livres bouddhiques l'a confirmé; leur contenu, les voyages chinois, les

monuments, la comparaison du bouddhisme et du brahmanisme ne permettent pas d'en douter.

Ces deux époques doivent être regardées comme deux développements de la doctrine bouddhique. Or, à ces deux époques correspondent dans l'Inde deux grandes prédications de la doctrine révélée dans nos livres saints. L'une de ces prédications a eu lieu par les Juifs de la dispersion et de la captivité de Babylone, et l'autre par les apôtres chrétiens. Ce résultat paraît étonnant, mais il n'en est pas moins vrai pour tout esprit judicieux et une critique impartiale.

L'an 729 avant Jésus-Christ, Salmanasar, roi des Assyriens, s'empara de Samarie et en transplanta les habitants jusque dans les villes les plus reculées de la Médie; en 680 avant Jésus-Christ, Assar-Addon dispersa les restes des royaumes de Syrie et d'Israël dans la Perse, la Médie et les provinces les plus réculées de l'Orient. L'an 606 avant Jésus-Christ commence la captivité de Babylone, Nabuchodonosor emmena la plupart des Juifs, et surtout un grand nombre de princes, de prêtres et même des prophètes dans son royaume qui s'étendait alors jusqu'à la Médie. Par là les Israëlites des dix tribus et ceux de la Judée se rencontrèrent dans le malheur de la captivité et y confondirent leurs larmes; ce fut la fin du

schisme. A cette époque les livres des Juifs contenaient le pentateuque, Job, les juges, les livres sapientiaux, la plupart des psaumes, Isaïe qui commença à prophétiser en 759 et mourut avant la captivité qu'il avait prédite ; une partie et même tout Jérémie qui commença à prophétiser au moment de la captivité, mais dont les écrits furent transportés en Assyrie. Ils recueillirent pendant la captivité même les prophéties de Daniel et d'Ezéchiel qui prophétisèrent en Assyrie avant l'an 676, etc.

Or, les Juifs, possesseurs de ces livres et plus attachés que jamais à la doctrine qu'ils renfermaient, se répandirent dans tout l'Orient, dans l'Inde et la Chine. De la Perse ils passèrent par la Bactriane et le Thibet pour se rendre à la Chine, il y avait par ces pays un chemin très-anciennement tracé pour les communications de l'Asie occidentale et de l'Asie orientale. « Il y a eu à la Chine, dit M. Rémusat, des Juifs qui y ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de la Perse (*Nouv. mél.*, t. 1, p. 38) ; » et M. Sionnet a prouvé le même fait dans une petite brochure qui a pour titre : *Essai sur les Juifs de Chine.* En outre, nous avons vu que toutes les traditions bouddhiques, indiennes et chinoises s'accordent à placer l'origine du bouddhisme dans l'Inde occi-

dentale, septentrionale et centrale, que même Phou-Sâ, prédécesseur de Shakya-Mouni, était de la Perse orientale. Or, la Perse orientale et le Kaboul sont un même pays, qui n'est même pas séparé par des montagnes; dès que les Juifs sont répandus dans toute la Perse, ils le sont par là même dans le Kaboul. L'Inde septentrionale et centrale n'est séparée du Thibet que par les montagnes du Nepâl. Les Juifs arrivèrent donc dans l'Inde dès le moment de la dispersion, c'est-à-dire au septième siècle avant notre ère ; mais ce n'était pas quelques Juifs seulement, ce fut toute la nation que la captivité força de se livrer au commerce et rendit les colporteurs de tous les peuples de l'Asie; par là tout fut modifié; les Juifs portèrent leurs doctrines et leurs livres avec eux; on emprunta le fond et on y mêla les fables locales, l'esprit et les mœurs. On fit de la chronologie et des personnages de ces livres une propriété, pour ainsi dire, nationale; on retrouva là des origines qu'on ignorait, et dont on s'empara pour se faire des titres de familles suivant les idées propres à chaque peuple. *Jéhovah* put très-bien devenir le premier Bouddha (1); Moïse et le Messie promis,

(1) Les voyelles du mot *Bouddha* sont les mêmes que celles du mot *Jehovah*, qu'on prononce aussi *Jouva*, mais d'ailleurs le nom de Boudda a bien pu être tiré du mot *Jeoudda* Juda, le Dieu de *Joudda*, *Boudda*.

les prophètes devinrent des Bouddhas successifs; on ne fit que les transplanter et les défigurer. Les Juifs, répandus à la fois dans toutes ces contrées, y ravivèrent les croyances antiques; le culte et les doctrines s'agrandirent et reçurent un nouvel éclat avec la nouvelle révélation; vers la fin de cette période, cinq ou six cents ans après la dispersion des Juifs, les premiers livres bouddhistes sont écrits dans différents lieux sur les mêmes données fondamentales. Des temples s'élèvent dans les royaumes de Kandahar, de Kachemire et de Ceylan; ce fut là la première époque positive du bouddhisme.

La seconde époque commence avec la prédication chrétienne dans le premiers siècle de notre ère; saint Thomas, d'après Origène (*Ap. Euseb. hist.* l. III, c. I, p. 87), prêcha l'Évangile aux Parthes; ensuite il passa chez d'autres nations, et même il parcourut tout l'Orient. Suivant Sophrone (*Ap. S. Hier. in cat. de S. Thom.; Théodoret de leg. serm.*), il planta la foi chez les Mèdes, les Perses, les Carmaniens, les Hircaniens, les Bactriens et d'autres peuples voisins. Les Grecs le font apôtre des Indiens et des Orientaux (*Nicéphore, hist.*, l. II, c. XL). Si l'on en croit les Indiens et les Portugais, saint Thomas annonça l'Évangile aux Brahmanes (Bouddhistes) et aux Indiens au delà de la grande île de

Taprobane, que les uns prennent pour Ceylan et les autres pour Sumatra. Ils ajoutent qu'il souffrit le martyre à Méliapour ou S.-Thomé, sur la côte de Coromandel, dans la peninsule en deçà du Gange (GODESCAR, *Vie de St. Thomas*).

Tillemont et d'autres doutent qu'il ait jamais prêché au-delà de l'île de Taprobane.

D'un autre côté, plusieurs églises de l'Orient, et notamment celle de Méliapour, regardent saint Thomas comme leur premier fondateur. Mais il est probable que quelques-unes ne reçurent la foi que de ses disciples. Celle de Méliapour, et tous les chrétiens dits de saint Thomas célèbrent la liturgie en langue chaldaïque, et dépendent du patriarche de Mosul : deux circonstances qui semblent montrer que leurs premiers prédicateurs vinrent d'Assyrie. On voit par le synode tenu à Diampar, au royaume de Cochin, en 1599, par Alexis de Menessès, archevêque de Goa, qu'ils se servaient d'expressions nestoriennes, et qu'il régnait parmi eux un grand nombre d'abus, d'erreurs et de superstitions.

Nous lisons dans la préface de ce synode qu'ils ne tombèrent dans le nestorianisme qu'au neuvième siècle et qu'ils furent pervertis par certains prêtres nestoriens venus de l'Arménie et de la Perse (GODES., *Vie de saint Thomas*).

Il est au moins certain que l'Évangile fut annoncé dans les premiers temps vers le Thibet, et dans quelques contrées orientales de la grande Tartarie, sur les frontières de la Chine (Voyez *Othon de Frisingen*, l. VII, c. XXXVIII; *Martinus Polonus*. — *Vincent de Beauvais*. — *Jacques de Vitri*).

Il paraît que les Tartares donnèrent anciennement quelques connaissances du christianisme aux Chinois, et les missionaires des derniers temps croient avoir trouvé des monuments qui prouvent ce fait (Voy. *Mamachi*, t. II, p. 377).

Il est prouvé par tous les anciens Pères et par la critique la plus sévère, que l'Évangile de saint Mathieu fut écrit en hébreu moderne, ou en syro-chaldaïque, langue des Juifs après la captivité. Selon saint Jérôme et saint Augustin, la version grecque fut faite du temps des Apôtres et peut-être par quelqu'un d'eux, et l'original interpolé fut abandonné; au temps de saint Jérôme, on n'en connaissait qu'une copie en hébreu dans la bibliothèque de Césarée.

Or, l'Apôtre saint Barthélemi pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, au rapport d'Eusèbe (l. v, c. 10) et y porta l'Évangile de saint Mathieu en hébreu. On lit dans Eusèbe que saint Pantène, invité par des Indiens que le commerce attirait à

Alexandrie, à aller annoncer Jésus-Christ dans leur patrie et réfuter les Brahmanes, se rendit à leur prière et et partit pour les Indes au commencement du troisième siècle. Il y trouva des traces de christianisme et on lui montra une copie de l'Évangile de saint Mathieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemi. Saint Pantène, étant revenu à Alexandrie quelques années après, y rapporta cet exemplaire.

Après saint Pantène, l'évêque Muséus, dont saint Ambroise a suivi le récit, voyagea dans l'Inde, il alla à Ceylan et remonta de là sur le continent. L'Inde était en communication avec l'Égypte depuis le temps d'Alexandre; or, Alexandrie était alors l'entrepôt de toutes les nations, les Juifs y étaient en grand nombre, les Grecs y dominèrent et après eux les Romains; c'est au milieu de cet état de choses que le christianisme apparut, et quand nous n'aurions pas des faits positifs, nous serions en droit de conclure qu'il fut porté dans l'Inde, soit par le commerce, soit autrement, et il est plus que probable que l'histoire ne nous a pas transmis les noms de tous les missionnaires qui allèrent y prêcher dans les premiers siècles.

Quoi qu'il en soit, plusieurs faits certains ressortent de ce que nous venons d'exposer : 1° dans

le premier siècle de notre ère, l'Évangile fut prêché dans l'Inde, et au moins jusqu'à Ceylan, par saint Thomas; et plus loin par ses disciples, sinon par lui-même; 2° dans ce même siècle, par saint Barthélemi; et 3° dans la fin du second siècle, ou le commencement du troisième, par saint Pantène; 4° un exemplaire de saint Mathieu en syro-chaldéen y fut porté dès le premier siècle; 5° l'évêque Muséus traversa l'Inde après saint Pantène; 6° ce fut aussi dans ce laps de temps qu'ils reçurent des missionnaires et des livres syro-chaldéens, puisqu'ils en ont suivi la liturgie; 7° que les Nestoriens au neuvième siècle ne firent que pervertir ces églises qui existaient déjà. Le christianisme a donc été prêché dans l'Inde depuis le premier siècle de notre ère.

Cette prédication nous marque la seconde époque du bouddhisme; de nombreux livres furent composés alors, et les traditions chrétiennes y subirent le même sort que les traditions juives. Ce fut après cette époque que Fâ-Hian fit son voyage et recueillit les livres, à l'aide desquels fut collationnée la grande collection bouddhique, publiée à la Chine en 418.

Pour confirmer cette thèse, il nous reste à montrer les doctrines juives et chrétiennes dans les croyances bouddhiques.

1. *Dieu, trinité, création.* De la comparaison des doctrines essentielles de toutes les sectes bouddhiques des divers pays, «l'on peut conclure que la religion samanéenne reconnaît l'existence d'un Dieu suprême, *unique* et *trine* tout à la fois; d'un être distinct du monde qu'il a formé et de la matière qu'il a produite; en un mot, d'un Bouddha, premier principe, auquel un certain nombre d'êtres sanctifiés ont pu s'assimiler complétement, car, par la pratique des vertus, la prière et l'extase, on rentre dans le sein de la divinité, dont tous les êtres sont sortis par émanation, et l'on s'identifie de nouveau avec elle (*Introduction au Foé*, p. XXVIII).» Toute la cosmogonie des Bouddhistes repose évidemment sur la doctrine d'un seul être auquel tout est ramené par l'action successive et réciproque des deux principes, l'esprit et la matière... La durée du monde est subordonnée à la moralité des actions des êtres vivants, laquelle prolonge leur existence individuelle ou la réunit finalement à la substance universelle, et les mondes se forment, se détruisent et se reforment tour-à-tour (*Introduction au Foé*).

Voilà donc, dans le bouddhisme, 1° le dogme fondamental de l'unité de Dieu, dogme universel et primitif chez tous les peuples; 2° le dogme de la Trinité, explicite et précis dans le judaïsme et

surtout le christianisme; mais généralement répandu chez presque tous les peuples, bien que d'une manière confuse. Il serait, pour ces raisons mêmes, difficile de ne pas admettre ce dogme comme primitif. Il se trouve, d'ailleurs, assez nettement exprimé dès les premiers chapitres de la Genèse, où il est dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, Dieu y est, en outre, représenté créant le monde par *sa Parole, son Verbe*; et l'esprit fécondant, l'énergie créatrice, apparaît aussi sur les eaux. Or, les premiers chapitres de la Genèse sont, très-certainement, de l'aveu de tous les critiques et commentateurs juifs et chrétiens, le résumé succinct des traditions les plus anciennes, et, de l'aveu d'un grand nombre, le résumé d'écrits antécédents à Moïse. L'admission universelle de ce dogme, par presque tous les peuples, jointe à ces traditions antiques et probablement à ces écrits, permet de croire que ce dogme de la Trinité était beaucoup plus explicite que Moïse, qui ne faisait que résumer, ne l'a exprimé et n'a eu besoin de l'exprimer, puisqu'il était cru par le peuple pour lequel il écrivait.

Ces deux dogmes de l'unité de Dieu et de la Trinité ne prouvent donc qu'une origine primitive commune, mais ils la prouvent positivement, surtout le dernier qui est au-dessus de la raison hu-

maine, et qu'elle n'a pu, par conséquent, connaître sans une révélation.

3° Nous trouvons, en troisième lieu, dans le bouddhisme, la distinction précise du monde et de Dieu, de l'esprit et de la matière, la production de la matière et la création des êtres par Dieu. Ces dogmes sont encore universels, mais confus et plus ou moins mêlés de panthéisme chez tous les peuples. Le judaïsme et le christianisme seuls en ont professé toute la pureté, et le bouddhisme est peut-être de toutes les religions celle qui s'en rapproche le plus; cependant il y a le principe faux de l'émanation et du retour dans le sein de Dieu, qui est évidemment une erreur locale, mêlée à la pureté du dogme reçu.

4° La moralité des actions, conservatrice du monde et des individus, et qui suppose nécessairement le dogme du libre arbitre, est une conséquence qui ne ressort nettement que du dogme catholique, juif et chrétien, dont tous les livres saints ne cessent d'inculquer, presque à chaque page, cette conséquence; il est donc probable que cette croyance bouddhique, trop fréquemment et trop *explicitement* répétée pour être supposée primitive, vient du judaïsme;

5° Enfin le Dieu unique et le Bouddha, premier principe, sont un seul et même être; les

Bouddhas successifs ne peuvent donc être que des manifestations de ce Dieu unique; et dès lors toute discussion de leur existence et de leur manifestation doit partir de là pour être logique.

Pour comprendre la suite de notre parallèle entre le bouddhisme, le judaïsme et le christianisme, il faut se rappeler que Dieu ou Bouddha ne se manifeste pas seulement par lui-même, mais encore par des personnages vénérables et sanctifiés, des espèces de prophètes auxquels ils se communique. Or, nous retrouvons les principaux de ces personnages ayant tous les caractères de ceux de la Bible.

1° « Il y a, dit M. Sykes, une coïncidence inattendue entre la doctrine de Shakya sur l'état d'innocence et sur la chute, et nos propres récits bibliques ;

2° Au ch. VI du Foé-Koué-Ki, Fâ-Hian place à *Tholy* (pays complétement inconnu) un personnage très-remarquable. « Il y eut, dit-il, autrefois dans ce royaume un *Lohan* (un homme vénérable, un saint) qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, transporta un sculpteur dans le ciel de *Theou-Chou* pour y contempler la stature et les traits de *Milé-Phou-Sa*, et en faire, après être redescendu, une représentation taillée en bois. Cet artiste monta trois fois de suite pour voir le per-

sonnage, et après il exécuta une statue haute de huit toises, et dont le pied avait huit coudées. Les jours de fête, cette statue est toujours resplendissante de lumière ; les rois de ce pays lui rendent à l'envi les plus grands honneurs. Elle subsiste encore actuellement dans cet endroit. » Cependant il faut remarquer que Fâ-Hian ne dit nulle part l'avoir vue, ce que, dans sa scrupuleuse exactitude, il n'aurait pas manqué de faire, si cela était; en outre, ce n'est que d'après ce qu'on lui a dit qu'il parle de ce pays de Tholy qu'il ne paraît pas avoir visité; mais quand cela serait, cela ne prouverait rien contre ce que nous croyons.

Si l'on veut en effet y réfléchir, ce Lohan de Tholy n'a-t-il pas les plus grands rapports avec Moïse ? Moïse, en effet, par une puissance surnaturelle, fut transporté plusieurs fois sur le mont Sinaï pour s'y entretenir avec Dieu, qui lui montra les modèles de tout ce qu'il devait faire dans le Tabernacle et surtout dans l'Arche d'alliance et de ses Chérubins. Et Béséléel, le premier des ouvriers, fut inspiré par Dieu pour exécuter tout ce que Moïse avait vu; voilà donc le Lohan et le sculpteur. L'Arche devait être en bois comme la statue de Milé; et dans un grand nombre de fêtes l'Arche fut resplendissante de lumière comme la statue. Et les rois de Juda, entre autres David et

Salomon, rendirent les plus grands honneurs à l'Arche d'alliance. Il y a donc entre ces deux faits les rapports les plus frappants.

On dit ailleurs que « parmi les dix grands disciples de Shakya-Mouni, le sixième, nommé *Moù-Kian-Lian*, s'était acquis la plus grande force surnaturelle, les autres brillaient par l'exacte observance des préceptes, par la manière dont ils prêchaient la doctrine et dont ils expliquaient les choses spirituelles. » Voici une succession des disciples de Shakya-Mouni qui pourrait peut-être nous donner une induction de l'époque de sa manifestation et de ce qu'il est réellement. Nous savons d'abord que c'est un Bouddha véritable, par conséquent une manifestation réelle du Dieu un. On nous le représente avec une succession de dix grands disciples, dont le sixième est remarquable et caractéristique; son nom est *Moù-Kian*, qui a le plus grand rapport avec *Mosché, Mousché, Moïse;* Moù-Kian s'était acquis la plus grande force surnaturelle, Moïse aussi a été le prophète le plus remarquable par le grand nombre de ses miracles. Ni Moù-Kian, ni Moïse n'étaient éloquents; les autres disciples de Shakya étaient remarquables par l'exacte observance des préceptes ou par leurs prédications. Les cinq premiers grands disciples ne seraient-ils pas les cinq grands patriarches

Adam, Noé, Abraham, Isaac et Jacob, tous remarquables par leurs actes de vertus et souvent mentionnés dans l'Écriture; Moïse ou Moù-Kian serait le sixième, et à côté de lui brille Aaron par son éloquence; il était chargé de répéter tout ce que Dieu avait dit à Moïse, les grands prophètes tous éloquents viendraient compléter le nombre des grands disciples.

D'après cela, Shakya-Mouni ou Bouddha serait le dieu de tous ces patriarches et prophètes qui seraient ses grands disciples. Cela serait confirmé par ce que les livres bouddhistes font dire dans une foule d'endroits à Shakya qu'il est le Dieu tout-puissant, créateur de tout.

D'un autre côté, Shakya est représenté avec des attributions qui n'appartiennent qu'au Messie et qui semblent prises les unes de l'Évangile et les autres des prophètes. Ainsi il est dit (p. 181, *note du Foé-Koué-Ki*), que Shakya-Mouni passa cinq ans dans les déserts avant d'atteindre la perfection absolue. Il devint Bouddha à trente ans et vécut ensuite quarante-neuf ans occupé à prêcher sa doctrine. Ceci ne se rapporte-t-il pas évidemment à la retraite de Jésus-Christ dans le désert, à sa vie publique et à sa prédication qui commencent à trente ans.

La naissance du bouddha Shakya-Mouni n'est que la prophétie d'Isaïe amplifiée : à sa naissance, dit-on, « les dieux firent paraître trente-deux signes ou présages relatifs à cet événement.... » Voici les plus remarquables : « Les monticules et les collines s'aplanirent...., les arbres secs se couvrirent de fleurs et de feuilles...., les terrains sans eaux produisirent des lotus grands comme les roues d'un char...., cinq cents éléphants blancs (regardés comme des animaux dangereux) qui s'étaient pris d'eux-mêmes dans les filets se trouvèrent devant le palais. Cinq cents lions blancs sortirent des montagnes de neige et se trouvèrent liés à la porte de la ville...., les tourments des enfers furent interrompus...., les insectes vénimeux se cachèrent, et les oiseaux de bonne augure chantèrent en agitant leurs ailes...., les sourds, les aveugles, les muets, les paralytiques, les lépreux et les hommes affectés de toutes sortes de maladie furent guéris radicalement.... (*Foé-Koué-Ki*) » Qu'on compare ce passage avec les paroles d'Isaïe : « Toute vallée sera exaltée, et toute montagne et toute colline sera abaissée.... (*Is.*, ch. XL, verset 4.) Le désert se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse, et fleurira comme un lis. Elle germera de toutes parts...., la terre la plus aride est devenue un lac; des fontaines jaillissantes ar-

rosent des terres desséchées ; là où habitaient les serpents, s'élevera la verdure des roseaux et des joncs... (*Is.*, c. xxxv, verset 1, 2..., 7.) Sous son règne (du Messie), le loup habitera avec l'agneau ; le léopard reposera auprès du chevreau ; la génisse, le lion, la brebis, se joueront ensemble... L'enfant à la mamelle se jouera avec l'aspic ; l'enfant nouvellement sevré portera la main dans la caverne du basilic. Ces animaux ne nuiront plus sur la montagne sainte... (*Is.*, c. xi, verset 6-9)... Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts ; le boiteux sera agile comme le cerf ; la langue du muet sera prompte et rapide... (*Is.*, chap. xxxv, verset 5, 6.)

Il serait difficile de retrouver une ressemblance plus frappante que celle qu'offrent ces deux passages ; la couleur indienne amalgamée avec les pensées hébraïques ne fait que confirmer la falsification de l'original dans la copie.

Postérieur à Shakya-Mouni, apparaît un autre personnage non moins remarquable par sa vie, ses œuvres et son action sur le monde, c'est Milé-Phousâ, fils de la bonté ou de la tendresse ; il doit succéder à Shakya-Mouni. D'autres assurent qu'il est né dans le ciel à l'époque où Shakya embrassa la vie religieuse, c'est-à-dire quand la vie moyenne des hommes était de cent ans. Suivant une pré-

diction de Shakya-Mouni, il naîtra dans une époque très reculée; sa mère sera la plus belle personne du monde, égale en attraits à la femme d'Indra, ayant les lèvres comme la fleur *oubura*, l'haleine comme le sental. Alors les dieux, habitants du Touchita, entonneront des cantiques (*Foé-Koué-Ki*, p. 33-34). Voilà la naissance d'un Dieu, naissance miraculeuse d'une mère incomparable. L'enfantement par le flanc droit est une erreur rabbinique qui a couru sur Eve innocente, et qui a aussi été appliquée au Messie. Les dieux du Touchita qui entonnent des cantiques à la naissance de Milé, ne ressemblent-ils pas aux anges qui entonnent des cantiques à la naissance du Messie.

Dans le chap. XXXI, Fâ-Hian dit : « A vingt li de la ville de Kia-Ye est l'endroit où le *Phou-Sâ* (Foé) vécut pendant six ans dans les macérations. De là, en allant trois li à l'ouest, on vient au lieu où Foé se mit dans l'eau pour se baigner. Les dieux tirent alors des branches d'arbres et l'en couvrirent à sa sortie de l'étang. Deux li plus loin au nord, on vient au lieu où les filles des familles retirées offrirent à Foé du riz au lait.... Ensuite le Phou-Sâ accomplit la loi, puis s'avança vers l'arbre *peï-to*, étendit l'herbe d'heureux augure à l'orient, et s'assit. *Alors le roi*

des démons envoya trois belles filles qui vinrent du nord pour l'éprouver, et il vint lui-même dans ce dessein. Le Phou-Sâ frappa alors la terre avec les doigts de ses pieds, et les troupes du démon reculèrent et se dispersèrent; les trois filles furent changées en vieilles. » La vie de macérations de Phou-Sâ, son baptême où les dieux se manifestent, trois filles qui le tentent avec le chef des démons, ne se rapprochent-ils pas du baptême de Jésus-Christ où la Trinité se manifesta, de sa pénitence dans le désert, et des trois tentations que lui fit subir le démon; et les filles des familles retirées viennent servir Phou-Sâ comme les anges servirent Jésus-Christ.

Dans les notes du même chapitre on rapporte le récit un peu différent d'Hinan-Thsang : « Bouddha, dit-il, étant assis les jambes croisées sous l'arbre bodhi, et ayant obtenu la joie de la béatitude éternelle, sortit après sept jours de ses profondes méditations. Deux marchands passant alors par la forêt, en furent avertis par le génie qui l'habitait et qui leur dit : « Le prince de la race des Shakyas est ici; il a obtenu le degré de Bouddha. Son esprit est absorbé par la méditation, et pendant quarante-neuf jours il n'a rien mangé. » Alors les deux marchands se rendirent auprès de Bouddha et lui offrirent du riz grillé et du

miel, etc. (p. 291, *Foe*). Ce nombre de quarante-neuf jours pour le jeûne de Bouddha, qui corrige celui de Fâ-Hian, prouve de plus en plus l'exagération de l'imagination indienne qui a travaillé sur un thême étranger, qu'elle a défiguré. Mais il ne faut pas oublier que la tentation de Jésus-Christ se trouve justement détaillée dans le quatrième chapitre de saint Mathieu, dont l'évangile fut porté aux Indes dès le premier siècle de notre ère.

L'inscription de Kia-Ye, que nous avons déjà citée, dit que la chapelle a été érigée sur la sainte place où Bhugawan (Bouddha) goûta le lait et le miel; ce qui se rapproche encore beaucoup du texte d'Isaïe : *Butyrum et mel comedet*, il mangera le beurre (le lait) et le miel (*Is.* c. VII, v. 15).

Enfin, dans l'opinion de Fâ-Hian, l'action de Maïtreya ou Milé s'est exercée sur toute la terre, et a contribué à soutenir l'influence de l'apostolat de Shakya et à la propager jusque chez les peuples de l'extrémité du monde (*Foé-Koué*, p. 42). Ce qui n'est encore autre chose que le fait de l'extension de l'Evangile dans tout l'univers, et venant pour développer et accomplir l'Ancien-Testament. « Il faut comparer ce passage avec les autres traditions qui placent trois siècles après Shakya l'avénement d'un personnage de l'ordre

des Bodhisattwas, d'une sorte de réformateur ou de continuateur des prédications bouddhiques, d'un rédacteur des livres sacrés, et qui le font agir dans la partie occidentale de l'Inde (p. 42, *Foé-Koué*). » Cette action d'un bodhisattwa dans l'Inde occidentale trois siècles après Shakya, ne pourrait-elle pas s'entendre de la prédication du christianisme dans l'Inde occidentale, pays où pénétrèrent en effet tout d'abord les juifs et les chrétiens.

Fâ-Hian a résumé tous ces faits dans le chapitre VII de son voyage. « Les religieux, dit-il, ont demandé à Fâ-Hian si l'on pouvait savoir quand la loi de Foé avait commencé à passer à l'Orient. Hian leur a répondu : Je m'en suis informé près des gens de ce pays, et tous m'ont assuré que, suivant les plus anciennes traditions, ce fut après l'érection de la statue de Milé-Phou-Sâ que des Chamens de l'Inde passèrent ce fleuve (le fleuve Sin-Theou) emportant avec eux des livres sacrés et la collection des préceptes. La statue fùt érigée 300 ans après le *ni honan* de Foé, ce qui, par le calcul des années, répond au temps de Phing-Wang, de la famille de Tcheou. C'est pourquoi on peut dire que la grande doctrine a commencé à se répandre à l'époque de l'érection de cette statue. Sans le secours de ce grand-maître Milé, qui

eût continué l'œuvre de Chykia et réduit ses lois en pratique? Qui eût été capable de répandre la connaissance des trois êtres précieux, et de la faire pénétrer jusque chez les habitants de l'extrémité du monde, en leur apprenant à connaître avec certitude l'origine de la révolution mystérieuse? Ce n'a pas été l'effet d'une opération humaine. Telle a été la cause du songe de *Mingti* de la dynastie des Hans. »

Plusieurs choses importantes sortent de ce passage 1° que la loi de Foé est venue de l'occident à la Chine, c'est-à-dire de l'Inde; 2° que c'est après l'érection de la statue et la mission de Milé; 3° que c'est une révélation divine; 4° que le dogme de la Trinité ou des trois êtres précieux est nécessairement révélé; 5° que la doctrine a pénétré jusqu'aux extrémités du monde; toutes choses qui se rapportent parfaitement aux doctrines juives et chrétiennes, d'après les détails dans lesquels nous sommes entrés précédemment.

Les mêmes traditions se retrouvent à Ceylan ainsi que dans les autres parties de l'Inde; il y a même dans cette île, sur le sommet du pic d'Adam, une empreinte du pied de Shakya-Mouni, suivant certains dévôts, et suivant d'autres une empreinte du pied d'Adam. Le nom d'Adam, les traditions d'empreintes, sur les lieux où vécut Jé-

sus-Christ, répandues parmi les premiers chrétiens, prouvent évidemment une origine juive ou chrétienne dénaturée.

Après ces détails, que nous pourrions étendre, il nous semble que la saine critique permet de conclure qu'il y a certainement de nombreux traits empruntés à la doctrine des livres saints dans le bouddhisme.

En outre, le dogme de l'incarnation est comparativement récent dans l'Inde et la Chine, d'après les recherches les plus consciencieuses. Ce dogme y a été falsifié et dénaturé sous une foule de fables caractéristiques du génie indien, mais le fond du dogme n'en existe pas moins. Or, rien dans la nature ni dans les faits ordinaires de l'humanité ne peut en donner l'idée, il est donc révélé; il est donc ou primitif dans sa plus simple notion, et prouve alors une origine commune, ou bien il est communiqué. Mais dans tous ses détails, dans tout ce qui tient aux ressemblances que nous avons signalées entre nos livres saints et les livres bouddhiques, il faut bien convenir qu'il y a eu communication.

Si maintenant nous résumons et rapprochons tous ces faits, nous verrons 1° que le bouddhisme, qui a prévalu dans l'Inde depuis 500 avant Jésus-Christ jusqu'à 500 après, s'y est formulé;

2° qu'il n'a été connu à la Chine qu'à la fin du premier siècle de notre ère; 3° que le bouddhisme développe ses doctrines et son culte en s'étendant; 4° qu'il n'y a qu'un seul Bouddha réel; 5° qu'il n'y a pas assez d'accord sur l'époque de l'apparition de ce Bouddha pour rien conclure, quoique l'accord le plus général des monuments, des traditions indiennes et singlaises le placent vers 540 et quelque avant Jésus-Christ; 6° qu'il y a deux époques positives dans l'existence du bouddhisme, l'une de 500 avant Jésus-Christ au premier siècle, l'autre du premier au huitième siècle; 7° que cette doctrine n'est pas toute indienne, qu'elle se greffe sur le culte de la raison suprême, que les docteurs de la raison suprême ont puisé chez les Juifs et et dans la Perse remplie de Juifs; 8° que les Bouddhistes eux-mêmes reconnaissent avoir reçu de leurs Bouddhas de la Perse, que leurs premiers livres n'ont été écrits au plutôt qu'en 217 avant Jésus-Christ, et en totalité qu'en 418 après Jésus-Christ; 9° que les Juifs étaient répandus avec leurs livres et leurs doctrines dans l'Inde centrale occidentale dès le septième siècle avant Jésus-Christ; dans toute l'Inde, le Thibet et la Chine, entre le septième et le cinquième siècle avant Jésus-Christ; 10° que le christianisme a été prêché dans l'Inde, le Thibet, etc., dès les trois pre-

miers siècles de notre ère, et que l'évangile de saint Mathieu a été porté dans l'Inde dès le premier siècle, en texte original; 11° que les livres bouddhistes ne sont écrits en totalité qu'après cette prédication; 12° que ces livres bouddhistes contiennent une foule de passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, défigurés et habillés à la manière indienne.

Or, il nous semble logique de conclure de tous ces faits que le bouddhisme, dans ses doctrines essentielles, est d'origine juive et chrétienne; conséquence inattendue pour la plupart de nos lecteurs sans doute, et tout aussi inattendue pour nous-mêmes : car ce n'était pas elle que nous recherchions, quand nous avons commencé notre travail, et nous devons à la vérité l'aveu sincère que si nous avions trouvé des preuves d'une plus haute antiquité au bouddhisme et à ses livres, nous l'aurions dit avec d'autant plus de bonne foi et de franchise que cette antiquité ne prouverait rien contre la religion chrétienne. La seule logique des faits nous a donc conduit aux conséquences où nous sommes arrivés; ce ne sont donc pas ces conséquences qu'il s'agit de discuter, mais bien les prémisses que nous avons posées, en recevant les faits sur la foi et l'autorité des hommes les plus compétents dans ces matières.

CHAPITRE X.

HISTOIRE SYNTHÉTIQUE DU BOUDDHISME.

Dans ces recherches, nous avons remonté, pour ainsi dire, l'échelle des temps, en allant du plus connu au moins connu, du plus voisin de nous au plus éloigné, nous avons analysé, décomposé. Si maintenant, pour jeter un nouveau jour sur cette importante question, nous essayons de synthétiser l'histoire du Bouddhisme à l'aide d'un principe philosophique, nous arriverons au même résultat, et nous verrons encore tous les faits analysés sortir les uns des autres comme conséquences rigoureuses de prémisses posées.

Pour bien suivre cette thèse, il faut se rappeler plusieurs principes rigoureux que nous avons démontrés précédemment :

1° Le monde, les êtres qui le composent n'ont pu être créés a l'état élémentaire, mais ils ont été créés à l'état de corps, d'êtres parfaits et dans leur complet développement. La thèse est vraie

pour la terre, pour les astres, comme pour les végétaux et les animaux. Elle est aussi vraie pour l'homme.

2° L'homme donc a été créé à l'état parfait de complet développement physique, intellectuel et moral ou religieux, par conséquent ayant reçu de Dieu la seule, l'unique religion vraie et nécessairement révélée.

3° Or, de fait, l'homme actuel est dégradé, physiquement, intellectuellement et moralement; la thèse est vraie dans sa généralité, bien que la dégradation ne soit pas la même pour toutes les variétés de l'espèce humaine, ni pour toutes les fractions d'une même variété.

4° Donc il y a eu déchéance de l'état primitif.

5° De fait encore, l'humanité a progressé, ou est remontée de la dégradation, au moins dans un grand nombre de ses variétés ou fractions de ces variétés. Or, c'est par le moral que le physique et l'intellectuel ont été réhabilités, perfectionnés, développés.

Mais ici, plusieurs faits sont à considérer. L'homme déchu, dégradé, a rejeté Dieu pour se mettre à sa place; dès lors, par une propension de sa nature, il s'est cherché lui-même en tout, il a cherché son bien-être physique de préférence, et comme il le trouvait dans la matière, elle a été

personnifiée, divinisée ; mais la matière soumise à l'homme, qui se recherchait toujours, a dû aussi céder la place et l'apothéose de l'humanité, les dieux hommes, les demi-dieux, les empereurs divinisés ont été les seuls divinités réellement adorées et redoutées. Cette dernière erreur était pourtant un retour, un progrès, qui préparait l'empire de la vraie loi morale ou religieuse, dès que le secours divin viendrait.

Tous les peuples n'ont pas développé cette marche; beaucoup se sont arrêtés dans la divinité de la matière, et par conséquent dans la dégradation sans progrès aucun. Ceux qui ont marché ont toujours possédé un plus ou moins grand nombre de vérités. Mais tous ont conservé le fondement de la religion unique, la foi en un seul Dieu suprême.

Les peuples qui n'ont jamais abandonné le monothéisme, ne sont aussi jamais tombés dans la dégradation complète ; ils ont suivi une loi de développement régulier. Le peuple juif seul et les peuples chrétiens en offrent l'exemple frappant.

6° De là ressort une loi remarquable. Les peuples sont tous partis du monothéisme ; mais une fois entrés dans la voie de l'erreur, ils ont dû marcher vers la déification de la matière, s'y sont arrêtés plus ou moins, suivant les secours qu'ils

ont reçu ou non de peuples plus avancés, ou suivant qu'ils avaient retenu plus ou moins de vérités; parmi ceux qui ont reçu ces secours, ou qui avaient retenu ces vérités, mais non d'une manière complète, la marche últérieure a été de la déification de la matière à l'apothéose de l'humanité, qui a fini par s'abîmer dans l'athéisme spéculatif.

7e Pour ceux que la vérité est venue éclairer et soutenir, le développement a été régulier et normal, et plus ou moins rapide, suivant le point où la révélation les a trouvés; pour eux, il n'y a pas eu marche rétrograde, mais seulement arrêt de dégradation ou sortie de la voie anormale, pour suivre la voie normale du développement.

8° Mais pour aucuns il n'y a marche rétrograde de l'athéisme spéculatif à l'apothéose de l'humanité, ni de l'apothéose de l'humanité à la déification de la matière, ni de celle-ci au monothéisme, ni même de l'un quelconque de ces degrés normaux de l'erreur au monothéisme.

9° La religion unique n'est donc pas et ne peut pas être le résultat du progrès humanitaire, mais elle est, au contraire, la cause de ce progrès, elle est la loi normale de son développement.

Si donc maintenant nous essayons de tracer synthétiquement la marche de la religion in-

dienne, nous trouverons que, suivant les principes posés, cette marche a été logique.

En effet, à l'origine la plus reculée, nous trouvons dans l'Inde, comme chez tous les peuples, le monothéisme pur, un Dieu unique et trine tout à fois; mais il nous est impossible de dire dans quel état de développement cet état religieux était chez eux. Nous pouvons affirmer seulement que cet état durait encore quand le culte de la raison pure, de la raison suprême se formula. Ce culte de là raison suprême, emprunté à l'Occident, à la même source que le Λογος de Platon, le verbe, la raison de Dieu, n'était du reste qu'un développement du monothéisme, c'était le fond du dogme de la Trinité et de l'Incarnation. Ce développement se répandit partout où régnait encore le monothéisme; le Thibet, l'Inde, la Chine, le reçurent vers 600 avant Jésus-Christ. C'est là la première date positive qui nous soit connue. Mais la religion primitive ne resta pas longtemps dans sa pureté; elle avait déjà souffert des atteintes. Des êtres matériels commencent déjà à fournir des emblèmes. Le bœuf apparaît comme symbole au Thibet, dans le culte de la raison suprême; il passera ensuite dans le bouddhisme. Le samanéisme paraît sortir de là; et faire comme le passage du monothéisme pur au bouddhisme formulé.

Dès lors la vérité commençant à s'obscurcir par les fables de l'imagination, les emblèmes matériels furent élevés plus haut, mais non sans une lutte intellectuelle ; de là des schismes entre les opinions diverses, et des hérésies, tandis qu'il resta un noyau plus attaché aux traditions pures.

Dans cette période où nous ne voyons encore rien de bien arrêté dans les doctrines, on put bien bâtir des temples et créer une sorte de culte; et dans ces deux choses, il put même y avoir emprunt aux communications qui eurent lieu, dès les premiers temps, entre l'Inde et l'Egypte, et même la Judée et la Chaldée. La figure du bœuf confirmerait cette opinion et serait un emprunt du bœuf *Apis*. L'architecture des temples et des autres édifices a d'ailleurs les plus grands traits d'analogie avec l'architecture égyptienne. Dans cette époque aussi une caste sacerdotale, les *Chamens* ou *Samanéens*, purent bien s'établir, et toutes les traditions le font croire, puisque Bouddha trouve des prêtres et un sacerdoce constitué. Telle serait la première époque des religions indiennes.

La seconde période est signalée par l'arrivée des doctrines juives, près de 500 ans avant notre ère. Comme ces doctrines contenaient dans toute sa pureté le dogme de la révélation primitive,

elles furent accueillies avec d'autant plus de faveur, surtout par le noyau des Samanéens, plus attachés aux traditions antiques. Ils y trouvèrent de nouvelles lumières, qu'ils n'adoptèrent pourtant qu'en les soumettant aux mœurs et à l'imagination nationales. Cet élément fut la source d'une lutte plus forte entre les factions hérétiques dont l'une prit le dessus. S'il faut admettre l'existence réelle de Shakya-Mouni, ce qui paraît appuyé sur des monuments et des traditions trop nombreuses pour en douter, c'est à cette époque que tout s'accorde à placer sa mission. Il était fils d'un prince indien; il se fit Samanéen; il profita sans aucun doute des doctrines juives pour accréditer sa mission; il ne craignit même pas de s'appliquer les prophéties; il se donna parmi les siens comme l'envoyé attendu, comme le Bouddha ou Dieu incarné; il commença à formuler le bouddhisme, et eut un grand nombre de disciples, qui continuèrent sa mission, et qui brodèrent sa vie du mélange de ses actes réels et des traditions juives. Cependant comme les Juifs se répandirent en même temps dans plusieurs contrées de l'Inde, et que partout ils trouvèrent à peu près les mêmes idées nationales, la fusion et la falsification des doctrines s'opéra à peu près aussi partout de la même manière. Là commence

avec une doctrine plus développée des dates et une chronologie plus positives et plus suivies. Dans la dernière moitié de cette période, des livres furent composés, des missions ou voyages furent entrepris. La foi s'était établie dans la Perse orientale, où se trouvait le plus grand nombre de Juifs, dans le Kaboul qui la touchait, à Kachemire, à Kandahar, et plus tard à Ceylan. Les monuments religieux sont encore rares dans cette période, si ce n'est vers la fin. On bâtit bien des temples, ce qui était, d'ailleurs, daus les idées des dix tribus, qui avaient élevé le temple de Garizim, à Samarie. L'idée du temple de Jérusalem donna aux Indiens l'idée de leurs temples gigantesques, où il y a certaines analogies avec le temple de Salomon; ainsi, le *nouveau temple du roi* dans le royaume d'Yu-Thian (Khotan). Fâ-Hian dit (chap. III) qu'on a mis quatre-vingts ans à le bâtir, et il a fallu le règne de trois rois pour l'achever. Il peut avoir 25 toises de hauteur. On y voit beaucoup de sculptures et d'ornements gravés sur des lames d'or et d'argent. Tout ce qu'il y a de plus précieux a été réuni dans la construction de la tour. On a élevé ensuite une chapelle à Foé, admirablement décorée; les poutres, les piliers, les battants des portes, les treillis des fenêtres, sont tout cou-

verts de lames d'or. » Ces lames d'or et d'argent gravées, ces poutres, ces fenêtres, etc., revêtues de lames d'or, étaient des ornements du temple de Salomon, les tours elles-mêmes en faisaient aussi partie.

Cependant la prédication juive ne ramena pas à la vérité complète, ce n'était point, ce ne pouvait être une mission dans le but de convertir, c'était un peuple exilé, supérieur par ses doctrines aux peuples parmi lesquels il passait, il était comme vaincu, ses dépouilles ne purent que servir d'ornement. Les vérités reçues retardèrent la loi normale de la dégradation, mais ne l'empêchèrent pas. Bientôt même le bouddhisme, suivant cette loi, multiplia ses dieux avec ses hérésies; Brahma, Indra, Foulan-na, furent inférieurs à Bouddha d'abord, puis Foulan-na marcha son égal. Le dogme de la métempsycôse contribua à la déification de la matière, et les âmes des dieux et des saints furent honorées dans les animaux. C'est là la seconde période des religions indiennes; le bouddhisme y domine.

La troisième commence par les premières prédications du christianisme qui fut certainement porté à Ceylan dès le premier siècle par saint Thomas. Cette mission était bien différente de celle de Juifs, aussi y eut-il des chrétiens fidèles

dès ces premiers temps, mais le défaut de missionnaires et de prédications continues et soutenues les laissa tomber dans l'erreur et la superstition, car ils étaient trop loin et trop séparés du centre du christianisme pour être soutenus, ce qui prouve encore que la religion est la cause et non le résultat du progrès. Cependant les Bouddhistes profitèrent de ces nouvelles lumières, mais ne se convertirent pas, pour les mêmes raisons. Cela ne laissa pas que de les réveiller et de retarder encore une fois la dégradation. C'est à Ceylan surtout que leurs croyances sont ravivées par les pompes du culte, par la ferveur des prédications ; des apôtres zélés vont les porter sur le continent, les uns dans l'Inde en deçà du Gange, à Ava, à Siam, chez les Birmans ; les autres dans la Bactriane, dans la petite Boukharie, à la Chine, en Corée et jusqu'au Japon. Cette période produit un grand nombre de livres et de monuments religieux. C'est l'époque des voyages religieux qui se modèlent sur l'esprit et les missions chrétiennes. « Plusieurs siècles avant la conversion des Mongols, les missionnaires hindous avaient fait adopter leurs lettres et leurs croyances dans toute la Tartarie méridionale. A la Chine même, où tout est immuable, de graves innovations s'introduisirent avec la secte nouvelle, elles attaquèrent à la fois les mœurs,

la philosophie et jusqu'à la langue (*Introduc. au Foé*... p. xvi). Il occasionna une foule de voyages qui firent connaître aux Chinois les divers pays et les peuples étrangers. L'usage s'introduisit parmi les religieux bouddhistes de se réunir en troupes et d'entreprendre des pélerinages communs de temple en temple et de ville en ville, de l'Inde à la Chine et de la Chine dans l'Inde. »

Cependant les guerres de la Chine avaient été fatales au bouddhisme. A la fin du quatrième siècle les textes sacrés, apportés vers le second siècle, se trouvaient mutilés ou dispersés, les préceptes étaient négligés ou abandonnés, toute ferveur s'éteignait, et la foi, manquant de lumière et d'appui, devenait indifférente. Profondément affligé de cet état de choses, Fâ-Hian quitte sa patrie avec plusieurs de ses corréligionaires, et l'an 399 ils étaient hors des frontières chinoises... Il passe deux fois l'Indus et va s'embarquer à l'embouchure du Gange pour Ceylan, d'où il revint par mer à Tchhang'an, l'an 414, ayant fait environ douze cents lieues par terre et plus de deux mille par mer. Il avait parcouru trente royaumes, visité tous les lieux consacrés par les traditions, et partout, dit-il, il n'avait eu qu'à admirer les vertus, la conduite régulière des religieux... Depuis son départ la cause des Boud-

dhistes ne s'était pas améliorée ; une violente persécution éclata contre eux à la Chine vers le milieu du cinquième siècle, et pour un temps arrêta leurs progrès. Ils furent obligés de fuir et leurs livres furent brûlés.

Cependant dans l'Inde aussi commençait à s'opérer une révolution ; les Brahmanes, conquérants étrangers, embrassèrent d'abord le bouddhisme en partie, mais ils finirent par multiplier le nombre des hérésies ; ils introduisirent de nouveaux dieux, ils remplacèrent Bouddha par Brahma, adoptèrent Indra, créèrent Siva et autres, et avec eux vinrent les sacrifices d'animaux, commandés par les védas ; les sacrifices humains mêmes furent institués par un de ces dieux cruels ; l'humanité marcha vers son apothéose, les princes et rois furent divinisés avec les prêtres qui se prétendirent les fils de la tête de Brahma ; de là nécessairement sortit l'avilissement des autres castes, car l'apothéose d'une partie de l'humanité est nécessairement l'avilissement de l'autre. Les dieux bouddhistes inférieurs et les emblèmes matériels furent conservés, les doctrines furent altérées en les copiant, et le culte dut subir et subit, en effet, la même conséquence. Le bouddhisme dut subir la loi, il fut écrasé à la longue. Dans le cinquième, sixième et septième siècles il n'avait encore rien

perdu de son influence dans l'Inde centrale, et Benarès était peuplé de Bouddhistes. La narration du voyageur chinois Soung-Young et celle de Hivan-Thsang prouvent, au contraire, que le brahmanisme avait obtenu la suprématie dans le septième siècle et que le bouddhisme avait décliné dans les régions du centre, de l'ouest et du nord de l'Inde.

Vers le cinquième siècle à peu près les Bouddhistes commencèrent à émigrer de l'Inde dans la Chine, par suite des persécutions des sectateurs de Siva dont le culte naissait à cette époque. Leurs patriarches s'établissent à la Chine sous le nom de docteurs de la raison ; et les *Taosu* ou disciples de la raison, sortis de l'école de Laotseu, et qui honoraient les futurs Bouddhas, professaient un symbole qui pratiquement se rapprochait du bouddhisme, entrèrent dans les croyances de ce dernier. De nouveaux voyages furent entrepris alors, trois eurent lieu successivement par l'ordre des empereurs de la Chine, l'un en 502, l'autre 15 ans après, et le troisième vers 630. Le dernier dura près de 20 ans et fut le plus étendu (*Introd. au Foé*, p. XLI).

On a en outre, en deux livres, le catalogue des relations écrites par cinquante six religieux qui, pendant les trois siècles que dura la dynastie des

Tang, entreprirent des voyages dans l'Occident. Mais l'expédition la plus considérable est celle qui eut lieu l'an 964. D'après un décret de l'empereur Taïtsou, trois cents Samanéens partirent pour l'Hindoustan, afin d'y recueillir des reliques de Bouddha et des livres écrits sur feuille de latanier. Il y avait parmi eux un homme, versé dans la connaissance des trois doctrines (celle de Confucius, de Laotseu et de Bouddha) ; il se nommait Wang, ce fut lui qui rédigea la relation du voyage (*Int. au Foé...* p. XLII), et l'on conçoit dès lors qu'il dut y avoir amalgame des trois doctrines dans son œuvre.

Le bouddhisme qui avait pénétré partout commença donc à décliner dans l'Inde pour faire place au brahmanisme. Dans les contrées, situées au delà des limites de l'Inde, d'autres causes avaient contribué les unes à l'altération, les autres à la destruction de la foi bouddhiste. La conquête des Turcs l'ébranla fortement ; déjà même avant la conquête de la Perse par les Arabes elle avait perdu un grand nombre de sectateurs, tellement que dans le septième siècle nous trouvons que le bouddhisme avait presqu'entièrement disparu dans la Perse. L'introduction de la religion de Zoroastre dans la Boukharie diminua également son empire. Et Hivan-Thsang dit que même en

ce temps la domination des Turcs avait altéré les mœurs et déplacé les peuples divers qui habitaient les montagnes de Thsounling, branche de l'Hymalaïa. La soumission des Tartares et la réunion à l'empire des contrées de l'ouest, après la défaite des Turcs, doit quelques années après avoir amené des changements également désastreux. « La ruine de l'empire des Gètes, dont les conquêtes avaient propagé le bouddhisme, le porta dans les lieux plus nombreux encore où ils se refugièrent; les Thibétains le reçurent d'eux, et il s'étendit dans toutes les contrées du nord de l'Asie où il est aujourd'hui dominant (*Int. au Foé*... p. XLVI). »

Du septième au commencement du dixième siècle les Thibétains, jusque-là, pour ainsi dire, ignorés, sortirent de leurs limites, firent à la Chine une guerre presque continuelle, s'étendirent dans l'Inde jusqu'au Golfe de Bengale, et formèrent alors un grand et puissant empire qui comprenait toute la petite Boukharie. Ce fut au commencement de cette période que le bouddhisme s'introduisit chez eux par des missionnaires hindous leurs premiers instituteurs (*Int. au Foé*... p. XXIV).

Du neuvième au dixième siècle le nestorianisme vint se mêler au bouddhisme et lui faire prendre encore une nouvelle forme dans le Thibet; le

lamanisme fut le résultat de ce dernier amalgame qui signala comme une quatrième et dernière époque dans l'histoire du bouddhisme. « Les Lamas prirent une autorité qui alla croissant jusqu'à l'époque de l'envahissement des Mongols où elle se changea en une domination absolue (*Introd. au Foé*... p. xxv). » Les Lamas se calquèrent, pour ainsi dire, sur les moines nestoriens, comme les religieux bouddhistes imitèrent également de près ou de loin les colléges des prophètes juifs et des religieux ou prêtres chrétiens.

Ainsi donc la loi normale du développement en dehors de la seule religion véritable s'accomplit dans les phases du bouddhisme, qui vient de la religion primitive au culte de la raison, du culte de la raison au samanéisme, de celui-ci au bouddhisme qui enfante le brahmanisme dans l'Inde ; dans le samanéisme commence déjà à poindre la déification des emblèmes matériels, qui se développe dans le bouddhisme avec la multiplication des dieux. Le brahmanisme développe ces germes, rejette le Dieu Bouddha, élève au dessus de lui les dieux inférieurs, les multiplie, et marche à l'apothéose de l'homme et à l'avilissement de l'humanité. Le brahmanisme finit par établir sa domination suprême dans l'Inde vers le onzième ou douzième siècle; et c'est depuis lors qu'il y règne.

Il y a donc eu développement logique de l'erreur ; et, n'aurions nous pas la preuve *à priori* et *à posteriori* de ce grand fait, la seule considération que le brahmanisme subsiste encore et que le bouddhisme est mort dans l'Inde suffirait à prouver que le bouddhisme y a précédé le brahmanisme ; autrement il faudrait admettre que le brahmanisme a précédé, qu'il a été presque complétement envahi par le bouddhisme pendant près de dix siècles, et qu'ensuite le brahmanisme a reconquis son empire en renversant le bouddhisme ; ce qui serait dire qu'il n'y a eu aucune loi dans les phases du développement de l'esprit humain, au moins dans l'Inde, puisque l'on y aurait passé du moins parfait au plus parfait, puis rétrogradé de ce plus parfait au moins parfait, ce qui est contraire à toutes les lois non seulement de l'univers physique, mais encore de l'univers moral ; tandis que, dans les lois que nous avons posées et appliquées, on voit, pour ainsi dire, la courbe du développement suivre sa loi normale, puisque du monothéisme peu développé on passe au monothéisme accru dans ses dogmes et dans son culte, mais, sous l'influence d'une maladie morale ou de l'erreur, on arrive à un polythéisme matériel, pour de là passer, toujours sous la même influence maladive, à l'apothéose de l'humanité, qui doit tôt

ou tard amener l'athéisme ou la mort, à moins qu'il n'y ait remède par la sortie de la voie normale de dégradation pour entrer dans la voie normale du développement moral ou religieux.

Les mêmes résultats se sont manifestés dans les phases du bouddhisme hors de l'Inde; à Ceylan, où il est demeuré, dans le nord de l'Asie et à la Chine, il a fini par arriver à une sorte d'athéisme spéculatif qui non-seulement a arrêté son prosélytisme mais qui le tue chaque jour et finira par le détruire entièrement.

Au Thibet, où il a reçu un nouvel élément de retard dans la voie de dégradation par le nestorianisme, il est devenu une superstition monstrueuse, qui renferme encore une sorte d'apothéose de l'homme dans le grand Lama.

Ainsi donc, partout la même loi de dégradation normale, l'esprit humain, en dehors de la loi morale unique, tendant à se diviniser. Mais aussi dans cette intéressante histoire nous avons vu la justification d'une autre loi, la dégradation normale arrêtée, retardée par l'accession de nouvelles vérités à diverses époques.

Concluons donc qu'*à priori* comme *à posteriori*, les peuples, une fois qu'ils ont abandonné la vérité, marchent dans une voie normale de dégradation morale du monothéisme au polythéisme

matériel, de celui-ci à l'apothéose de l'humanité qui les conduit à l'athéisme ou la mort. C'est ce qui est arrivé dans l'histoire du bouddhisme ; et ce qui prouve jusqu'à la dernière évidence que la religion n'est pas le résultat du progrès humanitaire, mais qu'elle en est la cause, puisqu'aussi bien, de fait, les peuples qui n'ont pas été soutenus par elle et qui l'ont viciée sont arrivés à l'athéisme au moins spéculatif, et de là quand il sera devenu pratique à la mort sociale.

Religions chinoises. En passant de l'Inde dans la Chine, nous retrouvons toujours à faire l'application des mêmes principes aux mêmes faits. « Dans l'origine la religion chinoise était le théisme pur, et plusieurs passages de Confucius donnent lieu de croire que ce sage l'admettait lui-même (*Nouv. mélang.*, t. I, p. 36). » — « Si on examine bien l'histoire des Chinois, on trouvera que 800 ans avant la naissance de notre Seigneur, l'idolâtrie n'avait point encore infecté les esprits (*Nouv. mém. sur l'état présent de la Chine*, par le père Louis Le Comte, p. 141). » Mais après Confucius l'idolâtrie s'empara enfin des esprits. Li lao chun donna commencement à la première secte idolâtrique (*Id.*, p. 148). La seconde secte qui domine à la Chine, plus dangereuse et plus universelle que la première, adore comme l'unique

divinité du monde, une idole qu'on nomme Fo ou Foé. Elle y fut transportée des Indes trente-deux ans après la mort de Jésus-Christ (*Id.*, p. 152), et maintenant il n'y a plus dans les ouvrages des Chinois qu'un athéisme rafiné.

Les livres anciens des Chinois contiennent une doctrine assez pure, mais les commentaires l'ont matérialisée, et les lettrés aujourd'hui sont des athées spéculatifs (*Traité sur quelques points de la religion chinoise*, par le père Longobardi).

On peut dire qu'il y a eu trois développements religieux à la Chine, et ils y existent encore ; la religion de Confucius et des lettrés ; celle de Laot-seu, regardée comme celle des anciens habitants, elle a beaucoup de dogmes communs avec la précédente ; le bouddhisme qui a passé de l'Inde en Chine (*Nouv. mél. asiat.*, t. 1, p. 38).

Le proverbe chinois : *Les trois religions n'en font qu'une*, est remarquable. Il veut dire que la doctrine des lettrés, celles des sectaires de la raison primordiale, et le polythéisme de l'Hindoustan, reposent suivant les Chinois sur un même fond de principe et d'opinion.

Encore ici donc nous trouvons plusieurs phases ; le Dieu unique est adoré à l'origine par les Chinois qui lui rendent un culte pur. Mais abandonnés à la faiblesse humaine, ils matérialisèrent

la divinité et au lieu du Dieu du ciel, ils adorèrent le ciel matériel, qui devint leur grand fétiche. Cependant ils n'en demeurèrent pas là : nous avons vu que Laotseu avait apporté de l'occident le culte de la raison pure, qui s'identifia dans l'Inde avec le samanéisme; ils l'introduisit dans la Chine, où il produisit une nouvelle phase. Une autre cause que nous verrons bientôt, suscita Confucius et sa religion, qui introduisait des idées plus pures et un plus grand nombre de vérités. Ces livres perdus, d'autres encore plus influencés par la même cause, développèrent ces premiers germes, mais ne détruisirent pas le fétichisme complétement. Enfin le bouddhisme apporta le polythéisme qui s'est développé; le culte des ancêtres et l'empereur, fils du ciel, ont amené l'apothéose de l'humanité, et l'athéisme spéculatif qui n'a pu encore devenir pratique à cause de l'opposition politique. Le développement anormal s'est donc exécuté en Chine, comme dans l'Inde, comme partout.

La justification complète de notre thèse exige que nous exposions la principale cause influente du développement religieux de la Chine. « La connaissance plus approfondie des écrits religieux et philosophiques des anciens peuples de l'Asie, a fait découvrir avec étonnement que plusieurs de

leurs préceptes et de leurs croyances avaient, avec la doctrine des livres saints, des traits d'analogies d'autant plus frappants, qu'ils ne pouvaient être l'effet du hasard. Les Juifs, à partir du moment de leur dispersion, se sont trouvés en contact avec tous les peuples de la terre; or, l'on ne peut citer aucune trace des dogmes mentionnés dans des ouvrages antérieurs à l'époque où la Bible a pu être connue dans les pays où ces ouvrages ont été composés; d'ailleurs, la révélation primitive contenait la plupart de ces dogmes; c'est donc à la communication des livres sacrés, ou du moins à la conservation de la révélation primitive par la tradition, qu'il faut, pour être logique, rapporter la source de ces vestiges de la vérité. (*Vestiges des dog. chrét. retrouvés dans les anciens livres chinois*, ou *analyse d'un ouvrage inédit du père Prémare*, par l'ab. Sionnet.)

Le père Prémare pense que les premiers empereurs de la Chine, ou sont des figures de Dieu créateur, du rédempteur, ou des falsifications des patriarches. Plusieurs savants, embrassant cette dernière opinion, ont été conduits par une étude sérieuse à regarder ces anciens livres comme des falsications de la sainte Bible. (*Voyez l'analyse du père Prémare*, par M. Sionnet; *l'introduct. à l'essai sur l'origine unique et hiéroglyph. des lettres de* M. de

Paravey, *les annales de philos. chrét.*, t. ix, p. 475, et xii, p. 134.)

Confucius en effet n'a écrit que près de deux siècles après la dispersion des dix tribus ; en outre, l'an 213 avant Jésus-Christ, Chi-Hoang-Ti fit brûler par un incendie général tous les livres chinois. Du reste, une foule de lettrés chinois avouent dans leurs écrits que ces livres ont été corrompus et ils traitent cette corruption de crime. Nous ne possédons plus les kings dans leur pureté primitive ; ils ont été recomposés par divers auteurs sous le nom de Confucius. 60 ans après l'incendie on retrouve un seul livre vermoulu échappé à la ruine générale, et il ne remonte qu'à 722 avant Jésus-Christ.

Les premiers livres chinois, tels qu'ils sont, ne datent donc que du second siècle avant Jésus-Christ. Or, il y avait déjà quatre cents ans que les Juifs étaient répandus dans toute l'Asie orientale, et ils étaient même entrés dans la Chine comme dans l'Inde, et y sont toujours demeurés depuis.

Il ne faut donc plus s'étonner si les livres chinois sont en partie une falsification des livres saints, et si l'on y trouve le dogme de la trinité, de l'unité de Dieu, de l'état d'innocence primitive, de la chute et du paradis terrestre, mais surtout de la rédemption qui se trouve si nettement et si

explicitement dans l'invariable milieu, où l'on trouve, dit Abel Rémusat, un passage très-singulier, sur l'avènement d'un saint qui doit se montrer supérieur à tous les autres hommes, égal au ciel et à la terre et maître de la nature, qui doit souffrir et mourir pour le salut du monde. Ce passage qui semble copié d'Isaïe, et qui a beaucoup occupé nos missionnaires, est, dit encore Abel Rémusat, à l'abri de tout soupçon d'interpolation (*Nouv. mél. asiat.*, t. II, p. 113). « Ces vestiges, dit l'abbé Sionnet, sont dus en grande partie à des auteurs et à des ouvrages antérieurs à notre ère, et appartiennent presque tous à des philosophes de la secte du Tao, secte considérée de tout temps comme étrangère à la Chine, et venue de l'occident, et dont le chef (Laotseu) a transcrit dans son ouvrage le nom mystérieux d'*Iehova.* » Le même auteur espère montrer complétement que ces vestiges sont dus aux Juifs émigrés dans la Chine par suite de la dispersion des dix tribus, et qu'ils ont été développés par le christianisme, prêché dans cet empire dès les premiers siècles de notre ère.

C'est, d'ailleurs, l'opinion d'A. Remusat « qu'il y a à la Chine des Juifs qui y ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de a Perse (*Nouv. mél.*, t. I, p. 38). »

Il faut donc convenir de cette grande communication qui n'a pas été assez puissante pour faire sortir de la voie anormale du développement, mais qui a empêché le *statu quo.*

Jusqu'ici nous n'avons point encore parlé de l'Égypte, mais l'histoire d'Abraham, celle de Joseph, nous prouvent assez que le vrai Dieu y était encore connu et adoré alors. Le témoignage de tous les historiens anciens se réunit, en outre, à prouver que les dieux égyptiens ne furent d'abord que des symboles des diverses perfections du Dieu unique ; symboles qui dégénérèrent dans un pur fétichisme, d'où sortit le polythéisme. Ce polythéisme égyptien fut plus ou moins amalgamé avec les formes de l'Assyrie et de la Perse ; et nous l'avons vu passer en Grèce.

Enfin, nous n'ajouterons qu'un mot des peuples encore fétichistes, c'est que tous reconnaissent un Dieu suprême au-dessus et créateur de tous les fétiches et du monde.

En résumé donc, les Grecs, les Romains, les Phéniciens, les Assyriens, les Perses, les Indiens, les Chinois, les Égyptiens, ont tous commencé par le monothéisme d'où ils sont descendus au fétichisme. Les vérités conservées et les communications bien positives, qu'ils ont tous eues avec le peuple juif et entre eux, les ont conduits plus haut

sans pouvoir les faire sortir de l'erreur. Du polythéisme ils sont arrivés à l'apothéose de l'humanité, par le culte des morts, des héros et des demi-dieux chez les Égyptiens, les Assyriens, les Grecs; par le culte des empereurs chez les Romains, par le brahmanisme dans l'Inde, par le bouddhisme dénaturé et le culte des ancêtres et des empereurs dans la Chine. L'athéisme spéculatif avait déjà paru dans la Grèce et à Rome, quand le christianisme vint les arracher à une mort sociale peu éloignée. Il trouva les peuples barbares moins avancés et, pour ainsi dire, encore dans le fétichisme, il les en fit sortir et les eut bientôt placés au niveau des peuples plus avancés dans le développement anormal; et tous marchèrent sous son influence au point où nous les voyons aujourd'hui.

Quant aux peuples de l'Asie orientale, ils sont aujourd'hui à la dernière phase de l'anomalie, l'athéisme spéculatif. Le christianisme n'a pu encore vaincre les nombreuses barrières qui s'opposent depuis longtemps à son action sociale sur ces peuples.

Nous pouvons donc conclure, *à posteriori* comme *à priori*, que la seule loi du développement normal des peuples réside dans la religion révélée, exerçant toute son action. Que la loi de leur développement anormal est encore dans la même cause, mais bornée dans ses effets.

Enfin, une dernière preuve, tout aussi et peut-être plus concluante, nous est fournie par les peuples fétichistes.

Les sauvages du Nouveau-Monde, et surtout les noirs de l'Afrique, sont depuis longtemps tombés dans le fétichisme, et y demeurent. Or, si c'était une loi d'évolution sociale de passer du fétichisme au polythéisme, etc., où serait la cause d'une si grande anomalie pour ces peuples ? Ne semblent-ils pas, au contraire, avoir été placés là, sans aucune communication suffisante avec d'autres peuples, pour attester éternellement que l'homme, par ses propres forces, est incapable d'aucun progrès religieux et social ; et qu'il lui faut nécessairement le secours d'en haut pour se développer. En outre, la foi en un Dieu suprême, conservée par ces peuples dans leur inaction, vient prouver qu'autrefois ils furent plus élevés.

Un fait curieux, et qui semble fait pour prouver à lui seul la légitimité des principes que nous avons établis, a été récemment constaté en Russie.

Dans une forêt profonde de ce vaste empire, on a rencontré naguère une peuplade à demi-sauvage, inconnue jusqu'alors, *parlant un jargon russe* et rendant un culte au soleil et aux arbres de la forêt, en un mot, purement fétichiste. On

conjecture que quelques malfaiteurs, bannis de leur pays, se sont refugiés là et s'y sont multipliés. Cette peuplade, parlant la langue des Russes, est évidemment sortie de cette nation; et son culte grossier prouve, par conséquent, d'abord le besoin religieux de l'homme, et, secondement, que l'oubli de la religion révélée conduit directement au fétichisme, d'où l'homme ainsi dégradé ne peut sortir sans un secours étranger, pas plus que l'animal ne peut sortir de l'état sauvage sans le secours de l'homme.

Pour ajouter une dernière preuve à notre thèse générale, nous pourrions, avec Bailly, dans ses lettres à Voltaire, prouver que « tous les systèmes de religion et de théologie ont dans l'Asie une universalité qui semble ne faire qu'un peuple de toutes les nations de cette vaste partie du monde. » Que chez quelques-unes de ces nations, « leur principal dieu, chez les autres, leur premier législateur, chez toutes l'objet de leur culte ou la source de leur philosophie, est un seul et même personnage. Enfin, que les mêmes fables se retrouvent en Égypte et dans l'Edda, les mêmes histoires des dieux, dans l'Égypte, la Grèce et l'Inde, etc. »

Avec l'abbé Bernier et Mallet, qu'il y a une ressemblance singulière entre la doctrine des anciens

Perses et celle des Danois et des Celtes (L'abbé Bernier, *la mythologie et les fables expliquées*, t, xi, p. 21 et 628 ; Mallet, *Introd. à l'histoire du Danemarck*, p. 12).

Avec le président de la Société asiatique de Calcutta, qu'il existe beaucoup d'analogie entre les étranges religions des Hindous et celles de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie et de la Syrie, auxquelles, ajoute-t-il, nous ne risquons rien de joindre celles de quelques royaumes méridionaux, et même des îles de l'Amérique (*mém.* viii, *Recherches asiat.*, t. i).

Or, tout en tenant compte du caractère propre à chaque pays, ces ressemblances prouvent, nous semble-t-il, une origine et une source communes; car, si ces conformités, dit Bailly (1), sont fondées sur l'erreur, elles n'en sont que plus démonstratives. Les témoignages semblables de la vérité ne prouvent pas un accord, l'uniformité de mensonge est une preuve de complicité. » Mais quand bien même la plupart de ces erreurs auraient été enfantées par chaque peuple, ce qui nous paraît plus vraisemblable, à cause des variantes et des différences de noms donnés aux mêmes personnages, il faudrait toujours logiquement admettre qu'elles

(1) *Lettres à Voltaire*, t. i, p. 133.

sont la falsification de données et de vérités partant d'une seule et unique source, puisque ces données et ces vérités sont le lien caractéristique qui relie tous ces systèmes divers.

Enfin, le monothéisme ayant été pour tous les peuples, sans exception, la religion primitive; toutes les erreurs et toutes les fables des différents peuples ayant une commune origine; les religions fausses ne datant chez les différents peuples que d'une époque postérieure à la dispersion des peuples; il faut en conclure que le monothéisme a été à l'origine l'unique religion. Or, comme cette religion n'a pu se soutenir, dans aucun temps, sans un secours divin, soit de révélation, soit d'autorité, et qu'elle s'est de fait conservée en Chaldée jusqu'au temps d'Abraham et même après, qu'Abraham, sorti de la Chaldée, a donné naissance à un peuple qui devait la conserver, tandis qu'elle a été de fait dénaturée chez tous les peuples, il faut en conclure logiquement que cette religion a commencé dans la Chaldée, que tous les peuples l'y ont puisée et que, par conséquent, ils sont tous partis d'un même centre, l'Arménie-Chaldéenne.

CHAPITRE XI.

SCIENCES.

La question des sciences est une des plus importantes sur l'origine des peuples; c'est celle qui longtemps a dominé seule; celle aussi qui a introduit le plus de confusion et le plus d'opinions hasardées dans un problème si difficile. Si l'on avait pris les sciences dans toute leur étendue, la solution eût peut-être été moins difficile; mais malheureusement on ne prit qu'une très-petite branche de la science et les autres furent rejetées. Les mathématiques et l'astronomie, posées en principe par Dupuis, Bailly, et plusieurs autres, prouvaient, à leur dire, jusqu'à l'évidence, la haute antiquité des peuples asiatiques, et venaient donner un démenti formel aux traditions bibliques. Sans aucun doute, rien n'égale l'exactitude des mathématiques; d'évidence en évidence, elles conduisent à des conclusions rigoureuses. Mais

que seront les conclusions, si le principe d'où l'on est parti est erroné? L'enchaînement des preuves ne prouve qu'une chose, qu'elles ont été rigoureusement déduites; et, si le principe est faux, l'enchaînement des conclusions prouve rigoureusement aussi qu'elles sont fausses. C'est donc le principe qu'il faut commencer par examiner; il faut poser la base pour n'être pas exposé à bâtir dans l'air. Les mathématiques n'apprennent rien et ne peuvent rien apprendre sur des faits positifs; l'histoire est la seule source à consulter ici. On a voulu calculer sur des monuments, sans s'inquiéter de leur origine, qu'on a voulu déduire de ces calculs mêmes. Il fallait premièrement connaître le temps de l'érection de ces monuments et le but qui les avait fait édifier; or, l'archéologie et la philologie offraient seules, à défaut d'histoire positive, les moyens d'y parvenir. Nous en sommes enfin revenus là aujourd'hui; et les systèmes astronomiques et mathématiques sur l'origine des peuples ont été puissamment ébranlés, sinon totalement renversés, par une science plus consciencieuse; mais, surtout, il faut rendre justice au savant habile, qui a le plus fait dans cette belle direction, M. Letronne, dont la perspicacité remarquable, la critique puissante et rigoureuse, poursuit l'erreur jusque dans ses derniers retran-

chements, et n'attaque jamais une question sans la résoudre complétement. Nous ne pouvons donc suivre en cette matière un meilleur guide.

Mais avant d'en venir à ses travaux, nous devrons poser quelques principes et résumer quelques faits. Nous ne pouvons faire entrer dans notre cadre actuel d'autres branches des sciences que celles dont nous venons de parler, parceque nous n'avons encore rien d'assez positif sur les autres sciences pour en tirer quelque fruit. La plupart des sciences n'ont fait de progrès véritables que chez les peuples européens ; chez les peuples asiatiques, elles sont presque partout demeurées à l'état de simple observation, sauf quelques rares exceptions. Cependant il y a entre tous ces peuples beaucoup de choses communes qu'il est important de juger sainement, si l'on ne veut pas tirer des conclusions hasardées. Un principe fondamental, que nous avons souvent rappelé et qu'il ne faut pas oublier, c'est que l'intelligence humaine étant une dans sa nature et ses facultés, et la même pour tous les hommes ; que les sens, moyens d'observation, étant aussi les mêmes; que les phénomènes physiques et les faits naturels se présentant aussi à peu près partout les mêmes, sauf les exceptions locales, il doit nécessairement en résulter pour les peuples divers des connais-

sances et des notions à peu près semblables, sans qu'on puisse pour cela en rien conclure pour la communauté d'origine ou les communications entre ces divers peuples.

Il n'en est pas de même de certains faits et usages scientifiques qui ne peuvent reposer sur l'observation d'aucun phénomène naturel, non plus que des erreurs communes qui ne reposent sur aucun écart constant de la nature. Il y a dans ces deux choses une preuve évidente d'une origine commune ou de communications, suivant leur antiquité.

Or, nous avons ces trois sortes de données dans ce que nous connaissons des sciences des anciens peuples.

Chinois. Mathématiques. Quelques missionnaires ont vanté l'habileté des Chinois dans les mathématiques, mais ils n'en ont rapporté d'autres preuves que des ouvrages qui supposent à la vérité la connaissance pratique des arts du génie. Leurs méthodes de numération sont bonnes et fondées sur le système décimal. Ils font avec rapidité, dit M. Rémusat, toutes sortes d'opérations d'arithmétique, en se servant d'une machine dont l'usage a passé en Russie et en Pologne. Ces faits ne peuvent nous fournir aucune preuve, car nous n'en connaissons pas la date. Il est vrai que M. Ré-

musat pense que les propriétés du triangle-rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne (*Mélang.*, t. II, p. 14).

Astronomie. « L'astronomie, chez les Chinois, a été en honneur depuis les temps les plus reculés, mais ils n'y ont jamais fait que des progrès médiocres (*Nouv. mél. asiat.*, t. I, p. 59).

Leur science ne porte que sur des remarques fort simples que l'observation constante mettait nécessairement sous leurs yeux : ainsi l'inégalité du mouvement du soleil et de la lune, le mouvement lent des étoiles le long de l'écliptique. Ils connaissent depuis un grand nombre de siècles la période de dix-neuf ans, cette période qui ramène les nouvelles lunes aux mêmes jours du mois, répandue dans toute l'Asie; mais ils n'en ont pas apprécié la valeur et l'ont corrigée par des périodes moins exactes. C'est l'opinion des Chinois et de leurs livres sacrés que Fohi fut l'inventeur de l'astronomie. Il est dit dans le Chou-King que Fohi dressa des tables astronomiques, donna la figure des corps célestes et la connaissance de leur mouvement. Les points des solstices et des équinoxes étaient découverts. Peu de temps après on trouve, dit Bailly, l'invention de la sphère, la véritable durée de l'année de 365 jours 1/4, l'an-

née bissextile, ainsi que la conciliation des lunaisons avec les mouvements du soleil (*Lettre première de Bailly à Voltaire*).

Le père Parennin pense, comme Bailly, que les premières connaissances astronomiques avaient été apportées à la Chine (*Let. éd.*, t. XXI, p. 90). Le père Ko, missionnaire de la Chine, dit positivement qu'au temps d'Yao l'empire était peu étendu, la nation peu nombreuse, mais que les connaissances dans tous les genres et surtout dans l'astronomie, trop avancées pour un peuple naissant, lui avaient été apportées (*Mém. concernant l'Hist. des sci. de Chine*, p. 232, 237, 239, cité par BAILLY).

La thèse que Bailly s'était chargé de soutenir contre Voltaire lui a fait exagérer l'état avancé de l'astronomie chez les Chinois, car la plupart des faits qu'il cite ne sont que des observations fort simples; et les autres, comme la sphère, etc., sont plus que douteux, puisque, de son aveu, ils n'avaient pas les moyens suffisants d'observation, même quand les missionnaires sont arrivés à la Chine. On ne se servait, en effet, dans l'observatoire de Pékin, ni de lunettes pour les objets qui échappent à la vue, ni de pendule pour la précision de la mesure du temps (*Première lettre de Bailly à Voltaire*).

Dans tous les cas, puisque de l'aveu unanime des Chinois et des étrangers, Fohi est le premier fondateur de la nation, et en même temps le premier astronome, il faut en conclure qu'ils ont apporté ces connaissances avec eux du pays de leur origine.

Indiens. Si l'on en croit Voltaire dans ses lettres à Bailly et plusieurs autres esprits de la même trempe, c'est-à-dire hommes à préjugés et sans critique, car ce caractère de Voltaire est passé en proverbe, « tout nous vient des bords du Gange, astronomie, astrologie, métempsycose, etc. (*Première lettre de Voltaire à Bailly*); mais surtout le système de la numération décimale et l'algèbre sont, encore aujourd'hui, aux yeux de plusieurs savants, d'origine indienne. Cela peut être, mais il y a quelques raisons d'en douter. Suivant Lepsius, les chiffres sanskrits sont essentiellement égyptiens; les figures numériques lui paraissent décidément avoir passé de l'Egypte dans l'Inde, d'où elles ont été transportées par les Arabes, qui même encore leur donnent le nom d'indiennes, par la même raison que nous les appelons arabes.» Cela paraîtrait d'autant plus probable que le Chinois qui est comme nous l'avons vu intimement lié à l'Egyptien, possède aussi une numération décimale.

Mais quoi qu'il en soit de cette question qui demande évidemment un nouvel examen, l'astronomie indienne est loin d'être aussi avancée qu'on le prétend. « Leur astronomie, dit Bailly, offre de savantes méthodes et des calculs exacts. Mais comme les absurdités de l'idolâtrie sont venues obscurcir les dogmes purs de l'antique religion ; comme le sanskrit n'est plus compris que par les Brahmanes ; comme ils ont les plus singulières idées sur l'astronomie, qu'ils font la terre plate, supposent une montagne derrière laquelle le soleil va se cacher pendant la nuit, etc. Bailly en conclut que ces connaissances leur sont venues d'ailleurs et qu'ils en ont perdu la clef (*Deuxième lettre à Voltaire*) ; ce qui confirme l'opinion de Bailly c'est que les ouvrages d'astronomie sont tous en sanskrit, du moins ceux sur lesquels on s'est appuyé ; ils sont excessivement nombreux en cette langue : Un catalogue seul en spécifie soixante-dix-neuf. Or, nous avons prouvé que le sanskrit ne datait pas dans ses ouvrages et ses monuments de plus loin que le septième ou huitième siècle de notre ère ; et qu'en outre il y avait eu avant ce temps de longues et nombreuses communications avec les Egyptiens, les Grecs et même les Romains. Il nous semble donc que l'on doit en conclure que ce qu'il y a de positif

dans l'astronomie indienne est d'origine étrangère.

Perses. Les anciens Perses avaient la connaissance de l'année solaire de 365 jours un quart. On trouve dès leur établissement des connaissances astronomiques.

Chaldéens. De l'aveu de toute l'antiquité, la Chaldée, comme les autres peuples, ses contemporains, s'appliqua à l'astronomie dès les temps les plus reculés. Les Chaldéens, suivant Bailly, possédaient l'opinion du retour des comètes et la connaissance de la période de six cents ans. Bérose, leur historien, en parle; mais il faut remarquer qu'il n'écrivait que 300 ans environ avant Jésus-Christ. Leurs observations astronomiques, envoyées de Babylone à Aristote par son disciple Callisthène qui suivait Alexandre, remontaient à 1903 ans. Quoique on en ait pu nier la réalité, leur simplicité qui ne s'élève pas au dessus de l'observation la plus commune ne permet guère de les révoquer en doute. Ils avaient des tables astronomiques très-anciennes, et marquaient au juste les révolutions des planètes, leurs mouvements directs, stationnaires et rétrogrades. On leur a attribué, non sans quelqu'apparence de vérité, l'origine des fameux zodiaques dont on a voulu faire honneur aux Egyptiens et dont M. Letronne nous enseigne l'origine.

Les débris qui nous ont été conservés des historiens de ces temps primitifs font d'Abraham qui était Chaldéen et de Zoroastre, roi de Bactriane, deux grands astronomes, 2000 ans environ avant Jésus-Christ (*Philo.*, *lib. de nob. hist. just.* l. I). L'astronomie conduisit bientôt les Chaldéens au sabéisme, erreur qu'Abraham osa seul combattre avec force au rapport de Joseph. Mais aigris par ses discours qui contrariaient leurs idées et, sans doute aussi, excités peut-être par la jalousie des autres savants du temps, inventeurs du sabéisme, qui n'était autre chose que la raison systématique s'introduisant déjà dans la science contre la foi, ils s'élevèrent contre le représentant de la vraie science qui « par le commandement et avec le secours de Dieu sortit de ce pays pour aller habiter dans la terre de Chanaan (JOSEPH, *Antiq.* l. I. c. VII). » Bérose, Hécatée, Nicolas de Damas, dans Joseph font tous du père des Hébreux un homme remarquable dans les sciences de son temps. La famine le conduisit en Egypte où il conféra avec les sages et les savants, qui admirèrent sa science et apprirent de lui « l'arithmétique et l'astronomie qui leur étaient inconnues ; et c'est par lui que ces sciences sont passées des Chaldéens aux Egyptiens et des Egyptiens aux Grecs (Jos., *Id.*, l. I, c. VIII). »

Sans admettre en tout point l'opinion de Joseph, force est cependant, d'après tous ces témoignages, de reconnaître qu'il y eut entre la Chaldée et l'Egypte des communications, et sans prétendre que le fils de Tharé ait implanté les sciences dans la vallée du Nil, il a bien pu y contribuer à leurs progrès aussi bien que dans la Syrie et la Phénicie où il voyagea comme en Egypte ; voyages qui supposent des communications entre ces divers pays et aussi des observations scientifiques de la part de l'astronome chaldéen, dont la vie nomade était on ne peut plus favorable à l'observation des astres.

Accoutumés que nous sommes, je ne sais par quelle bizarrerie, à considérer l'histoire des temps anciens comme n'ayant absolument rien d'analogue dans le monde présent, nous ne pouvons nous figurer que l'humanité étant alors ce qu'elle est aujourd'hui, les hommes, leurs rapports, le commerce de la vie devaient être les mêmes, quant au fond et souvent même pour la forme, qu'ils sont maintenant. Là dessus, comme sur bien d'autres points, deux opinions extrêmes se sont trouvées en présence ; l'une, enlevant tout à l'homme pour donner tout à Dieu, ne semble admettre dans le monde que l'action de Dieu dont toutes les créatures sont les instruments

aveugles ; pour elle, qu'un homme ait été en rapport avec la divinité par la révélation, dès lors tout ce qui le touche et le concerne est l'œuvre immédiate de la divinité, et si l'esprit saint ne condamnait quelquefois les actes des hommes dont il s'est servi pour enseigner la vérité, on croirait faire le bien en les imitant, ce qui ne serait autre chose que le paganisme en morale. De ce point de vue outré, l'histoire primitive du genre humain n'a plus, quelque bien appuyé que cela paraisse, de vrai et d'admissible que ce qui est positivement exprimé dans la révélation ; et, comme si Dieu s'était engagé à tout nous dire, il ne sera même pas permis de tirer des conséquences raisonnables, justes et rigoureuses de ce qu'il a bien daigné nous apprendre.

L'autre opinion bien plus irrationnelle et bien moins admissible, rejette absolument Dieu et ne veut d'action que celle de l'homme qui, dès lors le plus élevé des êtres, doit être le principe, le créateur de tout ; ou bien, végétation de la puissance créatrice inhérente à la matière, il s'élève par la voie la plus ténébreuse, la plus obscure, la plus incompréhensible, la plus déraisonnable jusqu'à devenir homme, sans pouvoir dire ni comprendre où il a puisé tant de force, d'intelligence et de génie, si ce n'est dans la matière qui ne la

possédant pas, ne peut pas la donner. Entre ces deux extrêmes il y a des nuances qui ne sont pas plus la vérité, laquelle n'est que dans l'alliance de la toute puissance, des perfections et de la volonté immuable de Dieu avec l'action libre de l'homme; alliance qui a produit, produit et produira jusqu'à la fin tous les événements du monde. Sans doute on ne la voit pas toujours, mais elle n'en existe pas moins. Et tel est le grand principe, le seul point de vue véritable d'où il faut partir pour établir toute philosophie, toute morale, toute science et pour juger toute histoire. Alors les temps et les phénomènes actuels, dominés par la même loi que les faits antiques, nous serviront à les juger et nous aurons moins de peine à concevoir ce que l'ancien monde nous dit des hommes qu'il porta; nous ne leur refuserons pas plus qu'à nous l'intelligence et la pensée, nous leur saurons gré de ce qu'ils nous ont transmis, et nous nous garderons bien de mépriser dédaigneusement leur science, parceque nous ayant frayé la voie, nous avons pu cheminer plus loin.

Abraham vu de là sera réellement ce que Joseph nous dit qu'il fut, surtout si nous y joignons ses richesses, sa puissance et la haute influence qu'il exerça sur ses contemporains. Les voyages de son fils, de ses petits-fils et surtout de Joseph recevant

du Pharaon d'une cour brillante et polie, un pouvoir absolu sur ses Etats « pour communiquer aux princes sa science et enseigner la sagesse aux anciens de son conseil (*Ps.* 104, v. xx — xxi), » ne feront que confirmer ces communications primitives dont parle l'historien juif.

Egyptiens. Voilà donc l'Egypte qui reçoit de la race d'Abraham ce qu'elle rendra à ses descendants. Et les monuments, seuls restes d'un peuple qui n'est plus, attestent qu'il ne fut pas oisif pour la science. Les monuments égyptiens demandaient au moins une science pratique avancée. Les anciens prêtres de l'Egypte observaient les phénomènes de la nature, en recherchaient les causes et contemplaient les lois des astres (*Chœrem. ap. s. Hyer. de reg. monac.* t. iv, p. 337). Mercure Trismegiste composa sur la plupart des sciences plusieurs ouvrages, et on le fait vivre ainsi qu'Atlas vers le temps de Moïse ou environ 1600 ans avant Jésus-Christ. Nous retrouvons assez tôt l'année solaire chez les Egyptiens, et nous avons des preuves certaines de leurs progrès dans la science des nombres, par l'usage qu'en a fait Moïse. Ils avaient, comme les Chaldéens, des tables astronomiques et connaissaient les révolutions des planètes. On a observé que les quatre côtés de la grande pyramide étaient exactement tournés vers

les quatre points cardinaux et marquaient par conséquent la véritable méridienne de ce lieu.

Phéniciens. Les Phéniciens, ces fiers navigateurs, ne furent pas moins habiles dans l'astronomie, puisque l'on a pensé, sans doute avec un peu d'exagération, que les premiers ils l'appliquèrent à la navigation de long cours.

La géométrie et l'arithmétique se lient naturellement à l'astronomie et lui deviennent toujours plus nécessaires à mesure qu'elle fait plus de progrès. Quoiqu'on puisse douter de l'application de ces deux sciences à l'astronomie dans les temps anciens, cependant parmi les Grecs qui avaient reçu une grande partie de leurs connaissances des Phéniciens, quelques écrivains leur attribuaient l'invention des poids et des mesures, de l'arithmétique, de l'écriture et de la navigation; ils ont aussi fait aux Egyptiens une large part d'honneur dans ces découvertes.

Chez les Chaldéens, les Egyptiens et les Phéniciens l'avancement de l'architecture, la navigation et le commerce assez étendu exigèrent de bonne heure au moins les connaissances usuelles de la géométrie, nécessaires à la taille des pierres, à la construction des édifices et des vaisseaux. Dès les temps les plus reculés les Phéniciens étaient en possession d'un grand nombre d'îles de l'Archi-

pel, ils faisaient le commerce avec la grande Bretagne, ils s'étendirent vers le midi de l'Espagne et de la Gaule, fondèrent Utique en 1520 avant Jésus-Christ et Carthage en 1259. Les colonies égyptiennes et phéniciennes dans la Grèce, qu'elles peuplèrent et civilisèrent, viennent encore à l'appui. Apollonius de Rhodes, dans son poème des Argonautes, rapporte que les Egyptiens conservaient d'anciennes tables géographiques, qui avaient appartenu à leurs ancêtres et sur lesquelles on voyait tracées toutes les routes qu'ils avaient suivies tant sur mer que sur terre.

D'après Bailly (4e let. à Voltaire) l'usage d'orienter les bâtiments se retrouve chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les Chinois, c'est-à-dire, chez les quatre plus anciennes nations du monde. Ces quatre nations avaient fait les mêmes progrès dans l'astronomie et avaient les méthodes nécessaires pour diriger leurs bâtiments vers les quatre parties du monde. La période de soixante ans qui sert à régler la chronologie appartient aux mêmes peuples, et on peut dire à toutes les nations anciennes et modernes du grand continent de l'Asie... La plupart de ces nations avaient d'autres périodes de cent quatre vingts, de six cents et de trois mille six cents; elles partageaient la durée du jour en soixante heures, l'heure en

soixante minutes, etc... ce choix également commun, un même esprit dans ces institutions, auraient de quoi nous étonner, s'ils ne partaient pas de la même source... Le hasard ne pourrait faire accorder sur tous ces points deux peuples qui n'auraient aucun rapport d'origine ni de communication.

Il faut un peu rabattre de l'opinion de Bailly, d'abord sur les méthodes nécessaires pour orienter les bâtiments, ceci était une affaire de pratique et il suffisait de connaître le lever et le coucher du soleil pour cela. Les diverses périodes de cent quatre vingts, trois mille six cents, etc., ne sont évidemment que des calculs qui ne prouvent pas d'observations antérieures très-prolongées, mais des inductions du petit nombre qu'on avait pu faire. Du reste, la conséquence qu'il tire de toutes ces similitudes n'en demeure pas moins vraie.

C'est encore, suivant lui, une conformité bien étonnante, que celle de tant de peuples qui se sont accordés à mesurer le temps, par une petite période de sept jours que nous nommons semaine. Parmi ces peuples les Chinois, les Indiens et les Egyptiens s'accordent également à désigner les jours par le nom des planètes, et il est très-remarquable que ces planètes y sont rangées dans un ordre qui paraît arbitraire.

Il sort de cet exposé que les sciences astronomiques étaient à peu près arrivées au même degré de développement chez tous les peuples anciens, et que ce développement ne dépassait pas les bornes des observations les plus simples. Bailly lui-même en convient, et d'ailleurs tous ses efforts pour prouver le contraire ne font que confirmer cette vérité.

Cependant on a cherché à tirer des preuves de ces progrès, d'une science cultivée depuis des milliers d'années, des fameux zodiaques égyptiens, etc. Dupuis, le premier, y a découvert des merveilles et l'explication prétendue de toutes les religions; Bailly, en considérant que les divisions du zodiaque en douze et en vingt-huit parties sont également communes à toutes les nations anciennes, prétend avoir établi dans son histoire de l'astronomie ancienne, que cette division avait dû précéder l'ère chrétienne de plus de quatre mille six cents ans. Dans un mémoire lu à l'Académie des sciences, il prétend avoir prouvé que les anciennes déterminations de la circonférence de la terre, toutes les mesures itinéraires, la coudée primitive et universelle, qui en est la base, ont été conservées chez les Indiens, les Perses, les Chaldéens, les Egyptiens, d'où elles ont passé chez les Grecs et les Romains.

Si les deux opinions de Bailly étaient complétement admissibles, elles viendraient confirmer notre thèse de l'origine unique des peuples et prouver que ces connaissances sont des débris antédiluviens, ce qui s'accorderait parfaitement avec l'opinion de l'historien Joseph et la chronologie de nos livres saints. Mais l'opinion d'un savant, quand elle n'est pas appuyée sur des preuves positives, ne peut pas être pour nous un moyen de démonstration. Or, M. Letronne, par ses travaux remarquables, a renversé les idées de Dupuis et de Bailly, comme nous allons le voir par l'analyse rapide de son cours d'astronomie au collége de France.

Ce savant consciencieux commence par prouver combien le système de Dupuis était arbitraire, sans critique et fondé sur les interprétations les plus hasardées et contraires aux faits historiques; puisque les travaux d'Hercule, sur lesquels est fondé son système, n'ont été mis en ordre que deux ou trois siècles après Jésus-Christ; qu'ils ne sont pas distribués astronomiquement mais géographiquement, et qu'enfin il y en avait bien plus de douze. Des autorités sans valeur, des sources défectueuses, la confusion des temps et des dates, toutes choses produites par l'absence de la critique, telles sont les données de Dupuis. Et c'est pourtant sur son autorité que nos savants de l'ex-

pédition d'Egypte se sont appuyés ; et ils ont même prétendu justifier son système en admettant avec lui que tout dans les zodiaques égyptiens prouve que l'institution de la sphère remonte à 19,000 ans.

Les zodiaques et les temples de Dendérah et d'Esnée qui les contiennent furent la base de ce beau système; et sans rechercher l'origine de ces temples on l'a conclue des calculs mathématiques exécutés sur les dispositions des zodiaques.

L'illustre Visconti soupçonna le premier que ces zodiaques et ces temples pouvaient bien être des ouvrages exécutés sous l'influence grecque. Un examen attentif décida que le *pro-naos* des temples aurait bien pu être sculpté du temps de Tibère. Des voyageurs explorent l'Egypte, comparent ses monuments, et nos temples sont rangés par eux au dernier échelon de l'architecture égyptienne. De plus, ils apportèrent du temple d'Esnée une inscription, et cette inscription était grecque. En voici la traduction : « Au dieu très-grand Ammon (ici quelques mots manquent)..... et Arpocras ont fait la sculpture et la peinture de la colonne, la dixième année d'Antonin notre maître. » En outre, on a lu sur des cartouches de ces temples les noms de Tibère, de Claude, Titus, Domitien, Trajan. Ailleurs les noms de Cléopâtre,

et c'est le plus ancien, et Cléopâtre termina la dynastie grecque-égyptienne.

La conclusion générale de toute cette discussion est que nous devons renoncer à attribuer aux Égyptiens une si haute antiquité; que le système de Dupuis est renversé et que les temples d'Esnée et de Dendérah ont été érigés sous la domination des empereurs romains; et il n'est plus permis d'élever de doute là dessus.

Quant aux zodiaques eux-mêmes les recherches et l'étude des momies et de leurs cercueils a conduit à découvrir leur origine. Ces zodiaques se sont en effet rencontrés dans des cercueils de momies grecques ensevelies à l'égyptienne; et de toutes les recherches de M. Letronne il résulte que ces monuments, mélanges de styles romain, grec et égyptien, sont la signification d'une idée qui n'a eu de cours qu'après l'ère vulgaire; née des besoins de cette époque, elle n'a pu être connue qu'alors.

Il prouve ensuite que la valeur astronomique du zodiaque était inconnue aux anciens; ils s'en sont servis seulement dans les arts comme d'un ornement; les constellations leur étaient en partie connues et ils s'en sont servis pour cet usage. Mais dans les zodiaques des temples et autres l'astronomie n'y était pour rien, l'astrologie seule

y faisait le thème astrologique des temples, des individus, etc. En outre, quand l'astronomie apparaît dans ces monuments, c'est partout celle d'Hipparque ; tous ces faits sont démontrés par M. Letronne jusqu'à l'évidence, et il en tire de nouvelles preuves que les zodiaques égyptiens ne remontent qu'aux Romains. Et enfin il arrive à affirmer que jamais les zodiaques n'ont été connus des Egyptiens, qu'ils sont tous d'origine grecque, qu'ils ont été formés peu à peu, et qu'à peine du temps d'Homère on en connaissait quelques signes, et que d'ailleurs rien n'est plus arbitraire que les noms et les signes du zodiaque, et que les peuples ont suivi là dessus leur caprice.

La division du zodiaque en 360 parties ou jours est très-récente comparativement. Tous les auteurs anciens se taisent là dessus ; elle était même inconnue d'Eudoxe.

Il va plus loin et prouve que les Chaldéens étaient bien supérieurs aux Egyptiens dans la science de l'astronomie, que les derniers n'en avaient pas du tout, tandis que les premiers en avaient au moins quelqu'idée, et que c'est à l'époque où les idées des Chaldéens devinrent populaires sur le Continent occidental, qu'il faut faire remonter l'introduction du zodiaque dans les monuments.

Arrivant à la semaine planétaire de sept jours dont nous avons vu Bailly vouloir tirer si grand parti, il prouve que la semaine de sept jours, connue uniquement des Juifs et des peuples sémitiques, n'était nullement planétaire, mais plutôt lunaire; d'ailleurs, que les anciens n'ont pu avoir une semaine planétaire puisqu'ils ne connaissaient que cinq planètes et quatre d'abord.

Enfin une observation curieuse est que les Indiens ont une semaine tout à fait identique à la nôtre; le vendredi répond à notre vendredi et de même des autres jours de la semaine. Cette connaissance zodiacale chez les Indiens est nouvelle et c'est l'Occident qui l'a donnée à l'Orient. Leur zodiaque est le nôtre transporté chez les Indiens.

Le zodiaque indien, en effet, est la copie complète de celui des Grecs, M. Letronne pense qu'il passa dans l'Inde avec l'islamisme, mais il paraît plus probable qu'il y fut porté ou vers le temps d'Alexandre ou vers le temps des empereurs romains. Sous Antonin des étrangers apportèrent le zodiaque dans la Chine où il a été consacré à un usage astrologique et non civil.

De tous ces faits qui ne sont que le resumé succinct du cours de M. Letronne, tel qu'il a été analysé dans l'*Echo du monde savant*, cinquième

et sixième années, il faut conclure que les Chaldéens ont été les premiers à connaître quelques constellations du zodiaque, qu'ils les ont transmises aux Grecs, que ceux-ci, en développant ce premier germe, ont construit leurs zodiaques, les ont transmis aux Romains, aux Egyptiens, aux Indiens et aux Chinois, et que par conséquent la prétendue antiquité qu'on fondait sur eux tombe d'elle-même. Qu'en outre l'astrologie a été plutôt l'objet de ces zodiaques que l'astronomie. Enfin que les prétendues connaissances astronomiques des peuples anciens doivent être réduites à de simples observations dont on ne peut tirer presque aucun parti, puisqu'on pouvait les faire partout.

Un mémoire de M. Letronne sur les écrits et les travaux d'Eudoxe de Cnide d'après M. Ludwig Ideler, 1841, vient encore jeter un nouveau jour sur cette question. « Eudoxe, dit-il, enrichit la géométrie de quelques importantes vérités ; il établit l'astronomie sur sa véritable base, jusqu'à lui les philosophes s'étaient, le plus souvent, contentés de fonder leurs spéculations cosmologiques sur des prémisses arbitraires. Le premier il prit l'expérience et l'observation pour fondement de l'étude du ciel (p. 1-2). »

Eudoxe est né vers 409 ou 408 avant notre ère.

Il fut disciple de Platon. Platon voyagea en Egypte vers l'an 400 et Eudoxe vers 364 à 362. A son retour il fonda une école à Cnide et un observatoire d'où il observait le lever de Canopus.

Il résulte des recherches de M. Ideler qu'Eudoxe, par ses écrits et son enseignement, avait beaucoup contribué au développement de la géométrie, et qu'il doit occuper une des principales places parmi les mathématiciens de l'école de Platon à laquelle est véritablement due toute la géométrie transcendante.

« La géométrie pratique a pris son origine en Egypte; mais il n'est pas vraisemblable que les prêtres égyptiens aient été, sous le rapport théorique, beaucoup plus avancés que les Brahmanes et les Mandarins. La science renfermée dans la caste sacerdotale, dans un langage et un caractère d'écriture que les prêtres seuls comprenaient, trouva là un obstacle à ses progrès. Par cette même raison les philosophes grecs d'ailleurs, qui paraissent n'avoir pas eu précisément le talent de s'approprier facilement les écritures et les langues étrangères, n'ont eu que peu à apprendre des prêtres égyptiens; et lorsqu'enfin les Grecs, parvenus au trône des Pharaons, rendirent les communications plus faciles, ils possédaient déjà leur Platon, leur Eudoxe et leur Aristote... La

géométrie théorétique issue de la géométrie pratique, comme l'indique son nom grec ne peut être considérée que comme une création de l'esprit grec, d'après tout ce que l'histoire nous enseigne (p. 11 — 12).

« Ces réflexions nous portent un peu loin de l'opinion de ceux qui attribuent aux Egyptiens une géométrie transcendante et une astronomie presque aussi perfectionnée que celle des modernes. Il y a déjà longtemps que nous avons été conduits aux mêmes vues que M. Ideler sur ce point important de l'histoire. Nous persistons à croire que toute recherche consciencieuse et approfondie y ramènera de plus en plus les esprits impartiaux (p. 12). »

Des développements dans lequels M. Ideler et Letronne sont entrés, il faut conclure que la géométrie théorique ou scientifique appartient à la Grèce; que, par conséquent, les peuples asiatiques n'ont pu l'appliquer à l'astronomie, ni à la mesure des méridiens terrestres, etc., qu'ils ne connaissaient pas.

Astronomie. L'astronomie d'Eudoxe nous menera à des conclusions tout aussi nouvelles. Les philosophes de l'école ionienne et pythagoricienne avaient déja pris le monde pour sujet de leurs méditations; mais ils se contentaient de se livrer

à leur imagination sans observer sérieusement le ciel ; aussi leurs recherches n'avançaient pas beaucoup la science. Même dans les écrits de Platon, l'astronomie se présente encore sous une enveloppe métaphysique. Il fut cependant le premier à donner aux astronomes le sage conseil d'étudier la géométrie. Ce conseil fut suivi par son disciple Eudoxe. Muni de quelques faits positifs empruntés à l'Egypte, et qu'une observation, continuée pendant plusieurs siècles, pouvait seule procurer, doué, en outre, d'un sens géométrique fort remarquable, Eudoxe entreprit de dresser un état du ciel étoilé, de donner au calendrier une base scientifique, et d'établir l'astronomie sur ses véritables fondements (p. 13). »

Cependant n'ayant d'autre instrument que le simple gnomon et ne connaissant aucun des instruments dont se servirent plus tard les astronomes du Musée, il fut toujours hors d'état de prendre des positions exactes d'étoiles. Il savait assez bien observer, mais il ne pouvait ni mesurer ni calculer ses observations. D'après les extraits qu'Hipparque nous a conservés de ses livres, nous voyons que le ciel étoilé d'Eudoxe différait peu de celui de Ptolémée, et conséquemment du nôtre. On a beaucoup parlé des anciennes sphères orientales qu'il a dû avoir sous les yeux, mais tout

cela repose sur des hypothèses incertaines. Rien ne nous met en droit de faire remonter au-delà de son époque l'invention d'une sphère savante, ni de lui enlever le mérite d'avoir ordonné le ciel d'après des vues qui lui étaient propres » — Pourtant ce mérite ne doit pas être estimé trop haut. Nulle part il ne fait mention *d'ascension droite*, de *déclinaison*, de *longitude*, de *latitude*. Il connaissait les principaux cercles du ciel dans leurs rapports mutuels; mais il lui manquait le moyen d'observer même en gros les hauteurs et les culminations d'étoiles (p. 13 — 14).

Cercles de la sphère. Il connaissait l'horizon, l'équateur, les tropiques, les colures, mais le méridien paraît lui avoir été inconnu, etc. — De son temps le cercle n'était pas encore divisé en *degrés ;* or, il n'est guère possible d'arriver à aucune détermination exacte en astronomie sans avoir une division constante du cercle. M. Letronne a prouvé (*Journal des savants, année* 1817, *décembre*, p. 745 *et suiv.*), que l'usage de la division du cercle en degrés ne paraît pas être antérieure à Hipparque, et qu'avant ce grand astronome les angles n'étaient estimés que par le rapport des arcs avec la circonférence. D'où il résulte que les progrès de l'astronomie scientifique coïncident réellement avec l'époque de l'intro-

duction d'une division de la sphère et des instruments d'observation. Si l'on avait fait cette remarque, on aurait évité bien des disputes et des discussions inutiles.

Excepté un petit nombre, les noms mythologiques des constellations sont de l'époque Alexandrine.

M. Letronne montre que les opinions arbitraires qui attribuent la sphère aux Egyptiens et aux Phéniciens ou aux Chaldéens et aux Perses sont insoutenables ; 1° parceque toutes les indications d'une sphère savante, données par les anciens, se rapportent à une époque postérieure, alors qu'on connaissait avec plus de précision la position des astres ; et 2° en prouvant que l'inexactitude de la méthode suivie par Eudoxe n'est due qu'à l'incertitude et à l'inexactitude des observations. Par là sont renversés les systèmes chronologiques de Newton, Frèret et Bailly. La preuve de ce fait important résulte des travaux de Delambre, Ideler et Letronne.

L'année de 365 jours un quart existait en Chaldée, où, selon toute apparence, elle était employée dans l'usage civil. Elle était aussi de toute antiquité en Égypte ; Eudoxe l'y puisa.

C'est Eudoxe qui, le premier, rapporta d'Egypte en Grèce la connaissance des mouvements des

planètes. A cet égard, les témoignages des anciens sont unanimes; mais il ne faut cependant pas se faire une trop haute idée de cette connaissance. Elle ne se composait vraisemblablement que des notions les plus générales sur les révolutions, les élongations, les stations et rétrogadations des planètes, c'est-à-dire sur tout ce qu'une observation longtemps continuée, dans un beau climat, peut apprendre à connaître. Mais il ne saurait être question d'une théorie qui permette de calculer les lieux des planètes pour un temps donné. Hipparque n'essaya pas même une œuvre si difficile; il se contenta de rassembler des observations plus précises, sur lesquelles ensuite Ptolémée fonda son grand édifice scientifique, qui, pour la première fois, permit de faire de semblables calculs, quoique d'une manière imparfaite (p. 26).

De tout ce travail, il résulte que le premier effort pour donner une base scientifique à l'astronomie, est dû à Eudoxe.

Il sort des travaux de M. Letronne, Ideler, et autres, 1° que la géométrie scientifique et l'astronomie scientifique ont pris naissance dans la Grèce; que l'école de Platon en a, la première, jeté les bases; que dans cette école c'est Eudoxe, après 362, qui, le premier, a formulé une géométrie et une astronomie savante; qu'Hipparque a marché

sur ces traces, et qu'enfin c'est à Ptolémée qu'est dû proprement le grand progrès de la science.

Or, la Grèce était peuplée de colonies égyptiennes; de plus, tous les philosophes grecs voyageaient en Égypte depuis plusieurs siècles, et ces voyages étaient surtout fréquents du temps de Platon; si l'Égypte avait possédé une géométrie et une astronomie aussi avancées qu'on l'a prétendu, certainement les Grecs l'auraient puisée chez eux, et nous ne verrions pas Platon et ses prédécesseurs livrés sur ces sciences à leur imagination et à la métaphysique; nous ne verrions pas Eudoxe réduit à l'impossibilité de préciser les observations faute d'instrument et de méthode sûre; nous ne verrions pas Hipparque, après lui, ne pouvoir encore qu'accroître le nombre des observations, et, enfin, Ptolémée fournir le premier des moyens positifs d'observer et de calculer.

Ce que nous disons de l'Égypte, nous devons le dire de la Chaldée où les Grecs voyageaient également; nous pouvons le dire à plus forte raison de l'Inde et de la Chine, puisque de nos temps encore ils ont reçu des Européens les instruments et les méthodes scientifiques et que la géométrie n'a été chez eux que pratique.

Il faut donc conclure qu'à la Grèce sont dues les sciences de la géométrie et de l'astronomie.

2° Il suit de là et des travaux de M. Letronne que les observations astronomiques chez ces divers peuples n'étaient que celles que tout le monde peut faire, sans qu'on puisse en tirer aucune conséquence; et de plus même, que tous les calculs prétendus astronomiques de milliers d'années ne sont évidemment que des imaginations fantastiques sans aucune base, puisque ces peuples n'avaient aucun moyen de les faire; et que, par conséquent, on ne peut rien en conclure contre une chronologie positive. Il est curieux de remarquer comment on a procédé dans cette question si grave; on a trouvé, chez ces divers peuples, de prétendus calculs astronomiques dont on ne pouvait même pas constater la justesse; ces calculs embrassaient des milliers d'années; aussitôt on en a conclu que ces peuples observaient depuis des milliers d'années; c'est absolument comme si un Chinois, venant à l'observatoire de Paris, et y trouvant des instruments perfectionnés, et les calculs des révolutions des planètes, par exemple, de Saturne dont la révolution est de 29 ans, et d'Uranus 83 ans, et le calcul de l'entière révolution de la ligne des équinoxes 25920 ans, disait et écrivait, à son retour en Chine, que le peuple français observe les astres depuis plus de 25920 ans; et certes il serait encore plus fondé en raison que nos chronologistes astronomes.

3° Une troisième conséquence qui sort plus spécialement du cours d'astronomie de M. Letronne, c'est que les zodiaques et les temples égyptiens, sur lesquels on fondait la haute ancienneté du monde, sont de l'époque romaine et ne prouvent par conséquent absolument rien ; que d'ailleurs les zodiaques étant purement astrologiques, quand même ils seraient plus anciens, ne prouveraient rien encore ; que ces zodiaques formés chez les Grecs et communiqués par eux aux Romains, aux Égyptiens, aux Indiens et aux Chinois, ne prouveraient absolument rien pour ces divers peuples.

Il en est de même de la prétendue semaine astronomique, elle n'a été connue d'aucun peuple ancien ; elle est encore d'origine grecque, et a probablement passé de là aux Indiens et autres peuples. Les prétendues mesures exactes de la terre, dont nous avons vu Bailly vouloir tirer un si grand parti, doivent, par les mêmes raisons, être renvoyées au pays des chimères, puisque ces peuples n'avaient même pas les moyens de les exécuter. Il faut en dire autant de la connaissance de la sphère, puisque le premier état du ciel étoilé connu est celui d'Eudoxe.

4° Il ne reste donc aux anciens peuples que la connaissance de faits astronomiques fort simples,

tels que ceux que connaissent aujourd'hui nos cultivateurs, et qu'ont toujours connus les peuples agriculteurs et pasteurs. La période de dix-neuf ans, celle de soixante ans, étaient connues aux peuples asiatiques ; mais elles ne demandent pas une observation bien prolongée, il suffit pour cela de quelques siècles au plus. L'année solaire de trois cent soixante-cinq jours un quart était aussi générale chez ces peuples. La semaine de sept jours, que M. Letronne regarde comme lunaire, mais dont la Genèse donne positivement l'origine dans les jours de la création, était commune à tous les peuples sémitiques, et les autres peuples qui ont pu l'avoir, l'avaient prise à la même source. La géométrie et la numération pratiques étaient également connues et devaient l'être chez ces peuples.

Quant aux tables astronomiques des Chinois, ce ne sont que des observations d'éclipses qui ne sont mêmes pas calculées ; celles des Égyptiens n'avaient pas probablement plus de valeur ; celles des Chaldéens méritent plus d'attention, c'est en effet le seul peuple qui ait, sur des témoignages positifs, le droit de revendiquer les premières notions de la science. Diodore nous apprend que les Chaldéens portaient une grande et constante attention aux révolutions planétaires. Ils se trom-

paient rarement dans leurs prédictions : les planètes venaient occuper exactement le poste qu'ils avaient désigné par avance; elles ne manquaient pas, à leur retour, de se trouver au commencement, au milieu, à la fin du signe, antérieurement dénommé. Oûtre ce témoignage, ils ont celui de Joseph et des historiens cités par lui.

Un dernier fait qui résulte des traditions de tous les peuples, c'est que les fondateurs de tous ces peuples ont été, à leur dire, les inventeurs de l'astronomie.

Or, de tous ces faits, plusieurs ne prouvent rien pour la commune origine, parcequ'ils peuvent être le résultat de l'observation individuelle. Mais d'autres aussi, tels que l'année solaire, la semaine de sept jours, les périodes de dix-neuf et soixante ans, que plusieurs peuples possèdent et dont ils ne savent pas se servir; la tradition universelle d'attribuer l'astronomie à leur fondateur, prouvent évidemment qu'ils les ont tirés d'une même source, et de plus qu'ils sortaient d'un pays où l'astronomie était cultivée. « Les traces conservées de l'astronomie chez les différents peuples de l'Asie, remontent à trois mille ans avant notre ère (d'après leur chronologie). L'identité de cette époque est très-remarquable. Fohi vint polir les Chinois et fonda son empire en 2952. Diemschid,

étranger à la Perse, comme Fohi l'était à la Chine, commença le sien en 3209.

Les tables astronomiques des Indiens, qui paraissent établies sur une epoque chronologique, remontent aussi à l'an 3101. N'est-il pas naturel de conclure qu'ils étaient sortis du même pays? (*Sixième lettre de Bailly à Voltaire*).

Il est logique de conclure que le seul peuple dont la science astronomique a été véritablement positive, avant tous les autres, est celui chez lequel elle a commencé; or, la science positive a commencé chez les Chaldéens, qui l'ont transmise aux Égyptiens et aux Grecs; les Grecs, après l'avoir développée, l'ont transmise aux autres peuples, et même l'ont rendue aux Égyptiens améliorée.

En outre, les observations astronomiques des Chaldéens sont les seules qui remontent d'une manière bien positive à une époque assez ancienne. Le sabéisme, né de l'astronomie et qui força Abraham à quitter la Chaldée, en est une preuve aussi bien que leurs tables astronomiques remontant à 1903 ans. De tout temps, ils ont observé le ciel, leur position sur le globe en a, sans doute, été une des causes; mais le témoignage de Joseph et des historiens de ces peuples nous en fournit une autre; les Chaldéens, suivant eux, héritèrent des notions astronomiques antédiluviennes; et les tra-

ditions de tous les peuples qui font remonter l'astronomie à l'époque du déluge, en sont la confirmation. Nous sommes donc encore amenés à la conclusion logique et historique que c'est en Chaldée que les peuples ont puisé les premières notions de cette science, et que, par conséquent, c'est leur pays originaire, conclusion qui est confirmée par le président de la Société asiatique de Calcutta ; l'usage d'observer les étoiles commença, dit-il, avec la société dans le pays du peuple que nous nommons Chaldéen, d'où il se propagea dans l'Égypte, l'Inde, la Grèce, l'Italie et la Scandinavie, avant le règne de Sisac ou Sâcya, dont les conquêtes répandirent un nouveau système de religion et de philosophie depuis le Nil jusqu'au Gange (*Rech. asiat.*, t. II, p. 347).

Les sciences physiques et naturelles nous conduiront aux mêmes conséquences, quand nous aborderons de près les monuments positifs.

Chinois. A entendre les Chinois, ils auraient toujours été aussi avancés qu'ils le sont aujourd'hui. Si l'on prenait à la rigueur les termes de leurs anciennes chroniques, il faudrait rapporter aux premiers siècles de la monarchie la composition des ouvrages qui traitent de la médecine et des diverses branches de l'histoire naturelle. Mais l'orgueil chinois, qui rapporte tout à soi et qui

tire vanité même de la défaite, demande l'examen d'une critique plus vraie. Hoaï-Nam-Tseu, philosophe chinois des premiers siècles de notre ère, dit positivement que la médecine demeura traditionnelle jusqu'aux deux dynasties des Hans (200 ans avant et 200 après Jésus-Christ), sous lesquels les médecins recueillirent les traditions que leur avaient léguées les anciens, y ajoutèrent les nouvelles observations, et en composèrent les divers ouvrages que nous avons sous le titre de *Penthsao*, qui renferment tout ce qui tient aux sciences naturelles et médicales. Ainsi le premier recueil scientifique serait d'entre 200 ans avant et 200 après Jésus-Christ; un autre, fait sur le modèle de celui-ci, par Li-Chi-Tsi, est du septième au neuvième siècle. Mais jusque-là la science est basée sur l'astrologie. Le premier traité sérieux, et où il y ait des progrès réels, est le *Penthsao-Kang-Mou*, exécuté, dans la dernière moitié du seizième siècle, par Li-Chi-Tchin, c'est-à-dire plusieurs siècles après la grande invasion des Tartares Mongols, par laquelle l'Asie orientale et l'Occident furent mis en communication continuelle pendant plus d'un siècle, puisque depuis saint Louis, A. Remusat a compté jusqu'à neuf tentatives principales faites par les princes chrétiens pour se lier avec les Mongols, et jusqu'à quinze ambassades en-

voyées par les Tartares en Europe, et principalement aux papes et aux rois de France ; c'est à cette époque qu'il faut placer les missions des Franciscains et des Dominicains, les voyages de Marc-Pol et d'une foule d'autres particuliers qui visitèrent la Chine, et dont plusieurs la traversèrent dans tous les sens.

Mais il ne faut pas oublier que c'était après le bel élan du moyen-âge, après que la science d'Aristote avait été approfondie par tous ces religieux, que la Chine les voit et les entend. Ce mélange d'hommes de toutes races produisit son effet ordinaire ; et cette communication de l'Asie orientale et de l'Occident changea bien des idées, et il est impossible de juger quel en fut le résultat, surtout pour l'Orient.

L'histoire même de la Chine, les communications des Chinois avec les étrangers, l'époque bien précise de leurs ouvrages scientifiques les plus importants, prouvent que leurs progrès réels sont postérieurs à l'irruption des Mongols et par conséquent aux communications avec l'Occident; loin donc de les classer dans l'antiquité, il faut les rappeler aux temps modernes. Cependant il faut distinguer deux époques, l'époque théologico-philosophique et l'époque des sciences d'observation ; la première est ancienne et la seconde est moderne.

Mais la première même a été soumise à l'influence de la communication étrangère, comme le prouvent les ouvrages et les voyages, aujourd'hui indubitables, de Laotseu en Occident.

Indiens. Les progrès des sciences d'observation ont été arrêtés chez les Indiens par la tyrannie de leur dogme religieux, qui ne fut tel que pour être sorti des bornes de la vérité. D'ailleurs, nous ne trouvons absolument rien dans ces sciences avant l'époque du brahmanisme, c'est-à-dire avant les temps modernes. Et encore même alors ne trouvons-nous que des idées spéculatives, des théories métaphysiques plus ou moins absurdes. Nous ne devons donc pas nous attendre à trouver chez eux les sciences physiques et naturelles aussi avancées même que chez les Chinois. Mais l'esprit spéculatif qui les conduisit en philosophie par toutes les phases et les faiblesses de la raison humaine, se débattant dans le champ des rêves intellectuels, tantôt s'élevant par Vyasa jusqu'à l'idéal le plus raffiné du spiritualisme, existant seul et sans matière, tantôt retombant de tout son poids sous le fardeau de la matière que Kapila lui présente comme seule existante ; cet esprit, né des discussions religieuses, nécessita chez eux l'aiguisement des instruments de la pensée; voilà pourquoi nous retrouverons ici ce qui a manqué à la Chine,

une logique plus ou moins parfaite. Par suite aussi de la tendance à vouloir tout expliquer par les systèmes philosophiques, que ne purent arrêter les Brahmanes, malgré leurs anathèmes, nous trouverons quelques-unes des notions les plus générales des sciences physiques et quelques idées physiologiques plus ou moins raffinées. Nous ne parlons point de leur littérature ; elle devait chez un tel peuple absorber une partie de l'activité intellectuelle.

Mais ici, bien moins encore qu'à la Chine, trouverons-nous, comme on l'a prétendu, la source et l'originè de la philosophie et des sciences européennes. En prouvant que la Chine n'a jamais interrompu ses communications avec l'Occident, nous avons prouvé qu'il en était de même pour l'Inde, puisqu'elle a servi de lien, de passage. En outre, en rappelant à leur véritable époque moderne, comme nous l'avons déjà fait et comme nous le ferons encore, les travaux indiens, nous avons prouvé jusqu'à l'évidence que l'Europe n'a rien emprunté à l'Inde, pas plus sous le rapport scientifique que sous le rapport religieux. Mais, en rapprochant ce que l'Inde nous fournit de ce que nous voyons en Chine, on peut dire que sous le point de vue scientifique, comme sous le point de vue religieux, l'Inde et la Chine se complètent

mutuellement ; car, ni chez les Hindous, ni chez les Chinois, le cercle des connaissances humaines n'a été nettement tracé, ni rempli ; tandis qu'en Europe non-seulement ce cercle a été tracé et rempli, mais il a été développé dans toutes ses branches, longtemps avant que la Chine et l'Inde se fussent sérieusement occupées de quelques parties de la science. Ce fait suffirait à lui seul pour prouver que l'Europe est la seule et véritable source et le centre des progrès de l'esprit humain, et il faut être aveugle pour oser encore en douter en parcourant l'histoire des sciences depuis la Grèce jusqu'à nous.

Asie occidentale. Nous n'avons rien de positif sur les travaux scientifiques des anciens Perses.

En revanche, l'occident asiatique et ses dépendances nous offrent le plus vif intérêt, en nous montrant avec le berceau du genre humain renouvelé, les débris des sciences primitives recueillis pour servir de base à un progrès qui, quoique lent et inappréciable d'abord, n'a pourtant jamais cessé de marcher. C'est là véritablement qu'il faut chercher le premier point de départ ; c'est là qu'on peut espérer de rencontrer les éléments les plus anciens des connaissances humaines. C'est donc de là que nous partons réellement pour arriver par les progrès successifs, ac-

complis dans le périple de la Méditerranée, jusqu'à nos temps. Si nous n'y trouvons pas ce que nous voyons à la Chine surtout, il faut se rappeler qu'ici est l'antiquité, tandis que la Chine nous montre son état moderne le plus avancé.

Nous avons vu que l'astronomie était partie de la Chaldée, mais nous n'avons sur les sciences physiques et naturelles, chez les peuples qui nous occupent, que les données les plus vagues. Cependant ils avaient nécessairement fait quelques pas, puisque les Grecs ont reçu d'eux les premiers éléments. Chaque peuple a revendiqué pour lui l'invention de la médecine, ce qui prouve qu'aucun ne l'a inventée, mais que tous, s'en étant occupés dès les temps les plus reculés, ont dû la tirer de leur commune origine, et qu'ils y ont ajouté les observations que l'expérience et le besoin leur fournissaient.

Au rapport de Diodore, d'Hérodote et de tous les historiens anciens, les Assyriens et les Égyptiens ont cultivé la médecine dès les temps les plus anciens. Leur témoignage est confirmé pour les Égyptiens par nos livres saints; cependant les vrais progrès de la médecine se sont opérés en Grèce, et Hippocrate nous en donne les premiers monuments. Il en est de même des sciences naturelles et d'observation. Aristote en est le véritable créateur.

Ainsi donc, le peu que nous connaissons des sciences d'observation nous amène aux mêmes conséquences que tout le reste; c'est-à-dire que le vrai mouvement de l'esprit humain a commencé dans l'Asie occidentale.

A côté des vraies données scientifiques se trouvent les fables ridicules auxquelles les phénomènes mal observés, ou l'imagination, ont donné lieu; ces fables se retrouvent chez différents peuples, et, par conséquent, prouvent ou commune origine ou communication.

Ainsi les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine; ceux dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas, quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture, les Amazones, les Pygmées et leurs combats avec les Grues, les Cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent chez les Mythologues de l'Asie orientale. Les mêmes attributs leur sont assignés, les mêmes aventures les caractérisent. On a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et, par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les Chinois, ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres, et la région des êtres chimériques. Du reste, on a

mis à conserver ces folies une scrupuleuse exactitude, qu'on souhaiterait de rencontrer souvent dans les sujets raisonnables.... Ce n'est pas de leur plus ou moins de valeur qu'il s'agit. L'analogie existe, elle ne saurait être attribuée au hasard (*Mélange asiat.*, t. 1, p. 90). »

S'il nous est permis de hasarder une conjecture, il nous paraîtrait probable que l'Inde est la mère de ces fables, les Chinois les ayant reçues de là, les placent dans l'Occident; les Grecs ont certainement tiré de l'Inde la plupart de ces fables que leurs historiens renferment; c'est Ctésias et les historiens d'Alexandre qui en sont la première source, Aristote le dit formellement en demandant si l'on peut s'en rapporter à Ctésias; c'est aussi là que Pline a puisé, il les cite à chaque instant. Aucune preuve pour ou contre notre thèse ne peut donc être tirée de là.



CHAPITRE XII.

PHILOSOPHIE.

Notre but ne peut pas être ici de faire une histoire de la philosophie; ce ne peut même pas être une revue sommaire des idées philosophiques de tous les peuples, cela n'apporterait aucune lumière nouvelle à la question que nous cherchons à mettre en évidence. En effet, la philosophie chez tous les peuples anciens a fait, pour ainsi dire, corps avec la religion, et de là vient que tout ce qu'on peut dire de l'une peut se dire de l'autre au point de vue de l'origine; bien plus, la philosophie, étant nécessairement sortie de la religion ou s'y étant mêlée plus tard, est évidemment postérieure. Nous aurions donc pu simplement passer ce chapitre sous silence, s'il ne restait à répondre à quelques pensées vivantes dans tous les esprits imbus de la direction sous laquelle a été entreprise l'étude de l'histoire de la philosophie, dans laquelle néces-

sairement il y a déjà eu et il y aura des revirements à opérer. Nous voulons parler de la philosophie orientale indienne et chinoise en parallèle avec la philosophie grecque. Jusqu'ici l'orientalisme a prétendu à la priorité, voir même à être la source. Un auteur récent a pourtant osé intervertir l'ordre accoutumé, et, au lieu de commencer l'histoire de la philosophie par la philosophie orientale, il a fini par elle, et, nous en sommes convaincus, avec raison.

En faisant l'histoire du bouddhisme et du brahmanisme, nous sommes arrivés à des conclusions dont nous n'avons pas développé toutes les conséquences, nous n'avons rien dit, en effet, de la philosophie, ou des ouvrages qui la renferment. Tous ces ouvrages se rattachent aux livres sacrés du brahmanisme, pas un seul n'est bouddhiste ; les Bouddhistes et les Djaïnas que nous avons vu appartenir à la même secte, ont été dans l'Inde et hors de l'Inde, considérés comme hérétiques et formant une secte à part; leurs ouvrages sont passés dans la Chine et ont laissé la langue et les livres sanskrits dominer seuls. A la tête des sciences et de la littérature sanskrites apparaissent les quatre védas, d'où tout découle. Après et au-dessous des védas viennent les quatre oupavédas, qui exposent, d'après les livres sacrés, la théorie et la pratique des différents arts, la médecine et

la musique en tête; puis les six védangas, ou membres des védas, expliquant le dialecte spécial et les difficultés grammaticales des livres révélés, et prescrivant les cérémonies religieuses rattachées aux observations et à la science de l'astronomie. Enfin, les quatre oupângas, ou membres inférieurs de la science, comprenant la logique, la philosophie, le droit et l'histoire.

C'est à ces livres que se rattachent tous les écrits philosophiques de l'Inde. Or, si, comme nous l'espérons, nous avons prouvé que la langue sanskrite n'a paru dans l'Inde que du cinquième au huitième siècle de notre ère, et qu'elle n'a dominé qu'après le huitième siècle, que tous les livres sanskrits ou brahmans sont, les plus anciens, du cinquième au huitième siècle, et les autres, en plus grand nombre, du neuvième au douzième, treizième et quatorzième siècle, il s'ensuit rigoureusement que tous les ouvrages et systèmes de philosophie qui s'y rattachent sont de la même période, ou postérieurs, mais ne peuvent pas avoir précédé, puisqu'ils se basent sur ces livres et cherchent à les expliquer.

Le premier système, le mimensa, n'est qu'un recueil de règles pour l'interprétation des védas; et, par conséquent, leur est postérieur; il serait difficile d'en assigner la date précise.

Le système védanta est le second, on l'attribue au rédacteur des védas, à Vyasa; on l'a regardé comme très-ancien, et comme ayant précédé la conquête d'Alexandre; cependant il est certain que ce n'est qu'après l'ère chrétienne que de nombreux écrits ont été consacrés à l'exposition et à la défense de cette philosophie; c'est surtout dans les écrits de Sancara qu'elle a brillé pour la première fois d'un grand éclat; or, Sancara paraît avoir vécu vers le septième ou huitième siècle; en outre, cette philosophie s'est prolongée jusqu'à l'époque actuelle, et ce fait, loin d'être une preuve de son antiquité, dépose au contraire de sa moderne invention, car enfin l'esprit humain est partout le même, et c'est à tort qu'on voudrait faire exception pour l'Inde; or, nulle part, les systèmes philosophiques n'ont eu une vie aussi démesurément longue que celle qu'on veut attribuer aux systèmes indiens; pour eux vivre encore est une preuve d'une naissance peu éloignée; en outre, c'est toujours à l'apparition d'un système que l'on voit le plus grand nombre d'écrits chercher à l'exposer et à le défendre; or, ce n'est qu'au septième ou huitième siècle qu'on trouve les premiers écrits sur ce système, et son école vit encore dans l'Inde, puisque le célèbre Ram-Mohum-Roy, mort en 1833 en Angleterre, avait appartenu à cette école.

Tout contribue donc à prouver qu'il est de date plus récente qu'on ne le pense généralement.

Les systèmes indiens qui viennent ensuite sont le sankia, le nyaya et le vaisêchika, ce sont les systèmes rationalistes hindous, ils commencent à s'éloigner de la doctrine des védas. Leur nature seule prouverait donc *à priori* qu'ils sont postérieurs aux précédents. En effet, c'est un fait général, résultant de la marche de l'esprit humain dans l'histoire de la philosophie, que les spéculations philosophiques commencent toujours par être théologiques pour finir nécessairement par le rationalisme; or, les systèmes précédents sont théologiques, et ceux-ci sont le rationalisme; ils sont donc postérieurs.

Kapila, le fondateur du système sankia, est représenté, tantôt comme un des sept grands Richis, ou Sants, émanés de Brahma, tantôt comme une incarnation du dieu Wichenou. Or, le culte de Wichenou n'apparaît dans l'Inde, comme nous l'avons vu, qu'au huitième ou neuvième siècle, et il n'est établi généralement que plus tard; le Wichenou-pourana, qui est proprement le livre de ce dieu, né de son culte, et contenant son histoire, son dogme, ou plutôt ses fables et ses erreurs moitié théologiques, moitié philosophiques, doit être rapporté au douzième siècle de notre ère,

suivant Wilson et Collebrooke. D'après cela, le système sankia pourrait bien être postérieur au douzième siècle, mais il n'est certainement pas antérieur au neuvième.

Enfin, nous arrivons aux systèmes nyaya et vaisêchika, le premier est un système de logique, le second, qui est considéré comme le complément du premier, est une philosophie physique; la nature et le contenu de ces deux ouvrages prouvent encore qu'ils sont postérieurs au système sankia et, par conséquent, aux systèmes théologiques. Le système sankia est bien rationaliste, à la verité, puisqu'il est fondé sur le légitime exercice de la raison, c'est un germe de logique et de physique, mais bien imparfait, et il se rapproche encore des systèmes théologiques. Le nyaya et le vaisêchika sont bien plus avancés dans le rationalisme, la logique est bien plus positive dans le nyaya, et la physique dans le vaisêchika. D'ailleurs, on s'accorde généralement à les regarder comme postérieurs.

La question d'emprunts faits par la philosophie grecque à la philosophie indienne, est donc déjà jugée; s'il y a eu emprunt, ce n'est évidemment pas la Grèce qui l'a fait. Mais nous avons de nouvelles preuves tirées du fond même des doctrines; elles nous sont fournies par un remarquable mé-

moire de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, sur la philosophie sanskrite. En voici le résumé, ou mieux le résultat.

« Le syllogisme, dit-il, n'est dans le nyaya qu'à un état obscur, enveloppé, confus. Gotama n'en a pas atteint la vraie forme, il n'en a pas distingué les véritables éléments, et, ce qui est infiniment plus grave, il ne paraît pas avoir soupçonné que le syllogisme est le fond même du raisonnement humain... Le syllogisme n'appartient qu'à la Grèce, c'est Aristote qui l'a donné au monde (p. 54-56). La théorie de la réduction à l'absurde n'appartient pas davantage à Gotama... ; c'est à Aristote encore qu'il faut en faire honneur.

L'auteur prouve que Gotama n'a fait que de la dialectique, qui n'est, selon lui, que la logique vulgaire, qui se contente du probable tandis que la logique arrive au certain, au démontré. « Gotama n'a jamais connu la logique telle que l'a entendue la philosophie grecque, et sur les pas de la philosophie grecque, toute la philosophie moderne. Or, cette doctrine de Gotama est la seule qui ait régné dans l'Inde : elle est la seule qui y ait été prise pour de la logique. Bien plus, elle y a été admise, et y est encore reçue à l'heure qu'il est, pour la logique tout entière (p. 75).

C'est du monde occidental que la philosophie a

reçu la lumière de la logique, que l'Inde n'a pas su jadis trouver (p. 76). Gotama a rempli une lacune qui se trouve dans Aristote, la théorie de la preuve, la théorie de la certitude.

L'auteur réfute William Jones sur le prétendu emprunt d'Aristote aux Hindous ; et il conclut : « Il est de toute évidence que le nyâya et l'organon ne se sont rien emprunté ; c'est là une vérité incontestable, qui, en présence des pièces mêmes du procès, doit frapper et convaincre tout esprit juste et impartial. A comparer l'organon et le nyâya, on n'aperçoit entre eux absolument que des différences, et le seul lien qui les unisse est celui même qui unit les productions les plus diverses de l'intelligence, l'identité de l'esprit humain, et des besoins qui sans cesse le travaillent. Gotama, comme Aristote, l'Inde comme la Grèce, a voulu se rendre compte du raisonnement. Mais la première tentative a été, comme elle devait l'être, infiniment moins complète, moins profonde que la seconde. Gotama s'est arrêté aux bords, Aristote a pénétré jusque dans l'essence du raisonnement, dont il a reconnu les lois nécessaires et immuables (p. 93-94).

« Le nyâya n'est point, à proprement parler, de la logique, ce n'est que de la dialectique, superficielle, bien que fort ingénieuse, qui présente

une théorie peu complète de la discussion, et qui n'a pas pénétré jusqu'au raisonnement, à ses principes vrais, à ses éléments essentiels. »

Enfin, il nous reste à dire un mot des lois de Menou, dont de Maistre avait dit qu'on serait bien étonné d'apprendre qu'elles pourraient bien être l'œuvre d'un légiste indien du moyen-âge. Les lois de Menou, suivant A. Remusat, ou bien ont subi des interpolations, ou bien ne datent pas d'une époque plus reculée que le premier siècle avant Jésus-Christ. En effet, les Chinois s'y trouvent dénommés sous le nom de *Tchinas* qu'ils ont reçu de la dynastie des Thsin ; or, le fondateur de cette dynastie ne commença à régner que 246 ans avant Jésus-Christ (*Nouv. mél.*, t. II, p. 334 à 337). Mais il est plus que probable que M. Rémusat est trop indulgent en plaçant ce code encore aussi haut dans l'antiquité. La priorité de l'école védantiste, au code de Menou, est admise généralement et prouvée par plusieurs observations. Or, nous avons vu que cette école ne devait pas remonter plus haut que le huitième siècle de notre ère, ce qui commence à faire penser que de Maistre a deviné juste sur le code de Menou.

Il faut donc absolument renoncer à chercher dans l'Inde la source de la philosophie grecque, aussi bien que celle de bien d'autres choses, et plus

on avancera dans l'étude de ce pays et de ses productions intellectuelles, plus cette vérité apparaîtra évidente et démontrée.

Quant à la philosophie chinoise, nous avons prouvé que les livres sacrés de la Chine ne dataient que du second siècle avant notre ère; que Laotseu avait puisé en Occident, que le bouddhisme avait passé de l'Inde dans la Chine et y avait fait une révolution; ce n'est donc pas encore là la source.

La conclusion générale de cet aperçu, c'est que le mouvement philosophique qui a influé sur notre monde, s'est passé tout entier entre l'Asie occidentale, l'Égypte et la Grèce, et que la Grèce en a été le véritable foyer, sinon d'origine, ce qui est certain, au moins de développement, ce qui n'est pas moins certain.



CHAPITRE XIII.

ARTS.

Nous n'avons que peu de notions sur l'état des arts dans la Chine et l'Inde antiques. M. l'abbé Roussier, cité par Bailly, trouve que le système musical des Grecs et celui des Chinois sont le complément l'un de l'autre, et que ces deux systèmes sont le démembrement d'un système primitif, ouvrage d'un peuple plus ancien que les Grecs et les Chinois. Quand même cette coïncidence serait exacte, ce que nous ne voulons nullement nier, et, malgré qu'elle fournisse un appui à notre thèse, cependant ce que nous avons dit du langage, nous devons le dire de la musique, puisqu'elle n'est que le langage du sentiment élevé à sa plus haute puissance. La musique est dans la nature de l'intelligence humaine, et elle tient par sa racine à l'organisation de l'homme ; dès lors rien d'étonnant qu'elle ait des points nombreux de

contact chez tous les peuples, sans que cela puisse rien prouver pour leur origine, à moins que cela ne soit fondé sur des preuves bien détaillées de modifications accessoires et peut-être encore plus de vices et d'imperfections semblables.

Il n'en est pas de même des arts mécaniques, ni des arts qui, quoique de sentiment, ont pourtant besoin de la mécanique, comme l'architecture et la sculpture. Or, W. Jones pense que l'architecture et la sculpture des anciens Hindous prouvent des rapports avec l'Égypte et les Africains (*Rech. asiat.*, 3e *Disc. aniv.*).

Pallas, dans l'Atlas de ses voyages, a donné les gravures de plusieurs monuments des peuples de l'Asie septentrionale; or, l'architecture y a les plus grands rapports avec celle de la tour de Babel, telle qu'elle a été décrite et figurée par les savants qui ont fait là-dessus les recherches les plus consciencieuses.

Plusieurs savants ont également reconnu de grands rapports entre les arts du dessin, de l'architecture et de la sculpture chez les Chinois et les Égyptiens.

Quoi qu'il en soit, tout prouve que les arts ont été certainement beaucoup plus anciennement cultivés chez les peuples de l'Asie occidentale que chez les Orientaux; et ce fait seul prouverait la

priorité des Occidentaux; car les arts ne naissent que chez un peuple déjà fixé. Et les progrès tardifs des Indiens et des Chinois prouvent qu'ils n'étaient pas encore fixés, quand les Chaldéens, par exemple, étaient déjà très-avancés dans les arts, comme le prouvent les monuments de Babylone.

C'est une singulière erreur que celle qui a voulu, sans autre fondement qu'un esprit de système, regarder absolument comme barbares des peuples qui n'ont jamais cessé de cultiver, non-seulement les arts utiles, mais encore les arts de luxe. L'architecture, la sculpture, la peinture, la musique n'ont point eu d'enfance chez les Babyloniens, les Phéniciens et les Égyptiens. Dès la plus haute antiquité on retrouve chez eux ces arts aussi parfaits que dans les derniers temps de leur existence. Ils tissaient et teignaient la laine et le coton, façonnaient en vases la porcelaine et la terre, fondaient et ciselaient les métaux. Les richesses en tout genre que les Hébreux emportèrent de l'Égypte, les ouvrages magnifiques qu'ils exécutèrent dans le désert, pour servir au culte du vrai Dieu, en sont une preuve irrécusable. Joseph, à la cour de Pharaon, buvait dans une coupe d'argent, il fit remettre l'argent de ses frères à l'ouverture de leurs sacs; longtemps auparavant, Abraham n'avait-il

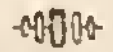
pas compté quatre cents sicles d'argent en bonne monnaie publique (*Gen.*, ch. xxiii, v. 16) à Ephron pour la grotte et le champ d'Hébron. Pharaon n'avait-il pas passé au doigt de Joseph un anneau, ne l'avait-il pas revêtu d'une robe de fin lin, n'avait-il pas mis un collier d'or autour de son cou, ne l'avait-il pas fait traîner sur un char dans la capitale de l'Égypte (*Gen.*, ch. xli, v. 42-43). Sous Osymandias, au rapport de Diodore, on exploitait en Égypte des mines d'or et d'argent, dont le revenu montait chaque année à trente deux millions de mines (Goguet, *Origine des lois*, *des arts et des sciences*). On tirait également le granit des montagnes de la Haute-Égypte pour la construction des pyramides et la taille des obélisques. Dès le temps de Job, le négoce des peuples de l'Idumée consistait en or, en pierres précieuses, en corail, en perles, etc. Il faut bien convenir que des peuples aussi avancés dans les arts et le commerce ne sortaient pas de la barbarie.

Les arts, comme le reste, nous amènent donc à conclure que les peuples de l'Asie occidentale ont été les premiers fixés sur le sol, et que, par conséquent, ils se sont moins éloignés que les autres du centre d'où le genre humain est parti; cela est vrai pour l'Égypte, la Phénicie et la Chaldée; or, comme tout jusqu'ici nous a conduit à cette con-

séquence, il faut donc encore en conclure que la Chaldée est le pays d'où tout est parti.

CHAPITRE XIV.

CONCLUSION.



Le fait d'un déluge universel se trouve identiquement le même à l'origine des histoires et au fond des mythologies de tous les peuples. Cette universalité est un fait historique admis par tous les écrivains sérieux, même les plus hostiles au christianisme. Ce déluge est donc nécessairement le même pour tous, et, par conséquent, il est le point de départ de tous les peuples et de toutes les chronologies.

Toutes les chronologies des peuples divers s'accordent pour leur date positive la plus ancienne; la date du déluge, suivant les Septantes, doit être fixée à 3100 ans avant Jésus-Christ; celle de dispersion à 2600. L'époque chronologique la plus reculée des Chinois est 2637, mais l'époque de leur établissement la plus positive paraît être 841.

Les Chaldéens ne remontent pas, d'une manière

positive, plus haut que 2237 ; les Égyptiens 2200 ; les Perses 1769; les Indiens qui veulent aussi se perdre dans la nuit des temps, n'ont pourtant encore de monument positif connu avant 800. Les autres peuples, étant d'un commun accord, plus récemment établis que ceux-ci, ne peuvent soulever une difficulté. Nul peuple ne remonte donc plus haut que l'époque fixée par Moïse. Un déluge universel admis par tous, une même époque chronologique pour tous, nous conduisent donc à admettre qu'ils sont tous sortis du même pays.

Le pays, borné au nord par les montagnes du Caucase, à l'ouest par le Pont-Euxin, les chaînes du Taurus, au midi par le Tigre et l'Euphrate, à l'est par les montagnes de Médie et la Caspienne, est placé, pour ainsi dire, au centre du monde ancien, et communique par plusieurs chaînes de montagnes avec l'est, le sud, l'ouest et le nord; et trace par là des chemins à toutes les migrations des peuples. La nature minéralogique et géologique de ce pays prouve qu'il a été un des premiers exondés. Il offre, en outre, par ses montagnes, échelonnées à des hauteurs diverses, et, par ses vallées et ses plaines, toutes les circonstances de variété de climat, de température et de sol, nécessaires à tous les êtres organisés, végétaux et animaux. Le plateau de l'Arménie centrale est, de l'aveu de

tous les voyageurs, le plus élevé de l'Asie occidentale ; aussi est-ce cette région que la plupart des traditions et des opinions savantes s'accordent à regarder comme le centre et le berceau de l'humanité renaissante. Aussi loin que l'on remonte dans les âges, les peuples qui habitèrent l'Arménie chaldéenne, sont fixés sur le sol et dans un état de civilisation déjà avancé. Les peuples voisins de ce pays commencent à-peu-près dans le même temps, tandis que ceux qui en sont plus éloignés ne prennent rang parmi les nations que beaucoup plus tard. Enfin, le témoignage du plus ancien des historiens, de celui dont le récit est le plus raisonnable et le plus logique, puisque tout y est simple et naturel, et dépouillé de toutes ces fables et ces imaginations incroyables qui enlèvent aux autres toute confiance; ce témoignage s'accorde avec tous les faits pour prouver que l'Arménie chaldéenne est le berceau et le point de départ du genre humain après le déluge.

Mais ces peuples, en se séparant, ne se perdirent pas de vue. Les Egyptiens, les Ethiopiens, les peuples de l'Arabie, et ceux qui habitèrent l'occident de l'Asie méridionale furent en relations avec l'Inde et la Chine ; la navigation sur la mer Rouge et la mer Erythrée, au témoignage d'Hérodote, d'Homère, de Diodore et d'Arrian,

remonte à une haute antiquité. Ce témoignage est confirmé par nos livres saints. De tout-temps aussi le commerce a eu ses caravanes, et dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées qu'on a suivies naturellement; par-là la Perse faisait communiquer la Chaldée avec l'Inde et la Chine, qui renvoya des colonies dans tous ces pays.

Alexandre vint agrandir les voies de communication entre l'Asie occidentale et l'Asie orientale. Les Romains et les Grecs de Byzance continuèrent ces communications dès les premiers siècles de notre ère. Il ne faudra donc pas s'étonner de l'influence mutuelle que ces divers peuples ont pu exercer les uns sur les autres.

Cependant l'état social primitif des principaux peuples anciens vient nous montrer à l'origine les Chinois dans l'enfance d'un peuple nomade; la Chine, divisée en plusieurs petits royaumes, ne paraît avoir été réunie sous un seul prince que très-peu de temps avant notre ère, ou peut-être même après. L'Inde, au temps d'Alexandre, était encore partagée en plusieurs petits Etats; il en était de même de la Perse à l'origine, aussi bien que de l'Egypte. La Chaldée seule fait exception; les peuples qui l'habitent ne paraissent point connaître d'enfance: trois monarchies puissantes,

despotiques et livrées au luxe s'y étaient déjà succédé, quand les autres peuples, jaloux de reconquérir ce pays, d'où ils avaient été chassés, viennent tour à tour s'en rendre maître, comme pour prouver, par ce fait remarquable, qu'ils avaient des droits sur ce pays, qui était le berceau de leurs ancêtres.

La philologie dépose des mêmes faits avec autant de puissance et de force; et elle fournira des preuves plus fortes encore, quand elle se sera basée sur la physiologie qui peut seule lui fournir des principes de démonstration. L'homme est né pour la science; toute science est nécessairement logique, et le langage, le plus nécessaire de tous les instruments de l'esprit humain, est aussi nécessairement logique. Les deux éléments du langage sont la pensée et la parole, l'intelligence et l'organe, fondamentalement les mêmes pour tous les hommes, et modifiables seulement d'une manière accessoire, par des causes physiques et morales, d'où il suit que toutes les langues sont les mêmes au fond, et ne varient qu'autant que les circonstances physiques et morales peuvent varier. Les radicaux des langues et une foule de mots semblables viennent, d'autre part, prouver cette vérité. Les langues ont deux époques, une époque de sentiment et une époque de rai-

son ; et plus le sentiment domine dans une langue, plus elle est ancienne : voilà pour l'intelligence, la pensée. La parole ou l'organe a deux éléments : les voyelles, qui sont fondamentales, et appartiennent au tube vocal, qui ne peut produire que cinq sons principaux qui n'en font réellement qu'un à diverses hauteurs dans le tube. Les consonnes sont le second élément ; elles appartiennent aux divers perfectionnements de l'organe, au palais, à la langue, aux dents et aux lèvres, ce qui n'en donne réellement que quatre ; elles forment les soutiens, les articulations des voyelles qui sont l'élément primitif et fondamental. D'où, plus une langue possède de voyelles et moins de modifications de consonnes, plus elle est ancienne, parceque la voyelle est l'expression immédiate du sentiment et de la passion. D'où encore, plus une langue néglige les voyelles dans l'écriture, pour ne tracer que les consonnes, plus elle est ancienne, parceque les consonnes entraînent nécessairement les voyelles. En outre, comme il est naturel que toute écriture primitive ait commencé par être hiéroglyphique, il suit de là que plus une écriture conserve ce caractère, plus elle est ancienne.

De ces principes il suit, 1° qu'il n'a pu y avoir à l'origine qu'une seule langue, fondée sur l'iden-

tité intellectuelle et organique de l'espèce humaine ; 2° que toute langue est nécessairement complète dès l'origine, comme l'intelligence, comme l'organe. Or, toutes les familles de langues se relient les unes aux autres par leur fondement ; mais la famille sémitique a tous les caractères de la priorité, par ses mots, sa grammaire et son écriture. La famille indo-européenne, partagée en deux types, l'un occidental et l'autre oriental, se relie aux langues sémitiques; le type occidental, le grec, le latin et leurs dérivés par le phénicien, le cophte et l'égyptien; le type oriental par le pali qui est sémitique pour la grammaire. Ces deux types ne dérivent pas l'un de l'autre ; car le sanskrit, qui est un dérivé du pali, n'apparaît que vers le septième ou huitième siècle de notre ère, quand le grec et le latin étaient depuis longtemps en décadence ; le pali lui-même n'est indo-européen que par sa grammaire, le grec et le latin le sont pour les mots et la grammaire ; en outre, le grec et le latin florissaient depuis longtemps par leur littérature, quand les premiers écrits du pali apparaissent.

Le chinois se relie aux langues sémitiques, et se rapproche de l'égyptien et du cophte, qui sont aussi sortis du sémitique. Or, parmi les langues sémitiques, l'histoire et les principes que nous

avons posés conduisent à conclure que le type primitif est le chaldéen, l'hébreu d'Abraham. Le peuple qui conserva cette langue, demeura en effet dans les mêmes circonstances influentes, après la dispersion, comme auparavant; il était donc logique et nécessaire qu'il conservât la langue en rapport avec ces circonstances, tandis que celles des autres peuples durent se modifier pour des raisons contraires.

Le langage était nécessaire à l'homme; il tient à sa nature d'être intellectuel et organique. Mais la religion ne lui est pas moins nécessaire; car il a été créé être intellectuel, social et religieux ou moral. Le panthéisme n'est pas la religion, c'est une anomalie, un pas rétrograde, une dégradation. Le matérialisme et l'athéisme étant l'absence de toute religion, sont contraires à la nature de l'homme. Il faut de toute nécessité admettre un Dieu créateur, nécessairement éternel et infini dans toutes ses perfections. La création n'étant que la réalisation de la conception éternelle de Dieu, a été parfaite et complète dès le premier instant; par conséquent, l'homme qui en est le terme, le but final, a été créé à l'état parfait de complet développement physique, intellectuel et moral ou religieux, ayant donc reçu de Dieu la seule, l'unique religion vraie et nécessairement

révélée. Cette religion n'est pas et ne peut pas être le résultat de son développement intellectuel et organique, sans quoi il la développerait nécessairement, et ne pourrait jamais échapper à son influence, pas plus que l'animal aux lois de sa nature : or, de fait, il y échappe, et les sociétés, ou mieux les agglomérations d'hommes qui n'ont plus cette religion véritable, sont arrêtées dans leur développement, tandis que les peuples qui sont sous l'influence de cette religion se développent socialement et individuellement; d'où il suit que la religion n'est pas le résultat, mais la cause du progrès social. Cette religion dut être révélée à l'homme dès l'origine, sans quoi il n'eût pas été créé dans son état parfait et de complet développement. Mais, pour qu'il pût en subir l'influence bienfaisante, il devait nécessairement être soutenu par le secours divin, soit comme révélation, soit comme autorité vivante et permanente déléguée de Dieu, et c'est là la loi par laquelle s'est accompli le développement normal de l'humanité depuis l'origine jusqu'à la plénitude de toute révélation en Jésus-Christ; et depuis lui, sous l'autorité vivante et permanente dépositaire de sa vérité.

Mais, à cause de la liberté humaine qui peut rejeter et rejette de fait le secours divin et le Dieu

véritable, il en résulte une autre loi de développement anormal qui conduit l'homme, sous la domination prépondérante de sa nature physique, à la déification de la matière, où, trouvant la satisfaction de ses besoins physiques, il cherche aussi la satisfaction de ses besoins moraux. Par là est constitué le fétichisme, dans lequel l'homme croupit éternellement, à moins qu'il n'ait conservé ou qu'il ne reçoive assez de vérités révélées pour le faire marcher, mais pas assez pour le faire sortir de l'anomalie et rentrer dans la voie normale. Ces vérités incomplètes le conduisent du fétichisme au polythéisme, du polythéisme à l'apothéose d'une portion de l'humanité, qui, par l'avilissement de l'autre portion, amène l'athéisme spéculatif, et la mort sociale, s'il devient pratique, parcequ'il y a des besoins de la nature qui ne peuvent plus être satisfaits. Mais à quelque degré de l'anomalie qu'il soit arrivé, l'homme peut rentrer dans la voie normale du développement social, par l'acceptation complète du secours et de l'autorité divine.

La religion unique n'est donc pas et ne peut pas être le résultat du progrès humanitaire, mais elle est au contraire la cause de ce progrès, soit normal, soit même anormal, elle est la loi du développement social et moral de l'humanité.

D'où il suit, qu'étant nécessairement révélée, elle a existé la première et seule dans l'univers. D'où il suit encore que, dans les formules matérielles et intellectuelles des religions fausses, il a dû se trouver nécessairement des points de contact et de ressemblance avec les mêmes formules de la religion catholique ; et cela fondé sur la nature de l'homme et le but de la religion. Mais ce qui distingue essentiellement la formule de la religion catholique des formules anormales, c'est qu'elle embrasse l'homme et l'humanité tout entière, dans tous ses besoins, depuis la création jusqu'à la fin, c'est-à-dire, au passé, au présent, au futur et dans l'éternité, tandis que les formules anomales n'embrassent qu'une portion de l'homme et de l'humanité et au présent seulement, elles satisfont la première nécessité du besoin par les restes des vérités conservées, mais sont impuissantes à développer, et par conséquent à satisfaire dans toute son étendue le besoin moral et social de l'humanité.

Il suit de ces principes que le monothéisme a dû être la première religion. Et l'histoire vient confirmer cette vérité *à posteriori*. Tous les peuples ont conservé l'idée pure de Dieu plus ou moins défigurée; tous aussi ont altéré les traditions primitives à peu près de la même manière.

Hérodote, Orphée, cité par Aristote, Linus, fournissent des preuves irréfragables du monothéisme primitif de la Grèce. Cela est également vrai pour les Romains, les Chananéens, les Arabes, les Assyriens et les Perses ; la Genèse et les recherches des hommes consciencieux le prouvent.

Cela est également vrai pour l'Inde, où dominait d'abord le culte du Dieu suprême, puis de la raison pure, d'où sortit le samanéisme ; le samanéisme donna naissance au bouddhisme, qui apparaît vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ, et emprunte au judaïsme de la dispersion des dix tribus et de la captivité ; il se répand dans l'Inde, emprunte de nouveau au christianisme, dans les premiers siècles, et n'écrit la grande collection de ses livres qu'au cinquième siècle de notre ère, dégénère en fétichisme peu marqué, donne naissance au brahmanisme, qui n'est qu'un polythéisme cruel qui finit par dominer seul, tandis que le bouddhisme passe dans la Chine, au Thibet, et reste à Ceylan. Avec le brahmanisme apparaissent ses livres sacrés et la langue sanskrite née du pali, langue du bouddhisme. Enfin, le brahmanisme, arrivant à l'apothéose d'une partie de l'humanité et à l'avilissement de l'autre, conduit à l'athéisme spéculatif qui règne maintenant dans l'Inde. A la Chine, à Ceylan, au Thibet, le

bouddhisme a suivi absolument les mêmes phases.

Les mêmes faits se retrouvent dans la religion nationale de la Chine. D'abord, pur monothéisme, elle emprunte dans ses livres les traditions du judaïsme, passe au polythéisme et à l'apothéose de l'humanité par le culte des ancêtres et des empereurs, et maintenant l'athéisme spéculatif y domine.

L'athéisme spéculatif sortit également du culte des demi-dieux chez les Grecs, et des empereurs chez les Romains.

Le monothéisme ayant donc été partout la religion primitive, et ne s'étant de fait conservé dans la Chaldée que jusqu'au temps d'Abraham, tandis qu'il a été dénaturé chez tous les peuples, et qu'il s'est perpétué avec le secours divin dans un peuple d'origne chaldéenne; il faut en conclure que cette religion a commencé dans la Chaldée, et que tous les peuples l'y ont puisée puisqu'ils n'ont pu y arriver d'eux-mêmes.

L'astronomie comme la religion a commencé en Chaldée; tous les peuples en ont emporté les premiers éléments qu'ils n'ont point développés, qu'ils ont même méconnus, tandis que la Chaldée a transmis à la Grèce ses observations. La Grèce a créé la science de la géométrie et de l'astronomie, a produit le zodiaque qui est plutôt astrolo-

gique qu'astronomique, l'a transmis à l'Egypte, à Rome, à l'Inde, à la Chine. La numération décimale est venue d'Egypte dans l'Inde, où les Arabes l'ont prise. L'algèbre seule laisse des doutes pour son origine indienne; mais si l'on considère que tous les peuples ont employé les lettres de l'alphabet pour représenter les chiffres, et que les Indiens ont reçu la numération et les autres choses de l'étranger, on sera forcé d'ajourner au moins la solution de ce problème. Les sciences naturelles et d'observation n'ont fait quelques progrès dans la Chine que dans les temps modernes, après l'invasion des Mongols et les grandes communications avec l'occident, où Aristote avait exercé la plus grande influence. L'Inde est à peu près nulle sous ce rapport, et le peu qu'elle possède est de date récente, puisque cela ne peut remonter plus haut que le septième ou huitième siècle, époque du brahmanisme auquel se rattachent tous les écrits hindous.

L'Inde n'est pas plus la source de la philosophie qu'elle ne l'est des autres sciences. Tous les systèmes philosophiques de l'Inde se rattachent au brahmanisme et au sanskrit, et sont par conséquent des temps modernes et de plusieurs siècles postérieurs aux Grecs. En outre, il y a pour le fond des doctrines une différence du tout au tout,

et elles ne se relient que par ce qui est fondamentalement commun à l'esprit humain dans tous les temps. La Chine ne peut pas plus être considérée comme la source. Enfin, les arts viennent encore donner la priorité aux peuples de l'Asie occidentale, et parmi ceux-ci à la Chaldée.

En résumé donc, la tradition d'un déluge universel admis identiquement le même par tous les peuples; l'accord de toutes les chronologies positives; la situation géographique, la nature minéralogique, climatérique, le niveau de l'Arménie chaldéenne; les traditions qui concernent ce pays, la civilisation toujours connue de ses peuples; les communications jamais interrompues entre tous les peuples anciens; l'état social primitif de ces peuples ; la philologie et la dérivation des langues; la religion véritable et ses falsifications dans les cultes païens; l'astronomie et les autres sciences d'observation; la philosophie et les arts, s'accordent pour confirmer le récit de Moïse sur l'origine des peuples. En outre, ce récit étant de tous celui qui renferme le plus grand nombre de caractères, de simplicité, de naturel, de logique et de véracité à l'exclusion de tous les autres, ceux-ci n'étant jamais d'accord entre eux que dans ce qu'ils empruntent au récit de Moïse, il faut, en saine logique, en conclure qu'il est la seule véritable

histoire des origines de l'humanité. Par conséquent ce qu'il raconte des temps qui ont précédé le déluge depuis la création, est encore la seule histoire exacte que nous ayons sur ce point. Cette dernière vérité est encore appuyée par les confirmations partielles que son récit reçoit des traditions de tous les peuples, dont les divergences et les oppositions mêmes ne servent qu'à l'appuyer davantage. S'il se rencontre çà et là quelques difficultés d'accord, elles peuvent provenir de deux sources : ou de ce qu'on a mal compris et mal interprété le texte, ou de ce qu'on n'a pas assez approfondi les objections.

Enfin, la dernière conséquence qui sort de ce travail, c'est que tout le progrès de l'esprit humain s'est réellement effectué entre l'Asie occidentale et l'Europe, autour du bassin de la Méditerranée, et que l'Asie orientale a réellement plus reçu qu'elle n'a donné.

FIN.

Table des Matières.

FIN DE LA TABLE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

HISTOIRE DES SCIENCES DE L'ORGANISATION ET DE LEURS PROGRÈS, COMME BASE DE LA PHILOSOPHIE, par MM. H. M. Ducratay de Blainville, membre de l'Institut, professeur-administrateur au Muséum d'histoire naturelle, professeur à la Faculté des sciences de Paris, etc., etc.; et F. L. M. Maupied, prêtre, docteur ès sciences de la Faculté de Paris, membre de la société littéraire de l'Université catholique de Louvain, etc. 3 vol. in-8°.

Cet ouvrage, fruit de longs travaux et attendu depuis longtemps, est complétement terminé, et l'impression s'en poursuit avec activité.

LE LIVRE DU SACRIFICE ÉTERNEL, ou DIEU ET L'HOMME RÉSUMÉS DANS LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, par F. L. M. Maupied.

Ouvrage orné de 31 gravures représentant les mystères et les faits en rapport avec les diverses phases du sacrifice, approuvé par Mgr. l'archevêque de Paris.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



